



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



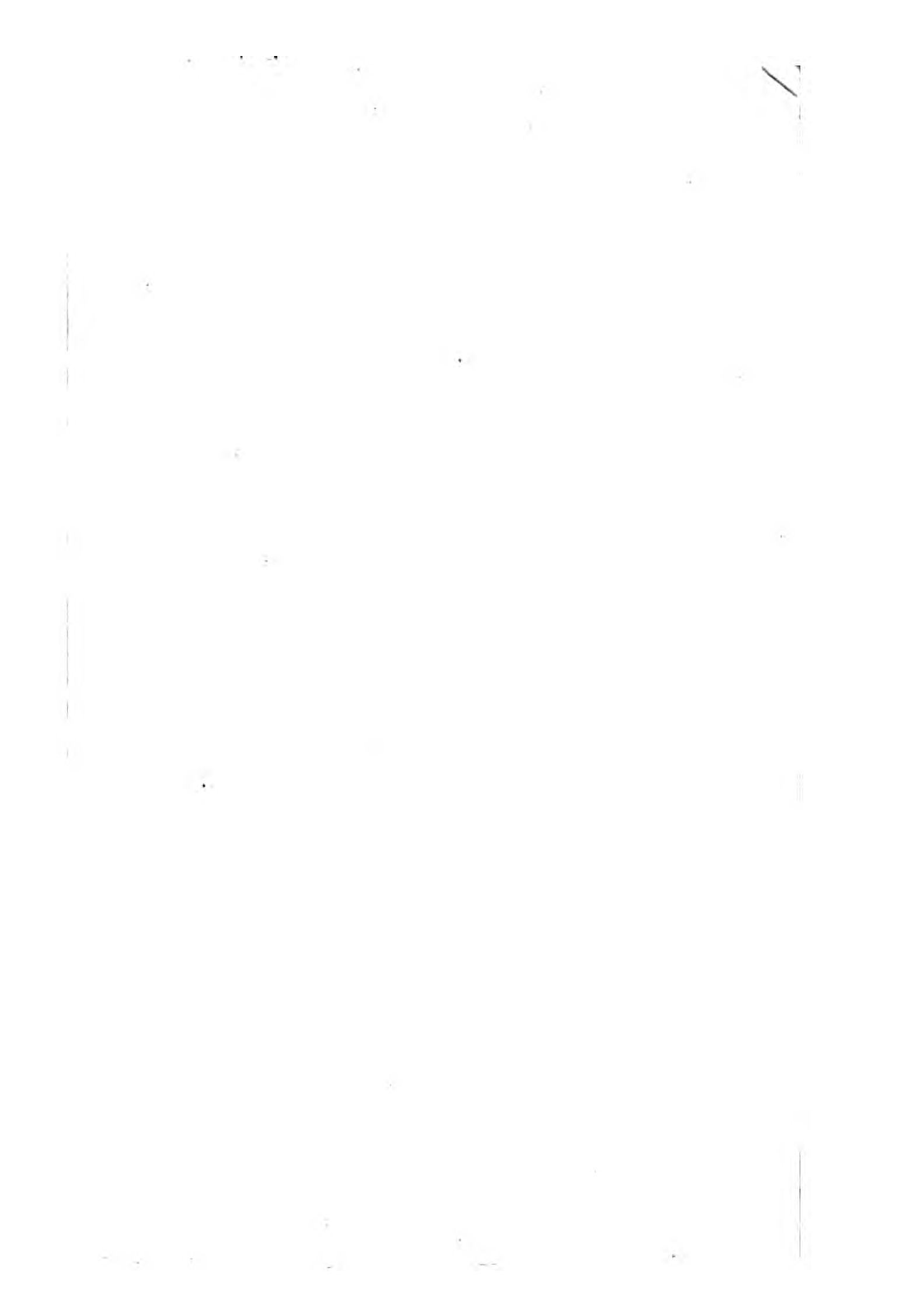
~~NS 36 d 38~~



TR. 4 547

~~HS 4041 A. 3~~





THÉÂTRE
DE
MEILHAC ET HALÉVY

III

COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD.

THÉÂTRE
DE
MEILHAC ET HALÉVY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

III

LA CIGALE
LOLOTTE
LE PASSAGE DE VÉNUS
BARBE-BLEUE
LA MI-CARÊME



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

—

Droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés pour tous les pays,
y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.



LA CIGALE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,
le 6 octobre 1877.

PERSONNAGES

MARIGNAN.....	MM.	DUPUIS.
LE MARQUIS DE LA HOUPPE.....		LÉONCE.
DULCORÉ.....		PRADEAU.
CARCASSONNE.....		BARON.
EDGARD		LASSOUCHE.
MICHU.....		GERMAIN.
FILOCHE.....		HAMBURGER.
TURLOT.....		E. DIDIER.
BIBI.....		I. AMY.
UN DOMESTIQUE.....		COSTE.
UN GAMIN.....		Le petit CHARLES.
LA CIGALE.....	Mmes	CÉLINE CHAUMONT.
LA BARONNE.....		ALINE DUVAL.
ADÈLE.....		BERTHE LEGRAND.
CATHERINE.....		JULIETTE BAUMAINE.
LOLOTTE.....		ROSE MIGNON.
UNE PAYSANNE.....		ELLEN.
DEUXIÈME PAYSANNE.....		MARGUERITE.
TROISIÈME PAYSANNE.....		LÉONA.

De nos jours.

LA CIGALE

ACTE PREMIER

Une auberge à Barbizon, dans la forêt de Fontainebleau. — Les murs sont couverts d'esquisses et d'ébauches. — Grande porte au fond, ouvrant sur la cour de l'auberge et sur le passage. — Portes à droite et à gauche, premier plan. — Tables à droite et à gauche. — Au fond, à droite, contre le mur, face au public, un buffet; sur ce buffet des bouteilles, de la vaisselle; au-dessus de ce buffet, une petite lucarne. — Au fond, à gauche, en pan coupé, les premières marches d'un escalier praticable qui se perd dans la coulisse.

SCÈNE PREMIÈRE

MICHU, TURLOT.

MICHU, en train de boucler son sac sur la table de gauche, et fredonnant le refrain suivant :

La peinture à l'huile,
C'est plus difficile,
Mais c'est bien plus beau
Qu' la peinture à l'eau!

Turlot paraît pendant que Michu fredonne ces quatre vers. Il a une lettre dans chaque main et examine attentivement les adresses des deux lettres.

TURLOT.

Une lettre pour vous, monsieur Michu...

MICHU.

Donnez.

TURLOT.

J'en ai une aussi pour votre ami, M. Marignan. Et je parierais qu'elles ont, toutes les deux, été écrites par la même personne.

MICHU.

Pourquoi ça?...

TURLOT.

Parce que les deux adresses sont de la même écriture. Tenez, regardez.

Il fait voir les deux lettres à Michu.

MICHU, prenant l'une des deux lettres.

Ce n'est pas une raison... il y a des hasards... Mais donnez donc...

TURLOT.

C'est de la même personne, je vous dis!... je parierais que c'est de la même personne.

Il s'en va au fond et remet les choses en ordre sur le buffet; mais, en remontant, il entend les mots : « C'est d'Adèle », dits par Michu.

MICHU, descendant au milieu de la scène.

C'est d'Adèle. (Il lit.) *Mon chéri, j'avais trop présumé de mes forces, je ne peux pas rester huit jours sans te voir. Demain jeudi, je prendrai le train de neuf heures et je serai à onze heures à la gare de Melun. Viens me chercher avec une voiture. Je t'envoie tous les baisers de mon cœur. ADÈLE. Post-scriptum. J'écris la même chose à Marignan; seulement, toi, c'est sincère.*

TURLOT, redescendant.

Il ne descend donc pas, M. Marignan?...

MICHU.

Il est en train de se harnacher pour aller peindre dans la forêt... Et ce n'est pas une petite affaire, quand Marignan se harnache pour aller peindre dans la forêt!

Entre Marignan, harnachement complet et plus que complet : un sac sur le dos, dans les mains une boîte à couleurs, un parasol, un pliant, etc. Il arrive par l'escalier de gauche.

SCÈNE II

LES MÊMES, MARIGNAN; puis UN GAMIN.

MARIGNAN.

Regardez-moi bien... je suis sûr qu'il me manque encore quelque chose... je ne sais pas ce qui me manque... mais je suis sûr qu'il me manque encore quelque chose...

MICHU, tournant autour de Marignan.

Mais non; tu as ton sac, tu as ton parasol, tu as ton pinchard.

MARIGNAN.

Mon pinchard?... est-ce que je l'ai, mon pinchard? Ah! oui... (Montrant le pliant qu'il tient à la main.) le voilà, mon pinchard.

TURLOT, qui a aussi examiné attentivement le harnachement de Marignan.

Il vous manque votre gourde, monsieur Marignan.

Il va prendre la gourde dans le buffet.

MARIGNAN.

Qu'est-ce que je vous disais?... Je savais bien qu'il me manquait quelque chose... ma gourde.

TURLOT, tout en passant le cordon de la gourde au cou de Marignan.

La voici... avec une lettre que le facteur vient d'apporter pour vous...

MARIGNAN, donnant sa boîte à couleurs à Michu, son pinchard à Turlot, et prenant la lettre.

Je reconnais l'écriture... c'est une lettre d'Adèle... Tu entends, Michu?... c'est une lettre d'Adèle...

MICHU, d'un air indifférent.

Ah!...

TURLOT, regardant Michu.

Ah! ah!...

MARIGNAN, à Turlot.

Qu'est-ce que vous avez?...

TURLOT.

Rien, monsieur Marignan, rien du tout.

MARIGNAN.

Une lettre d'Adèle. (Il embrasse la lettre.) Ah!... (Il lit. *Mon chéri, j'avais trop présumé de mes forces, je ne peux pas rester huit jours sans te voir.* (S'interrompant.) Elle m'aime bien, mais, moi aussi, je l'aime bien... (Embrassant la lettre.) Cette chère Adèle!... (Lisant.) *Demain jeudi, je prendrai le train de neuf heures et je serai à onze heures à la gare de Melun. Viens me chercher avec une voiture. Je t'envoie tous les baisers de mon cœur.* ADELÈ.

MICHU.

Il n'y a pas de post-scriptum?

MARIGNAN.

Non! Pourquoi me demandes-tu ça?

MICHU.

Pour rien... je croyais... les femmes ont tellement l'habitude!...

MARIGNAN.

Il n'y en a pas. « Demain jeudi », c'est aujourd'hui?

TURLOT.

Oui...

MARIGNAN.

Il me faudra une voiture pour dix heures et demie...

TURLOT.

Soyez tranquille, monsieur Marignan.

MARIGNAN, reprenant sa boîte à couleurs et son pinchard.

Et là-dessus, allons travailler... nous avons encore deux bonnes heures... En route, Michu, en route!...

Il remonte vers le fond.

MICHU.

Je suis tout prêt, moi... mais tu n'emportes pas de toile?... Cette étude que tu avais commencée...

MARIGNAN.

J'avais dit au moucheron de l'apporter... Où est-il, le moucheron?... Hé là! moucheron, hé!...

Michu va prendre sa boîte à couleurs.

UNE VOIX D'ENFANT, dans la coulisse.

Voilà, m'sieu... voilà, voilà!...

Entre par l'escalier un gamin ébouriffé, tenant un grand tableau.

MARIGNAN.

Mets ça là un peu, qu'on puisse juger... (Le gamin met le tableau sur une chaise.) Hé! qu'est-ce que vous en dites?... La forêt de Fontainebleau pendant le brouillard, impression.

Il n'y a rien du tout sur la toile, si ce n'est une teinte grise partout répandue et un grand couteau sur le premier plan.

TURLLOT, se baissant et s'approchant du tableau; le gamin regarde également le tableau.

Qu'est-ce que vous avez mis là sur le premier plan?... un couteau?...

MARIGNAN.

Oui, c'est pour expliquer mon idée... pour faire comprendre que le brouillard est à couper au couteau.

TURLLOT et LE GAMIN, abasourdis.

Oh!

MARIGNAN.

C'est ingénieux, n'est-ce pas? Il n'y a pas de mal à mettre un peu d'esprit dans la peinture... il n'y a pas

de mal. Venez un peu ici, Turlot... Prenez dans ma poche une petite glace qui doit s'y trouver... oui, c'est ça... (Turlot lui présente la glace; il s'y regarde.) C'est bien, c'est très bien... remettez-la dans ma poche. Merci. En route, Michu! Passe devant, moucheron.

LE GAMIN, prenant la toile.

Oui, m'sieu...

Il sort le premier, par la porte du fond.

MARIGNAN, revenant à Turlot.

Et n'oubliez pas, Turlot : une voiture à dix heures et demie, une bonne voiture pour aller chercher Adèle.

TURLOT.

N'ayez pas peur.

MARIGNAN, à Michu, en sortant.

On ne saura jamais à quel point j'aime Adèle!... jamais on ne le saura, jamais, jamais!...

Ils sortent par la porte du fond.

SCÈNE III

TURLOT, époussetant les tables avec une serviette.

TURLOT.

Un brave garçon, ce M. Marignan, mais il a bien fait de posséder un père qui lui a gagné une jolie fortune dans le caoutchouc... Jamais sa peinture ne lui aurait rapporté de quoi avoir une maîtresse qui le trompe avec son ami intime et un ami intime qui le trompe avec sa maîtresse...

La petite porte de droite s'ouvre doucement et l'on aperçoit M. Dulcoré.

SCÈNE IV

TURLOT, DULCORÉ.

DULCORÉ.

Monsieur l'aubergiste... Vous êtes là, monsieur l'aubergiste?...

TURLOT.

Ah! c'est vous, monsieur Dulcoré...

DULCORÉ.

J'ai fini avec le numéro 5, monsieur l'aubergiste, et je vous serais fort obligé de m'amener le numéro 6.

Catherine sort par la porte de droite et se tient près de la table de droite jusqu'à la sortie de Turlot.

TURLOT.

Le numéro 6?...

DULCORÉ.

Oui. Est-ce qu'il n'est pas là, le numéro 6?

TURLOT.

Si fait... il est là, dans ma cuisine, avec les numéros 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13 et 14, qui attendent leur tour.

DULCORÉ.

Eh bien, allez me le chercher...

TURLOT.

Oui, j'y vais... (Revenant sur ses pas.) Mais il faudra que nous ayons une conversation, monsieur Dulcoré. Ça ne peut pas continuer comme ça... il faudra que nous ayons une conversation tous les deux.

Il rentre dans la cuisine à gauche.

SCÈNE V

DULCORÉ, CATHERINE.

CATHERINE, s'approchant de Dulcoré.

Comme ça, monsieur, je ne peux pas faire l'affaire?

DULCORÉ.

Non, mon pauvre numéro 5... (Se reprenant.) Non, ma pauvre demoiselle.

CATHERINE.

C'est bien dommage!... je vous assure que j'y aurais mis toute la bonne volonté...

DULCORÉ

Ça ne suffit pas.

CATHERINE.

Oh!...

DULCORÉ.

Il y a des fois où ça suffit, il y a des fois où ça ne suffit pas. Dans notre affaire, à nous, ça ne suffit pas; il faut autre chose...

CATHERINE.

Qu'est-ce qu'il faut?

DULCORÉ.

Il faut avoir été élevée, jusqu'à l'âge de trois ans et demi, dans une ferme du Poitou; avoir, à l'âge de trois ans et demi, été enlevée par des bohémiens; avoir disparu pendant de longues années; avoir, il y a six mois, reparu dans diverses localités et notamment dans les environs de Fontainebleau; avoir, à cette époque, fait partie d'une troupe de saltimbanques dirigée par la mère Gendarme... Vous n'avez rien de tout ça...

CATHERINE.

J'ai de la bonne volonté...

DULCORÉ.

Oui. Mais vous n'avez pas été élevée jusqu'à l'âge de trois ans et demi... vous n'avez pas été enlevée... vous n'avez pas disparu... vous n'avez pas reparu... donc, pas moyen de faire l'affaire...

CATHERINE.

C'est votre dernier mot?

DULCORÉ.

Je le regrette.

CATHERINE.

Eh bien... vous avez tort, car j'aurais été pleine de bonne vol...

DULCORÉ.

Oui... oui... je le sais.

CATHERINE.

Vous pouvez consulter tout le monde dans le pays, à Marlotte, à Barbizon... on vous dira qu'il n'y en a pas une qui en ait plus que moi, de la bonne volonté... vous entendez... pas une... pas une...

Elle sort par le fond. Entrent par la gauche Turlot et une paysanne croquant une pomme.

SCÈNE VI

DULCORÉ, TURLLOT, UNE PAYSANNE.

TURLLOT.

Voilà le numéro 6.

DULCORÉ, regardant la paysanne.

Ah! la jolie personne!... décidément c'est une jolie

personne. (Il la fait passer devant lui.) Entrez là, mademoiselle le numéro 6.

LA PAYSANNE, s'arrêtant avant d'entrer dans la chambre de droite
Pour quoi faire?

DULCORÉ.

N'ayez pas peur, je vous en prie... Entrez là... et attendez-moi.

La paysanne sort par la droite.

SCÈNE VII

TURLOT, DULCORÉ.

DULCORÉ.

Vous m'avez dit, monsieur l'aubergiste, que vous teniez à avoir avec moi une conversation...

TURLOT.

Oui, monsieur, et une conversation sérieuse. On jase sur vous dans le pays, je ne peux pas vous le dissimuler, on jase sur vous.

DULCORÉ.

Vraiment?...

TURLOT.

Voilà huit jours que vous vous êtes installé là, dans cette chambre... vous faites de la dépense et vous payez bien, je ne dis pas le contraire, mais vous êtes mystérieux... N'essayez pas de vous en défendre... vous êtes mystérieux... Voilà huit jours que, tous les jours, vous vous enfermez avec tout ce qu'il y a de jeunes filles dans le pays... sous prétexte de leur faire une communication importante.

DULCORÉ.

On me soupçonne?...

TURLOT.

En plein!

DULCORÉ.

Eh bien, l'on a tort.

TURLOT.

Ça m'étonnait aussi... il me paraissait impossible qu'avec une physionomie aussi...

DULCORÉ, vexé.

Plaît-il?

TURLOT.

Mais dites-moi quelque chose, au moins... donnez-moi une explication... que je puisse répondre à toutes les commères qui m'interrogent.

DULCORÉ.

Et si je ne pouvais pas vous en donner, des explications? si, dans tout cela, je n'étais, moi, qu'un instrument, qu'un rouage?... s'il y avait derrière moi une des plus grandes dames de France?...

TURLOT.

Une des plus grandes...?

DULCORÉ.

Madame la baronne des Allures... rien que ça!...

TURLOT.

Madame la baronne... comment que vous l'appellez?..

DULCORÉ.

Madame la baronne des Allures. Tel que vous me voyez, voilà vingt ans que j'ai l'honneur d'être chargé de ses affaires contentieuses... Elle avait un frère, un chenapan qui a disparu...

TURLOT.

Ah!

DULCORÉ.

Ce chenapan avait une fille... cette fille aurait aujourd'hui dix-huit ans... on ne sait ce qu'elle est devenue.

TURLOT.

Oh!

DULCORÉ.

Certains indices ont fait croire qu'elle pouvait être dans ce pays. Madame la baronne m'a ordonné d'y venir et d'essayer d'y retrouver la jeune personne. Cela vous suffit-il?

TURLOT.

Parfaitement... Comme ça, au moins, quand on m'interrogera, je pourrai répondre. (Il remonte de quelques pas, puis revenant à Dulcoré.) Qu'est-ce que je vais vous faire pour votre déjeuner?

DULCORÉ.

Qu'est-ce que vous avez ce matin?

TURLOT.

Aimez-vous le veau braisé?

DULCORÉ.

Je ne peux pas le souffrir.

TURLOT.

Alors je ne vous en donnerai pas beaucoup... Vous ne m'en voulez pas de vous avoir demandé cette explication?

DULCORÉ.

Je vous en veux d'autant moins que l'erreur que vous avez commise est toute naturelle... Ces jeunes filles que j'interroge... elles sont toutes comme vous : elles se figurent que la communication importante est une frime. Tenez, le numéro 6 qui est là, je suis sûre qu'elle aussi va se figurer...

TURLOT.

Qu'est-ce que vous ferez si elle se figure?...

DULCORÉ.

Je la détromperai, voilà tout.

Il entre dans la chambre de droite. Turlot se met à essuyer une table.
On entend presque aussitôt le bruit d'un soufflet.

TURLOT.

On dirait une gille!

DULCORÉ. Il reparait en se tenant la joue, très gai malgré cela.

Qu'est-ce que je vous disais? le numéro 6 s'est figuré que la communication importante... je vais la détromper maintenant, je vais la détromper.

Il rentre à droite. — Michu entre très vivement par le fond.

SCÈNE VIII

MICHU, TURLOT.

MICHU.

Tout de suite... Turlot... là, sur cette table, quelque chose à manger, quelque chose à boire...

TURLOT.

Qu'est-ce qui vous arrive, mon Dieu?

MICHU.

Une pauvre enfant que nous avons trouvée dans la forêt, une pauvre enfant qui n'a pas mangé depuis vingt-quatre heures... Allez donc... Turlot... allez donc...

TURLOT.

J'y vas! j'y vas!...

Il sort. Au moment où il sort, paraît la Cigale, à la porte du fond, dans les bras de Marignan.

SCÈNE IX

LA CIGALE, en saltimbanque, — costume fané, éraillé, rapiécé; — MARIGNAN, MICHU; puis TURLOT.

MARIGNAN.

Venez, ma pauvre petite, n'ayez pas peur... appuyez-vous.

LA CIGALE, se laissant aller dans les bras de Marignan.
Ah!

MARIGNAN.

Vraiment... est-ce que vous ne pouvez pas marcher?

LA CIGALE.

Oh! si... je pourrais bien encore, si je voulais... mais c'est que ça me fait plaisir de me faire porter, c'est que ça me fait plaisir...

MARIGNAN.

Pauvre petite!... tenez, asseyez-vous là. (Il la fait asseoir. — Entre Turlot apportant deux plats pour le déjeuner de la Cigale.)
Vite, Turlot, vite, mettez ça devant elle.

LA CIGALE, en extase devant les plats, pendant que Marignan, Michu et Turlot arrangent son couvert sur la table.

Tout ça?... tout ça?...

MICHU.

Oui...

LA CIGALE.

Je vais pouvoir manger tout ça?

Turlot prend dans le buffet un pain de quatre livres et l'apporte à Marignan, qui coupe un gros morceau pour la Cigale.

MICHU.

Oui.

LA CIGALE, s'emparant du morceau de pain coupé par Marignan.

Ah!...

MARIGNAN.

Mais pas trop vite, vous savez... vous vous feriez du mal... il ne faut pas...

LA CIGALE.

N'ayez pas peur... j'irai doucement, tout doucement...

Pendant que la Cigale dévore, Marignan, Michu, Turlot sont autour d'elle et la regardent.

MICHU, après un temps.

Drôle de petite frimousse!

MARIGNAN.

Très moderne... le nez surtout... as-tu étudié le nez?...

MICHU.

Le nez?...

MARIGNAN.

A la bonne heure! il n'est pas grec celui-là, il n'est pas vieux jeu... (Turlot apporte une bouteille.) Est-il assez parisien! est-il assez moderne!... (A la Cigale, voyant qu'elle s'étouffe et lui versant à boire.) Il faut boire, il faut boire pour faire passer!

Turlot la regarde attentivement, Michu vient au milieu.

LA CIGALE.

Merci!

TURLLOT, à Michu.

Je la reconnais...

MICHU.

Comment?

TURLLOT.

Mais oui, je la reconnais... je l'ai vue, l'autre jour, à la fête de Melun, dans une baraque... Elle était drôle comme tout, et elle en faisait, des cabrioles!...

Il sort par le fond.

SCÈNE X

LA CIGALE, MARIGNAN, MICHU.

MARIGNAN, allant prendre une chaise au fond, près de la porte.

Mais comment se fait-il que vous ayez quitté votre baraque et que nous vous ayons retrouvée dans la forêt?

LA CIGALE.

Je vais vous raconter ça...

MARIGNAN.

Buvez un peu, d'abord.

Il lui verse à boire.

LA CIGALE.

Merci!

MARIGNAN.

Et puis, vous savez, si ça vous fatigue de nous raconter votre histoire maintenant, vous nous la raconterez plus tard, voilà tout.

Il s'assied.

LA CIGALE.

Oh! non, je ne demande pas mieux que de vous la raconter tout de suite... seulement, il ne faudra pas m'en vouloir... j'irai doucement d'abord... bien doucement.

MARIGNAN.

Oui, c'est cela, doucement, bien doucement.

Elle commença son récit sans quitter la table, Marignan et Michu se tenant à côté d'elle et la servant.

LA CIGALE.

La cause de tout ça, c'est l'amour!... je n'aurais pas été obligée de me sauver si mon directeur, M. Carcas-

sonne, premier physicien en tous genres, ne s'était pas avisé de devenir amoureux de la Cigale...

MARIGNAN.

La Cigale?...

LA CIGALE.

C'est moi, la Cigale. C'est de moi que mon directeur était devenu amoureux... Dans les commencements, ça n'était pas très clair... je pouvais douter... mais, un jour, j'ai été obligée de lui casser une bouteille sur la tête... et il ne m'a pas fait payer la bouteille.

MICHU.

Oh!

LA CIGALE.

A partir de ce jour-là, je fus fixée et je ne songai plus qu'à me débarrasser de M. Carcassonne... Ce n'était pas facile... Heureusement, il me vint une idée qui, dans le premier moment, me parut assez ingénieuse.

MARIGNAN, lui versant à boire.

Voyons l'idée!

LA CIGALE.

Il y avait dans la troupe un très bel homme... Bibi... premier hercule en tous genres, un homme superbe... Il ne faisait pas la moindre attention à moi, celui-là, mais j'employai un truc... En passant près de lui, un soir, je dis : « Cristi!... c'est beau, un bel homme!... » et je le regardai... comme ça, vous voyez...

MICHU, s'asseyant à gauche.

Oui... oui, nous voyons... Elle est drôlette...

MARIGNAN.

Elle est moderne... on ne peut pas être plus moderne...

LA CIGALE.

Là-dessus, Bibi devint amoureux de moi... oh! mais amoureux... et jaloux!... Si bien qu'un jour, mon directeur s'étant permis de me prendre par la taille, Bibi le prit, lui, par la peau du cou et l'envoya rouler à quinze pas et donner du nez contre la toile de la baraque... J'étais sauvée, quant à mon directeur, mais je n'avais pas songé à une chose, c'est que l'hercule restait...

MARIGNAN.

Bibi!...

LA CIGALE.

Et il était déchaîné, Bibi!... Je fus obligée de lui casser une bouteille sur la tête, à lui aussi... Cette fois, mon directeur me fit payer la bouteille... mais son intervention se borna là... il n'osait pas me défendre, il se sentait trop faible... J'eus alors une seconde idée qui me parut compléter la première de la façon la plus heureuse... Il y avait dans la troupe une espèce de gringalet nommé Filoche, premier paillasse en tous genres... Ah! il faut être juste, il a bien de l'esprit!... Lui non plus ne faisait pas attention à moi, il ne pensait qu'à boire... mais, un soir qu'il venait de débiter son boniment, je m'approchai et je lui dis : « C'est beau, les hommes d'esprit!... moi, si jamais je devais faire des bêtises, ce serait certainement avec un homme d'esprit. » Et je le regardai comme ça... je vous ai déjà montré...

MARIGNAN, riant, ainsi que Michu.

C'est égal, refaites-le... refaites-le encore.

Elle refait son petit signe de l'œil; rire général.

LA CIGALE.

Et voilà mon imbécile d'homme d'esprit qui devient plus amoureux à lui tout seul que les deux autres

ensemble. C'est bien là-dessus que j'avais compté... A partir de ce moment-là, j'ai vécu tranquille pendant six semaines... ils m'adoraient tous les trois... mais, quand l'un des petits voulait bouger, l'hercule le regardait de travers, et, quand l'hercule devenait trop tendre, les deux petits montraient les dents...

MARIGNAN.

Elle l'avait trouvé, ma foi, elle l'avait trouvé du premier coup!

MICHU.

Qu'est-ce qu'elle avait trouvé?

MARIGNAN.

Ce que l'Europe cherche depuis si longtemps sans pouvoir y arriver... l'équilibre.

LA CIGALE.

Il ne faut pas s'y fier, à l'équilibre... ça ne dure jamais bien longtemps!... Avant-hier, je m'aperçus que mes trois amoureux, au lieu de passer la journée à se disputer comme ils en avaient l'habitude, avaient l'air d'être fort bien ensemble. Ils riaient, ils se parlaient tout bas, et, tout en se parlant tout bas, tout en riant, ils me regardaient... Alors, moi, je me dis : « Attention, ma fille, faut prendre garde à ta vertu. » La journée se passe... nous donnons dix-sept représentations consécutives et j'ai un succès, un succès énorme... J'y mettais de la coquetterie, vous comprenez... espérant que ça les refâcherait les uns contre les autres; mais pas du tout... ils continuaient à rire, à se parler bas et à me regarder... Après la dix-septième représentation... il était onze heures et demie du soir... M. Carcassonne, notre directeur, nous dit : « En voilà assez, nous allons souper... » Et nous nous mettons à souper... tous les quatre assis par terre derrière la baraque... La nuit était superbe... au-dessus de nous

les étoiles, et tout autour de nous une odeur de friture... Ah! une belle nuit! oh! mais là, vrai, une belle nuit!... A chaque instant, pendant le souper, mon directeur me versait du vin, et ça m'étonnait... parce qu'enfin il avait beau être amoureux, mon directeur, il n'en avait pas moins des principes d'économie... Ça m'étonnait, mais je buvais tout de même pour ne pas avoir l'air de me méfier, et, tout en buvant, je devenais gaie; mais, tout en devenant gaie, je me disais toujours : « Prends garde, ma fille... prends garde... » Et je prenais garde... Vers la fin du souper, mon directeur tire de son portefeuille trois morceaux de papier, me les donne et me dit : « Fais-nous le plaisir d'écrire nos trois noms là-dessus... » Je ne comprends pas, moi, mais ça ne fait rien, j'écris les trois noms... Bibi, Carcassonne et Filoche... Quand j'ai écrit les trois noms sur les trois morceaux de papier, on les plie, on les met dans le chapeau du paillasse, on me tend le chapeau et on me dit de prendre un billet, au hasard... Je ne comprends toujours pas, mais ça ne fait rien, je prends un billet... au hasard... J'ouvre, je lis; sur ce billet il y avait le nom de Filoche. « Pas de chance! » dit M. Carcassonne. « Cré nom! » dit l'hercule. Et ils s'en vont tous les deux... Je reste seule avec Filoche, et Filoche fait un pas vers moi en clignant de l'œil, les mains en avant. (Elle s'assied sur un des bras du fauteuil.) Alors, j'ai compris... ils m'avaient mise en loterie, les gueux... et c'est Filoche qui avait gagné!...

MARIGNAN, vivement.

Allez donc, allez donc!

LA CIGALE, debout sur le fauteuil.

Je ne fais ni une ni deux, je prends mon élan! (Elle met le pied sur un des genoux de Marignan, passe en l'air devant lui et, d'un bond, saute au milieu du théâtre. — Marignan et Michu

se lèvent. — Dans ce mouvement, la chaise de Marignan tombe par terre, Michu la ramasse.) Je passe par-dessus la tête de Filoche en faisant le saut périlleux, je retombe dix pas plus loin et je me mets à courir... Filoche crie et court après moi; aux cris de Filoche, l'hercule et mon directeur accourent... et se mettent, eux aussi, à me poursuivre... Ah! mes enfants, quelle cavalcade!... Je traverse en courant tout le champ de foire de Melun! je bouscule le décapité parlant, je renverse la somnambule; d'un coup de tête, j'envoie promener le monstre de phoques, qui essayait de me barrer le passage; j'enjambe la femme géante, celle pour laquelle on offre dix mille francs à la personne qui pourra la rivaliser dans son ensemble!... Tous les monstres se mettent à hurler, les femmes piaillent, les hommes jurent, les chiens aboient. Et je cours, moi, je cours, je cours!... ceux qui me poursuivent doivent être loin... Tout à coup, j'entends que l'on galope à côté de moi, que l'on va m'atteindre... je me retourne... c'était le veau à deux têtes qui avait cassé sa corde et qui m'avait suivie... « Veux-tu t'en aller, vilaine bête!... » Mais il ne m'écoute pas... je cours, il court aussi... mes jambes s'embarrassent dans quelque chose... c'était le veau qui venait de laisser tomber l'une de ses têtes...

MARIGNAN.

La meilleure, peut-être!

LA CIGALE.

Justement!... Je donne un coup de pied dedans, le veau court après et m'abandonne... J'arrive dans la forêt... j'étais seule, je n'entendais plus rien... mon pauvre petit cœur sautait dans ma poitrine, il me semblait que j'allais tomber et rester là... mais ça m'était bien égal... J'étais sauvée!... Je n'avais plus devant moi

cet horrible Filoche, l'œil allumé, les bras ouverts... brrr!... Je suis restée vingt-quatre heures dans la forêt, n'osant pas me montrer, tant j'avais peur d'être reprise... Tout à l'heure vous m'avez aperçue, j'ai voulu m'enfuir... mais, quand on n'a pas mangé depuis vingt-quatre heures, on ne court pas aussi bien que lorsqu'on vient de souper... vous avez couru après moi, vous m'avez rattrapée tout de suite, et voilà!...

Elle va tomber sur la chaise que Marignan a renversée en se levant. — Cette chaise a été placée par Michu au milieu de la scène.

MARIGNAN.

Et nous sommes bien contents de vous avoir rattrapée, vous entendez, petite Cigale, nous sommes bien contents.

Il lui tend les deux mains.

LA CIGALE, toujours assise, et mettant ses deux mains dans les mains de Marignan.

Et moi aussi, je suis bien contente d'avoir été rattrapée par vous... vous entendez, monsieur... comment vous appelez-vous?

MARIGNAN, quittant les mains de la Cigale.

Marignan, moi... Marignan. Lui, il s'appelle Michu.

LA CIGALE, riant.

Michu?

MICHU, vexé.

Oui... Michu.

MARIGNAN.

Lui Michu, et moi Marignan.

LA CIGALE.

Marignan.

Elle regarde Marignan des pieds à la tête et se met à rire.

MARIGNAN.

Qu'est-ce que vous avez à rire?

LA CIGALE, riant toujours.

Quelque chose que je me disais, à part moi, en vous regardant...

MARIGNAN.

Quoi donc?

LA CIGALE, riant toujours.

Je n'ose pas.

MARIGNAN.

Dites, voyons...

LA CIGALE, même jeu.

C'est que... Non, décidément je n'ose pas.

MARIGNAN.

Allons donc!...

LA CIGALE.

Eh bien, c'est que vous auriez fait un bien beau sal-timbanque. (Michu et Marignan éclatent de rire.) Voyons, c'est pas tout ça... vous avez été bien gentils pour moi... qu'est-ce que je m'en vais faire pour vous remercier?... Voulez-vous que je vous dise la bonne aventure?

MARIGNAN.

Si vous voulez.

LA CIGALE.

Donnez-moi votre main.

MARIGNAN, lui donnant la main gauche.

Voilà.

LA CIGALE examine la main, tape dedans, regarde les phalanges des doigts, puis les lignes de la paume

Ah! mon Dieu!

MARIGNAN, inquiet.

Qu'est-ce qu'il y a?

LA CIGALE.

Voilà ce que je craignais.

MARIGNAN, de plus en plus inquiet.

Qu'est-ce qu'il y a, voyons, qu'est-ce qu'il y a?

LA CIGALE, étudiant la main de Marignan.

Vous avez une nature généreuse...

MARIGNAN.

Oui...

LA CIGALE.

Votre caractère est noble...

MARIGNAN.

Oui...

LA CIGALE.

Votre âme est belle...

MARIGNAN.

Oui...

LA CIGALE.

Et vous aimez?...

MARIGNAN.

Oui... j'aime Adèle... une blonde.

LA CIGALE.

Elle est blonde... j'allais le dire... (En riant.) Eh bien, cette personne...

MARIGNAN, très sérieusement.

Cette personne?...

LA CIGALE, voyant son air sérieux et laissant retomber sa main.

Rien... c'est des bêtises, la bonne aventure... êtes-vous bête de croire à ça!...

MARIGNAN, tendant la main et vraiment inquiet.

Cependant, puisque vous avez commencé...

LA CIGALE.

Rien, je vous dis, il n'y a rien. (Bas, à Michu.) Je ne peux vraiment pas lui faire part de ce que j'ai vu... Cette femme... cette femme... cette femme qu'il adore...

MICHU.

Eh bien?...

LA CIGALE.

Eh bien, elle le trompe...

MICHU, souriant.

Vous croyez?...

LA CIGALE.

Elle le trompe avec un singe.

MICHU, vexé.

Vous croyez?

Il remonte vers le fond.

LA CIGALE.

J'en suis sûre.

La petite porte de droite s'ouvre doucement, paraît Dulcoré. Marignan va s'asseoir à la table de gauche. La Cigale tire un vieux jeu de cartes de sa poche et étale des cartes sur la table devant Marignan.

SCÈNE XI

LES MÊMES, DULCORÉ; puis TURLLOT.

DULCORÉ.

Monsieur l'aubergiste!... (Saluant.) Madame, messieurs, je vous demande pardon, est-ce que vous n'auriez pas aperçu monsieur l'aubergiste?

TURLLOT, entrant par la porte de gauche.

Qu'est-ce qu'il y a?

DULCORÉ.

J'ai fini avec le numéro 6, monsieur l'aubergiste, et je vous serais obligé de m'amener le numéro 7.

TURLOT.

Je vais vous le chercher.

Il disparaît. — Pendant ces dernières répliques, la paysanne numéro 6 est sortie de la chambre de droite.

MICHU, regardant la paysanne.

Elle est assez grecque, celle-là, hé! (A Marignan.)
Qu'est-ce que tu en dis?...

Il prend la taille de la paysanne, celle-ci lui envoie un soufflet qui manque de le faire tomber et elle s'en va.

MARIGNAN, riant.

Elle est assez grecque!

DULCORÉ, à Michu encore étourdi du soufflet qu'il a reçu.

Il ne faut pas en vouloir à mademoiselle... mademoiselle vient d'éprouver une déception. Elle croyait pouvoir faire l'affaire et il s'est trouvé qu'elle ne pouvait pas!... Il ne faut pas lui en vouloir.

Entre Turlot, amenant une nouvelle paysanne.— Ils viennent du fond.

TURLOT.

La voilà... je ne savais pas ce qu'elle était devenue. Des saltimbanques viennent d'entrer dans la cour... et alors toutes vos demoiselles se sont précipitées...

LA CIGALE.

Des saltimbanques!... (Elle traverse la scène en courant, saute sur un tabouret, de ce tabouret sur le buffet, met le pied sur une bouteille, et, de là, se tenant en équilibre, regarde par la petite lucarne placée au-dessus du buffet.) C'est bien eux! Bibi, Carcassonne et Filoche!... Ils me cherchent. (Elle saute à bas d'un seul bond, bouscule Marignan et Michu.) Ne leur dites pas que je suis ici... Si vous leur disiez que je suis ici, je serais perdue.

Elle sort par l'escalier de gauche; Marignan la suit un peu et reste sur les marches, Michu gagne la gauche.

DULCORÉ, à la nouvelle paysanne, qui a regardé tout cela avec stupéfaction.

Vous êtes surprise, mademoiselle?

LA PAYSANNE.

Oui, monsieur.

DULCORÉ.

Eh bien, ce que vous venez de voir n'est rien du tout à côté de ce que je vais vous raconter. Ayez la bonté d'entrer là, mademoiselle le numéro 7, ayez la bonté d'entrer là.

Il entre dans la chambre de droite avec la paysanne. — Paraît au fond Carcassonne.

SCÈNE XII

MARIGNAN, MICHU, TURLOT,
CARCASSONNE, BIBI, FILOCHE.

CARCASSONNE, entrant le premier et venant frapper sur la table de droite.

A la boutique!... Trois cafés, s'il vous plaît.

TURLOT.

On va vous les servir, vos trois cafés...

Il sort. Michu et Marignan vont s'asseoir à la table de gauche.

CARCASSONNE, à Marignan et à Michu.

Votre serviteur, messieurs. (Allant au fond.) Eh bien, monsieur Bibi, que faites-vous là? vous n'entrez pas?

BIBI, entrant avec un grognement et passant devant Carcassonne pour aller s'asseoir à la table de droite.

Hum!

CARCASSONNE.

Cela suffit, l'on ne vous en demande pas davantage. Et M. Filoche, où donc est-il?

FILOCHE.

Voilà, patron, voilà.

Il va s'asseoir à droite, près de Bibi.

CARCASSONNE.

Toujours en retard !

FILOCHE.

Faut pas m'en vouloir... je viens de rencontrer là un de mes anciens camarades de l'École des Chartes.

CARCASSONNE.

Qu'est-ce qu'il fait, à présent ?

FILOCHE, en s'asseyant.

Il est retapeur de peaux de lapin en chambre...

CARCASSONNE.

Jolie profession ! (Rentre Turlot apportant les trois cafés.) Laissons là ces balivernes... nous sommes ici pour nous occuper de choses sérieuses. (Tout en prenant son café, il parle bas à Filoche et à Bibi, puis il se lève et se présente lui-même à Marignan et à Michu.) M. Carcassonne, premier physicien en tous genres, directeur de la troupe connue sous le nom de « Troupe de M. Carcassonne » !... Là, maintenant que les présentations sont faites, vous me permettez, messieurs, de vous demander un renseignement : vous n'auriez pas aperçu par ici une jeune artiste ?

MARIGNAN, sans se lever, roulant une cigarette.

Une jeune artiste ?...

CARCASSONNE.

Oui, une jeune artiste, une jeune acrobate, seize à dix-huit ans... visage ovale et rempli d'agrément. Elle répond au nom de la Cigale et se promène vêtue d'un costume encore somptueux.

MARIGNAN, de même.

Non, nous n'avons pas vu...

CARCASSONNE.

Vous êtes bien sûrs?... (Mouvement de Marignan.) Vous *espécialement*, monsieur l'aubergiste, vous êtes bien sûr de ne pas avoir vu...?

TURLOT.

Je n'ai rien vu du tout...

Il sort par la gauche.

CARCASSONNE, après un nouveau petit conciliabule avec ses acolytes.

C'est fâcheux, vraiment, c'est très fâcheux! Je donnerais beaucoup pour la retrouver... car il faut vous dire, messieurs, qu'en se sauvant de chez moi, elle m'a dérobé un objet de grande valeur.

MICHU.

Quel objet?

CARCASSONNE.

Une cuiller, messieurs, une cuiller d'argent, pièce rare et curieuse à laquelle je tenais *espécialement*... elle faisait partie de ma vieille argenterie... de mon argenterie de famille.

Avant même qu'il ait fini la phrase, la Cigale a sauté les trois marches de l'escalier et vient se jeter furieuse, menaçante, entre Marignan et Carcassonne.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LA CIGALE.

LA CIGALE.

Répétez ça, un peu!... répétez ça, un peu, que je suis une voleuse!... répétez ça, un peu!...

Elle saisit la bouteille qui est restée sur la table et veut assommer Carcassonne.

MARIGNAN, l'arrêtant et lui prenant le bras.

Hé là!...

CARCASSONNE.

Eh non, c'était une farce!...

LA CIGALE.

Une farce!...

Elle veut encore frapper Carcassonne.

MARIGNAN, la retenant et lui retirant la bouteille des mains.

Hé là!

CARCASSONNE.

Je savais qu'il n'y en pas une comme toi pour avoir du cœur.

LA CIGALE, à Carcassonne.

Grand brigand!

CARCASSONNE.

Alors, je me suis dit que, si tu étais cachée quelque part, le plus sûr moyen de te forcer à te montrer était de...

LA CIGALE.

La vieille argenterie de monsieur!... sa vieille argenterie de famille!...

CARCASSONNE, se levant.

C'était une farce, je le répète... Et elle n'était pas si mauvaise, la farce, puisqu'elle a réussi. Te voilà retrouvée, nous n'avons plus qu'à nous en aller tous les quatre.

LA CIGALE.

M'en aller avec vous?...

CARCASSONNE.

Sans doute!...

LA CIGALE.

Non... non... quant à ça! je ne veux pas! (A Marignan

et à Michu.) Vous me défendrez, n'est-ce pas?... vous ne me laisserez pas emmener?

MARIGNAN, la faisant passer à gauche.

N'ayez pas peur, petite Cigale...

CARCASSONNE.

Ah! ah! monsieur s'oppose?...

MARIGNAN.

Comme vous voyez.

BIBI, rejetant violemment Filoche de côté et voulant se précipiter sur Marignan.

Hum!...

MARIGNAN, à Bibi.

Vous dites?

Carcassonne et Filoche contiennent à grand'peine Bibi.

CARCASSONNE.

Doucement, monsieur Bibi, doucement... avant de proposer à monsieur d'accepter un caleçon, il y a d'autres moyens à employer. Monsieur me paraît être un homme assez raisonnable, et je suis bien sûr qu'il changera d'avis dès qu'il aura jeté les yeux sur ce papier...

Il tire d'un vieux portefeuille un papier jauni et le donne à Marignan.

MARIGNAN.

Qu'est-ce que c'est que ça?

CARCASSONNE.

Lisez, je vous en prie.

Il se rassied.

MARIGNAN, lisant.

Engagement : Le nommé Marguerite dit Caoutchouc, premier disloqué en tous genres, s'engage à exécuter tous ses exercices de dislocation, y compris celui qui consiste à mettre sa tête à un mètre cinquante du reste de sa personne...

CARCASSONNE, se levant et reprenant l'engagement à
Marignan.

Ce n'est pas ça... je me suis trompé... La Cigale?
Voyons donc... voyons donc... (Il cherche dans son porte-
feuille et donne un autre papier à Marignan.) Ah! voilà... tenez,
monsieur.

MARIGNAN, lisant.

*Entre les soussignés, monsieur Carcassonne, directeur,
demeurant tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, et
la demoiselle Cigale, même adresse, il a été arrêté et convenu
ce qui suit... La demoiselle Cigale déclare s'engager dans la
troupe de monsieur Carcassonne en qualité de première-
emporte-pièce en tous genres : sauteuse, équilibriste, diseuse
de chansonnettes, etc. La demoiselle Cigale fera partie de la
troupe jusqu'au 25 octobre 1878.*

CARCASSONNE.

Vous comprenez... Je compte sur elle pour faire
mon Exposition... vous comprenez...

LA CIGALE, passant à Carcassonne.

Qu'est-ce que cela prouve?

CARCASSONNE.

Comment! ce que ça prouve?... Ça prouve que jus-
qu'au 25 octobre vous êtes obligée...

LA CIGALE.

Allons donc!... il y a quelque chose qui est au-dessus
de tous les engagements du monde...

CARCASSONNE.

Quoi donc?

LA CIGALE.

L'honneur!

CARCASSONNE.

L'honneur!!

LA CIGALE.

Oui, l'honneur!!! C'est pour garder le mien que je me suis sauvée. (Voyant les regards des trois saltimbanques fixés avidement sur elle.) Et j'ai bien fait de me sauver!... Tenez, les voyez-vous, tous les trois, les voyez-vous?

CARCASSONNE.

Des bêtises, tout ça!... l'honneur consiste à respecter ses engagements... Voilà le vôtre, d'engagement... Je vous en prie, monsieur, article 5... voyez, monsieur, voyez l'article 5.

MARIGNAN, lisant.

Le présent engagement ne pourra être rompu par mademoiselle Cigale qu'en payant un dédit de...

LA CIGALE, l'interrompant.

Y a-t-il sur son papier qu'un directeur a le droit de mettre sa pensionnaire en loterie?... y a-t-il ça, dites?

MARIGNAN.

Non, il n'y a pas ça.

LA CIGALE.

Et vous m'y avez mise, en loterie, vous m'y avez mise... il me semble qu'en voilà, un cas de rupture... et un fameux!

CARCASSONNE.

Cela est-il stipulé?

LA CIGALE, furieuse.

Oh!

CARCASSONNE.

J'en appelle à vous, messieurs, qui me paraissez être, chacun dans votre genre, des esprits exceptionnellement remarquables. Cela est-il stipulé?

MARIGNAN.

Non, mais il est dit que mademoiselle peut être libre en payant un dédit de trois cents francs...

FILOCHE.

Trois cents francs!!!

LA CIGALE.

Il savait bien ce qu'il faisait, le brigand, il savait bien ce qu'il faisait en mettant une pareille somme!

MARIGNAN.

Eh bien, les voici, vos trois cents francs.

FILOCHE, ébahi.

Oh!

CARCASSONNE, étonné.

Pas possible!...

MARIGNAN.

Les voici, prenez-les.

LA CIGALE.

Par exemple!... je ne veux pas...

MARIGNAN.

Laissez donc, ce n'est rien... (A Carcassonne.) Prenez-les, je vous dis.

Carcassonne prend l'argent.

LA CIGALE, affolée, pleurant de joie, baisant les mains de Marignan.

Oh! c'est trop, ça, c'est trop!

MARIGNAN.

Petite Cigale!

Un silence. — Échange de regards entre Carcassonne, Filoche et Bibi.

CARCASSONNE, à la Cigale.

A la bonne heure!... mais quand, demain, une foule idolâtre envahira notre *spectacle*, quand messieurs

les *espectateurs* et mesdames leurs épouses se feront l'honneur de nous demander ce que la Cigale est devenue, sais-tu ce que nous leur répondrons, dis, le sais-tu?

LA CIGALE.

Non, je ne sais pas.

CARCASSONNE.

Nous leur répondrons que la Cigale n'avait pas l'âme d'une *vraye* artiste et qu'elle nous a quittés pour suivre un gommeux.

MARIGNAN.

Mais pas du tout... vous vous trompez!...

CARCASSONNE.

Nous leur répondrons qu'à la corde raide de la vertu la Cigale a préféré le tremplin du déshonneur. Venez, monsieur Filoche... venez, monsieur Bibi, nous n'avons plus rien à faire ici. (Bibi sort le premier, puis Filoche. Carcassonne, en s'en allant, dit à Marignan.) Le tremplin du déshonneur!...

Il sort.

SCÈNE XIV

LA CIGALE, MARIGNAN, MICHU.

MARIGNAN, suivant Carcassonne.

Mais pas du tout, pas du tout!... vous êtes dans l'erreur... (Revenant à la Cigale.) Il est dans l'erreur, je vous assure... je n'ai jamais songé...

LA CIGALE.

Ah!

MARIGNAN.

Le tremplin du déshonneur!... a-t-on jamais vu?... il

n'y a pas de tremplin là dedans... demandez à Michu...
Ce que j'en ai fait, ç'a été par...

LA CIGALE.

Ç'a été par bonté?...

MARIGNAN.

Oui, par bonté, par pure bonté. Je l'ai fait pour vous
obliger, pas pour autre chose, croyez-le bien.

LA CIGALE.

Oui, je vous crois!...

MARIGNAN.

Pas pour autre chose...

LA CIGALE.

Je vous dis que je vous crois... ce n'est pas la peine
de tant le répéter.

TURLOT, entrant.

Voilà la voiture... monsieur Marignan.

MARIGNAN remontant un peu.

Est-ce qu'il est l'heure?...

La Cigale passe à droite.

TURLOT.

Mais oui, monsieur Marignan... mais oui.

Il sort.

MARIGNAN.

En route, alors! allons chercher Adèle... cette chère
Adèle...

LA CIGALE, entre ses dents.

La blonde!...

MARIGNAN.

Eh bien, Michu, tu ne viens pas?

MICHU.

Est-il bien nécessaire que moi?...

MARIGNAN, venant à Michu.

Certainement, certainement... ça fera plaisir à Adèle...

MICHU.

Ah! si tu crois que ça lui fera plaisir...

Ils remontent.

LA CIGALE, entre ses dents, en désignant Michu.

Le singe!...

MARIGNAN, revenant à la Cigale.

Et vous, petite Cigale, qu'est-ce que vous allez devenir?

LA CIGALE.

Ne vous inquiétez pas de moi, je trouverai un autre engagement.

MARIGNAN.

Soit! mais, en attendant que cet autre engagement soit trouvé, faites-moi le plaisir d'accepter...

Il veut lui mettre dans la main un billet de cent francs.

LA CIGALE, très vivement.

Non, non, je ne veux pas.

MARIGNAN.

Hé?

LA CIGALE, s'éloignant.

Je ne veux pas, je vous dis, je ne veux pas.

MARIGNAN.

Hé là!...

LA CIGALE, se calmant et revenant à Marignan, qui a toujours le billet dans la main.

Non, j'ai tort, c'est de la mauvaise fierté... j'accepte... et je vous remercie...

Elle prend le billet.

MARIGNAN.

A la bonne heure!... Et si nous ne devons plus nous revoir, bonne chance, petite Cigale... bonne chance!

LA CIGALE.

LA CIGALE, très émue.

Je vous remercie.

MARIGNAN, un peu gagné par l'émotion de la Cigale.
Allons donc... voyons... qu'est-ce que c'est?...

LA CIGALE, de plus en plus émue.

Je vous remercie... je vous remercie...

MARIGNAN, à part.

Pauvre petite!... (A Michu.) En route, Michu.

Il sort par le fond.

MICHU.

Oui, je viens... (Revenant et bas à la Cigale.) Attendez-moi.

LA CIGALE.

Plait-il?

MICHU.

Attendez-moi, et, si vous êtes gentille... si vous êtes bien gentille, je vous donnerai une lettre de recommandation pour le cirque Fernando...

Il sort; on entend au dehors la voix de Marignan.

MARIGNAN, dans la coulisse.

Allons, Michu, nous allons être en retard... Où est le fouet?... où est-il, le fouet?... là... c'est bien... lâchez tout maintenant... hop là... hop!...

La Cigale est seule en scène, appuyée contre la table de droite. Elle écoute.

Le bruit des grelots du cheval se perd dans le lointain.

SCÈNE XV

LA CIGALE.

Il est parti... et je reste là, moi, je reste là. (En essayant de contenir ses sanglots.) Et c'est maintenant que je les comprends, ces paroles que me disait, un soir, la femme géante... celle pour laquelle on offre dix mille

francs à la personne qui pourra la rivaliser... « Toi aussi, me disait-elle, toi aussi tu seras amoureuse... (En sanglotant tout à fait.) et tu verras comme c'est embêtant!... » Elle aimait un nain, elle, un affreux petit nain; moi, au moins, j'aime un bel homme... il ne m'aime pas, il adore Adèle... son Adèle!... Oh! mais c'est impossible, ça ne peut pas durer, cet amour-là... voyons donc, voyons donc... (Elle prend des cartes, vient tomber à genoux devant un tabouret et étale ses cartes sur ce tabouret.) Qu'est-ce que je disais?... ça ne durera pas. Il s'apercevra qu'elle le trompe... il cessera de l'aimer... et il en aimera une autre. (Avec agitation.) Et qui est-elle, cette autre, qui est-elle?... (Elle étale de nouvelles cartes, les regarde... puis, avec douleur.) Une demoiselle du plus grand monde... qui lui aura jeté quelque chose à la tête... Une demoiselle du plus grand monde... ce n'est pas moi... (En reprenant ses cartes.) Allons, ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'essayer de me débarrasser de mon amour... ce ne sera peut-être pas facile, mais avec le temps... aujourd'hui j'en oublierai un peu, demain encore un peu... après-demain la même chose... jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien... plus rien du tout... et alors... (Dulcoré sort de sa chambre avec la paysanne.) En attendant, il faut prendre un parti... Ah bah! je m'en vais retourner dans mon ancienne troupe, chez la mère Gendarme. Pendant ce temps, Dulcoré a reconduit la paysanne; elle sort par la porte du fond au moment où la Cigale prononce ces mots : « la mère Gendarme! »

SCÈNE XVI

LA CIGALE, DULCORÉ.

DULCORÉ, redescendant avec les signes de la plus violente émotion.

La mère Gendarme!... Je ne me trompe pas, vous venez bien de prononcer le nom de la mère Gendarme?

LA CIGALE.

LA CIGALE.

Oui...

DULCORÉ.

Ah! mon Dieu!... Est-ce qu'après tant d'efforts je serais enfin sur le point d'arriver?... Vous avez bien dit : « la mère Gendarme »?

LA CIGALE.

Oui!

DULCORÉ.

Elle dirigeait une troupe de saltimbanques?

LA CIGALE.

Oui.

DULCORÉ.

Et vous avez, vous, fait partie de cette troupe?

LA CIGALE.

Oui.

DULCORÉ.

A quelle époque?... Ne répondez pas trop vite... Si votre réponse n'allait pas concorder, ce serait à s'arracher... A quelle époque?... répondez... (D'une voix faible, comme s'il allait se trouver mal.) Non, ne répondez pas...

Il s'appuie sur la table.

LA CIGALE.

Eh bien! voyons, eh bien!...

DULCORÉ.

Quelques gouttes d'eau, je vous en prie... (La Cigale court prendre un verre d'eau sur le buffet.) Jetez-moi quelques gouttes d'eau sur la figure. (Après que la Cigale lui a jeté de l'eau à la figure.) Répondez, maintenant... A quelle époque avez-vous fait partie?...

LA CIGALE.

Il y a six mois...

DULCORÉ.

Il y a six mois!... C'est ça, c'est ça même... Vous avez bien dit : « il y a six mois »?...

LA CIGALE.

Oui.

DULCORÉ.

Et depuis quel âge?... Mon Dieu! donnez-moi la force... Depuis quel âge êtes-vous acrobate?

LA CIGALE.

Mais je crois bien que je l'ai toujours été...

DULCORÉ.

Toujours?

LA CIGALE.

Toujours.

DULCORÉ, avec désespoir.

Ça ne va pas.

LA CIGALE.

Ça ne va pas...

Elle se prépare à lui jeter encore de l'eau à la figure.

DULCORÉ.

Non, non... ce n'est pas ça... Je veux dire : ça ne va plus... Réfléchissez... réfléchissez...

LA CIGALE.

J'ai beau réfléchir, il me semble bien que...

DULCORÉ.

Réfléchissez encore... Je ne veux pas, moi, que vous l'ayez toujours été... je ne veux pas...

LA CIGALE, se donnant du bout des doigts une petite tape sur le front.

Attendez donc!...

DULCORÉ.

Là... Qu'est-ce que je vous disais?...

LA CIGALE.

Vous savez... il vous passe par la tête des choses... on se demande quelquefois si, par hasard, ce ne seraient pas des souvenirs...

DULCORÉ.

Il faut que ça en soit!... Nous n'aurions plus qu'à nous jeter à l'eau tous les deux, si ça n'en était pas! Continuez...

LA CIGALE.

Eh bien, il y a des moments où il me semble que je me rappelle... J'étais toute petite alors... toute petite, toute petite.

DULCORÉ.

Qu'est-ce que vous vous rappelez?... Dites...

LA CIGALE.

Des poules, des canards...

DULCORÉ.

Une ferme!

LA CIGALE.

Oui, une ferme.

DULCORÉ.

C'est bien ça, c'est bien ça...

LA CIGALE.

Et puis, de temps à autre, de grands chiens qui aboient, des cavaliers qui passent ventre à terre, le son du cor...

DULCORÉ.

La chasse!

LA CIGALE.

Oui...

DULCORÉ.

C'est bien ça... Le Poitou, pays des chasseurs... Une ferme dans le Poitou!... C'est bien ça... c'est bien ça...

Encore un renseignement, le dernier, le plus important de tous... Mais je ne peux plus parler... je ne peux plus...

La force lui manque : la Cigale le fait asseoir. Il remue les lèvres sans prononcer aucun mot.

LA CIGALE.

Quoi?

DULCORÉ.

Je ne peux plus, je vous dis!...

La Cigale met son oreille tout près des lèvres de Dulcoré : celui-ci lui parle tout bas ; la Cigale sourit ; Dulcoré continue de lui parler bas.

LA CIGALE, baissant un peu l'une des épaulettes de son corsage et montrant à Dulcoré un signe qu'elle a sur l'épaule.

Oui, là, sur l'épaule... Vous pouvez le voir.

DULCORÉ.

C'est elle... il n'y a plus à en douter, c'est bien elle... j'ai retrouvé la jeune fille!...

LA CIGALE.

La jeune fille?...

DULCORÉ.

C'est vous, la jeune fille, c'est vous...

LA CIGALE.

Je ne serais donc pas?...

DULCORÉ.

Une bohémienne... Certainement non, vous n'êtes pas une bohémienne...

LA CIGALE.

Que suis-je?

DULCORÉ.

Une demoiselle... une demoiselle du monde...

LA CIGALE.

Du plus grand?

LA CIGALE.

DULCORÉ.

Oui...

LA CIGALE.

Ah!!... Mais alors, ce que les cartes annonçaient tout à l'heure...

DULCORÉ, étonné.

Les cartes?...

LA CIGALE.

C'est vrai, vous ne pouvez pas me comprendre... mais je me comprends, moi, je me comprends, et ça me suffit...

Bruit d'une querelle dans la coulisse. — On entend les voix de Marignan, de Michu, d'Adèle et de Turlot.

DULCORÉ, allant voir au fond.

Qu'est-ce que c'est que ça?... une dispute?... On vient. (Allant ouvrir la porte de droite.) Entrons là...

LA CIGALE.

Pourquoi faire?

DULCORÉ.

Quelques instructions à vous donner...

LA CIGALE.

Du plus grand monde!... Je suis une demoiselle du plus grand monde!... Eh bien, mais... je puis l'aimer, alors... rien ne m'empêche de l'aimer!... Je l'aime... je l'aime!

DULCORÉ.

Mademoiselle!... mademoiselle!

LA CIGALE, changeant de ton.

Voilà... monsieur... voilà...

Elle fait à Dulcoré une révérence de danseuse de corde, et sort, moitié courant, moitié bondissant, à la façon d'une écuyère de cirque qui, ses exercices terminés, s'esquive rapidement de l'arène. — Dès que la Cigale est sortie, paraît au fond Marignan furieux; il amène Adèle, la fait entrer en scène, puis veut se précipiter au dehors. Il est arrêté par Turlot et par Michu.

SCÈNE XVII

MARIGNAN, ADÈLE, MICHU, TURLOT.

TURLOT.

Voyons, monsieur Marignan, voyons...

MARIGNAN.

Je ne tolérerai pas, je vous dis... Je ne tolérerai pas qu'on soit insolent avec Adèle...

Adèle, qui paraît horriblement agacée, va s'asseoir à gauche près de la table.

MICHU.

Qui est-ce qui a été insolent?

MARIGNAN.

Ce monsieur... tu ne l'as pas vu... Il s'est permis de regarder Adèle d'une manière... Je lui casserai les reins, à ce monsieur!

TURLOT.

Voyons, monsieur Marignan, voyons...

MARIGNAN.

Oui, je les lui casserai, et pas plus tard que tout de suite encore, et pas plus tard que tout de suite!...

Il se débarrasse de Turlot et sort.

TURLOT, courant après lui.

Eh bien!... eh bien!...

Il sort.

SCÈNE XVIII

ADÈLE, MICHU.

MICHU, voulant suivre Marignan.

Attends, je vais avec toi...

ADÈLE.

Où vas-tu?

MICHU.

Mais... puisqu'on va se cogner... je vais...

ADÈLE.

Reste ici.

MICHU.

Ce n'est pas gentil, ce que vous me faites faire là...

ADÈLE.

Reste ici... je le veux...

Elle se lève et vient à Michu.

MICHU.

Ah!

ADÈLE, tendrement.

Michu...

MICHU.

Adèle...

ADÈLE.

Il m'ennuie, ce Marignan, avec sa manie de me faire respecter... Il m'ennuie, tandis que toi...

MICHU.

Tandis que moi?

ADÈLE.

Je t'aime, toi... tu le sais bien, que je t'aime!...

MICHU.

Oui.

ADÈLE.

Et toi?

MICHU.

Moi aussi...

ADÈLE.

Michu...

MICHU.

Adèle...

Moment d'extase. Entre la Cigale; elle regarde et elle écoute.

ADÈLE.

C'est pour toi que je suis venue... ce n'est pas pour lui... tu entends, c'est pour toi... je t'adore!...

LA CIGALE, laissant éclater un petit rire aigu.

Hi... hi...

ADÈLE, regardant la Cigale.

Qu'est-ce que c'est que ça?

Dulcoré entre par la droite. — Entrent par le fond Marignan et Turlot.

SCÈNE XIX

LES MÊMES, DULCORÉ, MARIGNAN, TURLOT,
puis CARCASSONNE, FILOCHE et BIBI.

MARIGNAN.

Je lui ai donné un bon coup de poing, tout de même!... (A Turlot.) N'est-ce pas que je lui ai donné un bon coup de poing, à ce monsieur?... Quand je dis : « à ce monsieur », je ne sais pas au juste si c'était le même, mais ça ne fait rien, je lui ai donné un bon... Tiens, vous êtes encore là, petite Cigale?...

LA CIGALE, avec importance.

Pas pour longtemps... je pars... Avez-vous une voiture, monsieur l'aubergiste?

TURLOT, étonné.

Une voiture?

LA CIGALE.

Mais oui, une voiture...

TURLOT.

J'ai justement celle qui vient de ramener...

LA CIGALE.

Je la prends... mes moyens me permettent de la prendre... (A Dulcoré.) N'est-ce pas, monsieur?

DULCORÉ, s'inclinant.

Oui, mademoiselle.

LA CIGALE, à Marignan.

Je pars... mais, avant de partir... (Elle prend des billets de banque dans le portefeuille de Dulcoré.) Tenez, voici les trois cents francs que vous avez donnés pour mon dédit... et puis ce que vous avez ajouté... Oh! n'ayez pas peur... je peux vous rendre tout ça sans être gênée... n'est-ce pas, monsieur?

DULCORÉ.

Oui... mademoiselle.

MARIGNAN, très étonné.

Mais que vous est-il donc arrivé?

LA CIGALE.

Vous saurez ça plus tard... car nous nous reverrons... oui, nous nous reverrons, j'en suis sûre... Mais il faut d'abord... il faut d'abord qu'il se passe un tas de choses... il faut que vous découvriez... (Regardant Adèle et Michu.) ce que vous découvrirez tôt ou tard... Et puis il faut que je vous jette quelque chose à la tête... tout ça ne peut pas se faire en un jour.

MARIGNAN.

Elle est folle...

LA CIGALE.

Croyez-vous?... Je suis bien sûre que non, moi, je suis bien sûre que non... Au revoir, monsieur Marignan, au revoir... (Tendrement.) Au revoir... (A Dulcoré.)

Allons, monsieur, allons!... (Au moment où elle va sortir, elle rencontre sur le seuil de la porte Carcassonne, Bibi et Filoche.) Ah! ah! vous voilà, vous autres!...

CARCASSONNE.

Oui, nous voilà. Nous voyons ce que tu veux, la Cigale... plus d'engagement, n'est-ce pas?... tu veux être payée au cachet?

LA CIGALE.

Qu'est-ce que c'est? banquistes!!... apprenez que je n'ai plus rien de commun avec vous... Je vous quitte, mais je tiens à vous montrer que je n'ai pas de rancune... voilà vingt francs, faites-moi un groupe...

CARCASSONNE.

Ah ça! mais...

LA CIGALE, avec autorité.

Pas d'explication! faites-moi un groupe : *Hercule hésitant entre la Vertu et la Volupté*... (A Marignan.) Vous allez voir comme c'est beau... (Aux saltimbanques.) Eh bien!

CARCASSONNE, tapant trois fois dans ses mains.

Allons, messieurs, au travail!...

Bibi et Filoche jettent leurs chapeaux par terre, ôtent les paletots râpés qu'ils portent par-dessus leurs costumes d'hercule et de pitre. Les trois saltimbanques forment un groupe : Carcassonne, un bras tendu vers la droite; Filoche, un bras tendu vers la gauche; Bibi, les deux mains en avant, regarde fixement Adèle avec un sourire.

LA CIGALE.

A la bonne heure!... N'est-ce pas que c'est beau? (A Marignan.) N'est-ce pas, monsieur, que c'est beau? (Mais Marignan ne l'écoute pas; le regard et le sourire de l'hercule, obstinément fixés sur Adèle, commencent à irriter Marignan. — A part, entre ses dents.) Ah! oui... la blonde!... (Haut, à Dulcoré.) Allons, monsieur, partons... monsieur...

DULCORÉ.

Je suis aux ordres de mademoiselle...

La Cigale et Dulcoré sortent par la porte du fond.

MARIGNAN, éclatant et voulant sauter sur Bibi.

Et puis vous savez, vous!... si vous regardez Adèle comme ça... vous aurez affaire à moi!... jamais je ne tolérerai qu'on soit insolent avec Adèle... (Carcassonne et Filoche contiennent Bibi qui veut se jeter sur Marignan; Michu et Turlot maintiennent Marignan qui continue à répéter :) Jamais je ne le tolérerai... jamais... jamais!

ACTE DEUXIÈME

Dans un château sur les bords de la Marne, aux environs de Paris. — Un salon. — Au fond, grande fenêtre ouvrant de plain-pied sur une terrasse. — Cette terrasse est bordée par une balustrade surmontée de colonnettes qui supportent une grande banne. — La rivière passe au pied de la terrasse. — Au loin, de l'autre côté de la rivière, on aperçoit des coteaux. — Portes à droite et à gauche. — Table au milieu, canapé à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LA BARONNE, LA CIGALE ; puis LOLOTTE,
puis DULCORÉ.

Au lever du rideau, la baronne, assise sur le canapé, lit la *Revue des Deux Mondes*. — La Cigale est installée à droite devant un grand métier, et là, gauchement, maladroitement, avec un air d'ennui, elle fait de la tapisserie. Quelques instants de silence ; entre Lolotte, par le fond.

LOLOTTE.

Madame, c'est M. Dulcoré...

LA BARONNE.

Qu'il vienne, qu'il vienne tout de suite...

Lolotte introduit Dulcoré et sort. — Dulcoré a un gros portefeuille sous le bras. — Il le dépose sur la table en entrant.

DULCORÉ.

Madame la baronne... mademoiselle...

LA BARONNE.

C'est bien, Dulcoré... Trêve de cérémonies... avez-vous réussi?...

Elle lui fait signe de s'asseoir.

DULCORÉ, s'asseyant sur une chaise, près du canapé.

Je l'espère...

Pendant la conversation qui suit, la Cigale continue à faire gauchement, maladroitement, de la tapisserie, piquant à tort et à travers son aiguille dans le canevas, embrouillant et cassant ses laines, etc.

LA BARONNE, à demi-voix.

Vous avez vu le vieux marquis de la Houppe, l'oncle du jeune comte?...

DULCORÉ, même jeu.

Je viens de chez lui. Ce mariage lui va, au vieux marquis, et il a l'intention de faire une visite à madame la baronne...

LA BARONNE.

Quand cela?

DULCORÉ.

Aujourd'hui même, tout à l'heure... dès que le jeune comte, son neveu, sera arrivé de Paris... Il lui a écrit... il l'attend...

LA BARONNE.

Aujourd'hui même, tout à l'heure... mais, alors, ce mariage pourrait se faire...

DULCORÉ.

Dans un mois, si madame la baronne le désire...

LA BARONNE.

Je crois bien que je le désire!... Ah! comprenez-moi, Dulcoré... ce n'est pas que j'aie envie de me débarrasser de ma nièce... oh! non, je l'aime trop pour cela. Si je tiens à la marier le plus vite possible, c'est que je crains, à chaque instant, qu'on ne découvre qu'elle a été saltimbanque... il serait alors beaucoup plus difficile...

DULCORÉ.

Je comprends...

LA BARONNE.

Il y a un mois déjà qu'elle est ici... et jusqu'à présent nous avons eu le bonheur... mais quelqu'un peut l'avoir vue et la reconnaître... (On commence à entendre une chanson de canotiers; les voix sont très éloignées.) Qu'est-ce que c'est que ça?

DULCORÉ.

Des canotiers, il me semble...

LA CIGALE, se levant brusquement et faisant un pas pour aller voir.

Des canotiers!...

LA BARONNE, sévèrement.

Asseyez-vous, mademoiselle, et occupez-vous de votre tapisserie... vous m'entendez?

LA CIGALE.

Oui, ma tante... oui, ma bonne petite tante chérie... Elle revient tristement à sa tapisserie. — Les voix se rapprochent.

LA BARONNE.

Monsieur Dulcoré, voyez donc...

Dulcoré se lève et va voir sur la terrasse.

DULCORÉ, revenant et se rasseyant.

Ce sont, en effet, des canotiers. Il en passe souvent devant cette terrasse.

Pendant les répliques suivantes, la chanson des canotiers va diminuant et se perd dans le lointain.

LA BARONNE, à Dulcoré.

Vous avez causé avec le marquis, sans doute... qu'est-ce qu'il vous a dit?

DULCORÉ.

Il m'a dit que le jeune comte, son neveu, celui que mademoiselle va épouser, était un jeune homme irréprochable...

LA BARONNE.

Ah! ah!

DULCORÉ.

Doux, tranquille, de mœurs austères...

LA BARONNE.

C'est bien ça, c'est très bien... Et sur ma nièce, il ne vous a pas demandé quelques renseignements?

DULCORÉ.

Il m'a demandé si elle avait reçu une éducation sévère...

La Cigale s'est levée, elle est allée au fond, sur un petit meuble d'encoignure, prendre dans une corbeille des pelotons de laine pour sa tapisserie, et, machinalement, elle se met à jongler avec les pelotons de laine.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que vous avez répondu?

DULCORÉ.

J'ai répondu oui...

LA BARONNE.

Très bien.

DULCORÉ, riant.

Je lui ai raconté tout ce dont nous étions convenus avec madame la baronne... que la jeune personne avait reçu une éducation sévère, très sévère... qu'elle avait été élevée en Suisse...

LA BARONNE.

Dans la famille d'un vieux pasteur.

DULCORÉ.

Oui, dans la famille d'un vieux pasteur... et qu'elle avait appris là tout ce qu'une jeune fille doit savoir: un peu de géographie, un peu d'histoire, un peu de musique...

LA BARONNE, apercevant la Cigale qui jongle avec les pelotons.

Vous n'avez pas ajouté : « un peu de prestidigitacion »?

DULCORÉ.

Non...

LA BARONNE.

Eh bien... vous avez eu tort, regardez... (Elle lui montre la Cigale.) Eh bien! mademoiselle?...

LA CIGALE, cessant de jongler.

Oui, ma petite tante, oui...

Elle replace les pelotes dans une petite corbeille accrochée sur le métier, se rassied et recommence à faire de la tapisserie.

LA BARONNE se lève.

Ce serait gentil si, tout à l'heure, quand le marquis et le comte seront là... elle se mettait à...

Elle imite les mouvements de la Cigale.

LOLOTTE entrant par le fond.

Voilà une voiture, madame... avec deux messieurs dedans...

LA BARONNE.

Ah! mon Dieu... est-ce que ce serait?...

DULCORÉ, qui est allé au fond.

Oui... c'est bien eux...

LA BARONNE.

Faites entrer ces messieurs, Lolotte; faites-les entrer tout de suite.

Lolotte, en sortant, rencontre Dulcoré et lui donne une petite bourrade. — La Cigale, qui a suivi ce manège, se met à rire. — Embarras de Dulcoré.

LA CIGALE.

Hi!... hi!...

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est, mademoiselle?...

LA CIGALE.

Rien, ma bonne tante, rien...

LA CIGALE.

LA BARONNE.

Levez-vous...

LA CIGALE.

Je puis quitter ma tapisserie?

LA BARONNE.

Certainement, puisque je vous le dis. (La Cigale se lève avec impétuosité, va reporter son métier au fond du théâtre, et redescend en sautant.) Eh bien!... ne vous remuez pas ainsi... Tenez-vous droite, les mains croisées, comme ceci... vous voyez...

LA CIGALE.

Oui, ma tante...

Elle prend une attitude raide et guindée. — Entre le marquis de la Houppe.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE MARQUIS, EDGARD.

DULCORÉ.

C'est moi, monsieur le marquis, c'est moi qui aurai l'honneur de vous annoncer... Monsieur le marquis de la Houppe...

LE MARQUIS, avec importance.

Allié aux Riquet...

La Cigale, dans son coin, imite le marquis par une petite singerie : regard sévère de la baronne.

DULCORÉ.

Ah! oui... aux Riquet à la... monsieur le marquis de la Houppe, allié aux Riquet.

LE MARQUIS.

Et mon neveu, où est-il mon neveu?...

Paraît Edgard.

DULCORÉ.

Le voici! (Présentant Edgard à la baronne.) Et son neveu, le jeune comte de la Houppes!...

LE MARQUIS.

En effet, c'est mon neveu... mon neveu Edgard... Permettez-moi, madame la baronne, d'avoir l'honneur de vous le présenter...

LA BARONNE, saluant

Monsieur le comte...

EDGARD, saluant.

Madame la baronne.

LE MARQUIS.

J'habite depuis quelque temps le château qui est à côté du vôtre et je suis heureux de vous faire ma visite de bon voisinage... (Bas). C'est un prétexte...

LA BARONNE, bas.

J'ai compris. (Haut.) Croyez que, de mon côté... je suis... je suis... Voici ma nièce...

LE MARQUIS.

Elle est charmante. N'est-ce pas, Edgard, que mademoiselle est...?

EDGARD.

Certainement. (A part.) Mais pourquoi diable mon oncle m'a-t-il amené ici?

LA BARONNE.

C'est ma nièce, monsieur Edgard. (Avec attendrissement.) Vous voulez bien, n'est-ce pas, me permettre de vous appeler monsieur Edgard?... C'est ma nièce, elle était perdue... mais, il y a un mois, M. Dulcoré a eu le bonheur de la retrouver...

EDGARD.

Est-il possible?... Croyez bien que je prends part...
(Saluant.) Mademoiselle...

LA CIGALE, avec une grande révérence très étudiée.
Monsieur...

LA BARONNE, bas, à la Cigale.
Très bien, la révérence, très bien.

LA CIGALE, voulant recommencer.
Faut-il encore?

LA BARONNE.

Non, non... En voilà assez... (Au marquis.) Je vais
donner des ordres pour votre installation!...

EDGARD, stupéfait.
Comment, notre installation?...

LE MARQUIS.

Oui, madame la baronne veut bien nous donner
l'hospitalité pendant quelques jours...

EDGARD.
Pendant quelques jours!!...

LA BARONNE.
Certainement, Edgard, certainement!...

Elle parle bas à Dulcoré.

EDGARD.

Edgard!... (Bas, au marquis.) Qu'est-ce que ça veut dire,
tout ça?... Je vous écris que j'ai besoin de dix mille
francs... vous me répondez de venir les chercher à la
campagne... je viens, et, au lieu de me donner les dix
mille francs, vous m'amenez ici... pour y passer quel-
ques jours!... je ne peux pas, moi, je ne peux pas, on
m'attend, je suis attendu...

LE MARQUIS, *bas*.

Qu'est-ce qui t'attend?...

EDGARD.

Adèle!!...

LE MARQUIS.

Et moi qui leur ai dit qu'il était irréprochable!...
Veux-tu bien!... qu'est-ce que c'est que ça, Adèle?...

EDGARD.

Adèle... c'est une femme... oh! mais, là... une
femme... on ne saura jamais à quel point j'aime Adèle,
jamais on ne le saura, jamais, jamais!

LE MARQUIS.

Eh bien..., c'est bon... nous allons causer de ça... et
d'autres choses encore... (A la baronne, qui s'approche de lui.)
Où nous mettez-vous, baronne?... Nous ne serions pas
fâchés de...

LA BARONNE.

Lolotte va vous conduire. (*Bas, au marquis.*) Qu'a donc
monsieur Edgard? Il ne paraît pas à son aise...

LE MARQUIS, *bas*.

C'est la timidité... il est timide... très timide...

LA BARONNE, *bas*.

Vous lui avez parlé de ce mariage?...

LE MARQUIS, *bas*.

Non... mais je vais lui en parler... et vous, pendant
ce temps-là...

LA BARONNE, *bas*.

Pendant ce temps-là, moi, je vais en parler à ma
nièce, c'est convenu.

LE MARQUIS, à Edgard.

Allons, viens...

III.

4

EDGARD, au marquis.

Mais Adèle, mon oncle, Adèle...

LE MARQUIS, emmenant Edgard.

Nous allons parler de tout ça, je te dis... Et tu vas tâcher de te tenir, ou bien je te flanque des calottes moi, à la fin!...

Le marquis et Edgard sortent, conduits par Lolotte, qui, avant de sortir, donne encore une petite bourrade à Dulcoré.

SCÈNE III

LA BARONNE, LA CIGALE, DULCORÉ.

LA CIGALE, riant en regardant Dulcoré.

Hi! hi!...

LA BARONNE, à la Cigale.

Très bien, la révérence de tout à l'heure, très bien, très bien!...

LA CIGALE.

N'est-ce pas? Je crois que je la tiens, maintenant, je crois que je la tiens...

Elle fait trois ou quatre pas en sautillant et termine par une belle révérence.

LA BARONNE.

La révérence n'est pas mal... mais quant à la façon de marcher, qu'est-ce que vous dites, monsieur Dulcoré, de la façon de marcher?...

DULCORÉ.

Puisque madame la baronne me fait l'honneur de m'interroger, je lui avouerai que la façon de marcher me paraît un peu ..

LA BARONNE, à la Cigale, en l'imitant.

Tu fais comme ça... comme ça... tu as l'air de danser sur la corde.

LA CIGALE, en riant.

L'habitude!...

LA BARONNE.

Il faut tâcher de la perdre, l'habitude!... cela est de la dernière importance, aujourd'hui surtout.

LA CIGALE.

Pourquoi aujourd'hui plus que les autres jours?

LA BARONNE.

Eh bien, dame!... parce que, aujourd'hui... ce jeune homme que tu as vu tout à l'heure... ce jeune homme...

LA CIGALE.

Il n'est pas joli...

DULCORÉ.

Non... mais il a grand air.

LA BARONNE.

Il redescendra tout à l'heure, ce jeune homme... on trouvera moyen de vous laisser seuls tous les deux...

LA CIGALE.

Tout seuls... tout seuls?...

LA BARONNE.

Non, pas tout seuls, tout seuls... Le marquis et moi, nous irons, nous viendrons... sans avoir l'air... de façon à ne pas gêner votre entretien.

DULCORÉ.

Il est bien entendu... je demande pardon à madame la baronne... c'est le zèle qui m'emporte... il est bien entendu que, dans cet entretien, il ne faudra parler ni de M. Bibi, ni de M. Carcassonne, ni de M. Filoche.

LA CIGALE.

LA CIGALE.

Ni du veau à deux têtes?...

LA BARONNE.

Non; si les hasards de la conversation t'amènent à parler de ton passé, tu raconteras ce qui a été convenu entre nous... Tu te rappelles ce qui a été convenu?...

LA CIGALE.

Parfaitement, ma tante, parfaitement. (Comme récitant une leçon.) Élevée dans une ferme du Poitou, je fus, à l'âge de trois ans et demi, volée par des bohémiens. (Changeant de ton.) Ça, c'est la vérité.

LA BARONNE.

Oui, ça, c'est la vérité...

LA CIGALE.

Ces bohémiens m'emmenèrent en Suisse... C'est ici que commencent les craques...

LA BARONNE et DULCORÉ.

Les craques!

LA CIGALE.

Non... non... je sais, il ne faut pas dire... (Se reprenant.) C'est ici que commencent les blagues.

LA BARONNE et DULCORÉ.

Oh!

LA CIGALE.

Non... non... c'est ici que commence... ce que... ce qui... ce qui n'est plus la vérité...

LA BARONNE.

A la bonne heure!

LA CIGALE, reprenant la leçon récitée.

Ces bohémiens m'emmenèrent en Suisse, et, là, une honnête famille...

LA BARONNE.

La famille d'un pasteur...

DULCORÉ.

Touchée de votre gentillesse...

LA CIGALE.

Me racheta aux bohémiens.

DULCORÉ.

Elle se chargea de votre éducation, cette famille.

LA CIGALE.

J'y vécus heureuse...

DULCORÉ.

Vous associant, le matin, aux travaux des onze filles
du pasteur...

LA CIGALE.

Dans l'après-midi, partageant leurs études.

LA BARONNE.

Et le soir...

LA CIGALE.

Et le soir, toujours avec les onze filles du pasteur, je
chantais les airs nationaux du pays...

DULCORÉ, chante sans paroles la première mesure
du *Ranz des Vaches* de *Guillaume Tell*.

La la la la la la...

LA BARONNE chante la seconde mesure.

La la la la la la...

LA CIGALE chante la troisième mesure.

La la la la la la... (Puis elle bat le trille qui compose la qua-
trième mesure et, sans s'arrêter, sans respirer, elle passe du trille à la
phrase suivante.) Dites-moi, petite tante, cet entretien avec
ce jeune homme... il y a quelque chose là-dessous...
pas vrai?... qu'est-ce qu'il y a?...

LA CIGALE.

LA BARONNE.

Tu ne devines pas?...

LA CIGALE.

Dites toujours...

LA BARONNE.

Est-ce que cela ne te serait pas agréable d'être comtesse de la Houppes?...

LA CIGALE, imitant le marquis.

Alliée aux Riquet!...

LA BARONNE, fâchée.

Ah!...

LA CIGALE, s'excusant. — Cécile.

Ce qui me serait agréable, petite tante, ce serait de vous être agréable, à vous, dans tout ce que vous pouvez désirer... vous êtes une si bonne petite tante, si bonne!... (Elle l'embrasse trois ou quatre fois avec beaucoup de tendresse.) Mais, quant à ce mariage, il ne faut pas y compter, vous savez, il ne se fera pas.

LA BARONNE.

Tu refuses?...

LA CIGALE.

Moi, pas du tout! je ne refuse rien, moi... je causerai avec votre jeune homme...

LA BARONNE.

Mon jeune homme!...

LA CIGALE.

Mais cela n'y fera rien... il arrivera quelque chose qui empêchera ce mariage.

LA BARONNE.

Quelque chose?...

LA CIGALE, tirant de sa poche son vieux jeu de cartes
du premier acte.

Oui, j'en suis sûre... mes cartes me l'ont dit...

LA BARONNE.

Tes cartes?...

LA CIGALE.

Oui... (Commençant à les étaler sur la table.) Tenez, vous
allez voir...

LA BARONNE.

Tes abominables cartes!... je croyais t'avoir ordonné
de les jeter au feu...

Elle veut les prendre, mais la Cigale, plus vive, les prend avant elle.

LA CIGALE, très animée.

Jamais... par exemple! Je vous aime bien, petite
tante, oh! oui, je vous aime bien! mais jamais vous ne
me ferez renoncer à mes cartes... jamais, quant à ça,
jamais, jamais!

DULCORÉ, se jetant entre les deux femmes.

Mademoiselle!... madame la baronne!... je vous en
prie...

LA BARONNE.

Eh bien... c'est bien... garde-les, mais, en attendant
que ce qu'elles ont annoncé se réalise, tu me promets,
toi, de ne rien faire qui puisse empêcher ce mariage?...
Tu seras gentille?...

LA CIGALE.

Je vous le promets.

LA BARONNE.

C'est très bien. Je ne t'en demande pas davantage
pour le moment.

Entrent le marquis et Edgard, par la droite. Ils descendent lentement, le
marquis ayant passé sous son bras gauche le bras droit d'Edgard et le

tenant très serré. — Pendant les répliques suivantes, la baronne donne à la Cigale une petite leçon de maintien, lui montrant comment il faut se servir de son éventail, etc. Dulcoré, lui, s'est assis à la table du milieu et examine des papiers qu'il a tirés de son portefeuille.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE MARQUIS, EDGARD.

LE MARQUIS, bas, à Edgard.

Et rappelle-toi ce que je te dis. Je tiens à ce mariage... Si tu ne fais pas bien ta cour, non seulement je ne te donnerai pas les dix mille francs, mais je ferai réduire ta pension à cinquante francs par mois...

EDGARD, bas.

Cinquante francs par mois... O Adèle!...

LE MARQUIS, bas.

Tu m'entends?...

EDGARD, bas.

Suffit, mon oncle; du moment que vous le prenez sur ce ton-là... je ferai ma cour... (Saluant la Cigale.) Mademoiselle...

LA CIGALE, saluant maladroitement.

Monsieur...

LA BARONNE, avec intention.

Monsieur Dulcoré?...

DULCORÉ.

J'ai compris, madame la baronne, j'ai compris, et je vais continuer, dans ma chambre, l'examen des affaires contentieuses de madame la baronne... J'ai compris... j'ai compris...

Il remet ses papiers dans son portefeuille et sort par la gauche.

SCÈNE V

LE MARQUIS, LA BARONNE, EDGARD,
LA CIGALE.

LE MARQUIS, donnant un petit coup de poing dans le dos d'Edgard.
Mais va donc! qu'est-ce que tu fais là? mais va donc!

EDGARD, saluant, va à la Cigale.

Mademoiselle...

LA CIGALE.

Monsieur...

Elle s'évente avec gaucherie, d'un mouvement mécanique.

LA BARONNE.

Asseyez-vous là, les enfants... asseyez-vous là, et bavardez tout à votre aise. (Elle les fait asseoir sur le canapé. La Cigale et Edgard restent là, penauds et embarrassés, chacun à l'une des extrémités du canapé. — Bas, au marquis.) Ils sont charmants... n'est-ce pas?...

LE MARQUIS, bas.

Ils sont adorables.

LA BARONNE, bas.

Laissons-les seuls sans en avoir l'air... Allons faire un tour sur la terrasse.

Le marquis et la baronne remontent vers le fond.

EDGARD, cherchant quelque chose à dire et ne trouvant rien.
Mademoiselle...

LA CIGALE, même jeu.

Monsieur...

LE MARQUIS, du fond, bas, à la baronne.

Ils sont adorables, mais, s'ils y vont de ce train-là, ça pourra durer longtemps... ils ne se disent pas un mot...

LA BARONNE.

L'embarras d'une première entrevue... mais ça va s'animer... Venez... venez.

Elle sort.

LE MARQUIS.

Oui, je viens... je viens. (Il redescend vivement en scène et donne un nouveau coup de poing dans le dos d'Edgard en lui disant :) Mais va donc!... mais va donc!...

Surpris par cette bourrade, Edgard a fait un bond sur le canapé. Le bond d'Edgard a fait bondir la Cigale, et ils restent quelques instants à se remettre, interdits, stupéfaits. — Le marquis va retrouver la baronne.

EDGARD, très lentement, cherchant ses mots.

On m'a raconté votre histoire, mademoiselle... elle est on ne peut plus intéressante... Vous avez été enlevée par des bohémiens...

LA CIGALE, se mettant à réciter sa leçon, comme poussée par un ressort.

Oui, à l'âge de trois ans et demi... ces bohémiens m'emmenèrent en Suisse, et, là, une honnête famille, la famille d'un pasteur...

EDGARD, brusquement.

Écoutez-moi, mademoiselle...

LA CIGALE.

Vous m'avez fait peur... (Reprenant.) Et, là, une honnête famille, la famille d'un pasteur, touchée de ma...

EDGARD, l'interrompant.

Écoutez-moi... Je suis un bon garçon... on dira de moi tout ce qu'on voudra... mais une chose qu'on ne pourra pas dire, c'est que je ne suis pas un bon garçon...

LA CIGALE.

Je n'en doute pas, monsieur...

EDGARD.

Eh bien, alors, vous ne vous fâchez pas, n'est-ce pas, si je vous parle comme un bon garçon?

LA CIGALE.

Certainement non, je ne me fâcherai pas...

EDGARD.

Mon oncle tient à ce que je vous épouse... Il y tient parce que vous avez une belle dot... et parce qu'il a envie de se débarrasser de moi!...

LA CIGALE.

Oh!...

EDGARD.

Il vous a dit que j'étais un jeune homme irréprochable, mon oncle... eh bien, c'est une craque...

LA CIGALE.

Hé?...

Elle le regarde avec étonnement.

EDGARD, cherchant à se rattraper.

Ce n'est pas la vérité... Je ne suis pas irréprochable, et la preuve, c'est que j'ai un conseil judiciaire.

LA CIGALE, s'oubliant.

Mais, alors, monsieur votre oncle a voulu nous fourrer dedans?

EDGARD, stupéfait.

Hé!...

LA CIGALE, se reprenant.

Il a voulu nous tromper, monsieur votre oncle.

EDGARD.

En plein!... (Se reprenant.) Je veux dire absolument!... Et ce conseil judiciaire, c'est justement mon oncle... Je suis riche, mais je n'ai pas le droit de toucher à ma

fortune sans sa permission... Alors, vous comprenez, quand il m'a ordonné de vous faire la cour, j'ai bien été obligé d'obéir... sans cela, il aurait refusé d'abouler... non... non... de me faire payer ma pension.

LA CIGALE, avec éclat.

C'est épatant!... (Se reprenant.) Oh! non... c'est extraordinaire, ce que vous me racontez là. (Très gaie.) Vous ne m'aimez pas, alors?...

EDGARD.

Si je vous le disais, ce serait une cr...

LA CIGALE, riant.

Oui, je sais... Vous ne m'aimez pas!...

EDGARD.

Hélas! non.

La baronne et le marquis passent au fond sur la terrasse. — La Cigale rit de tout son cœur. Edgard commence à être gagné par la gaieté de la Cigale.

LA BARONNE.

Vous voyez, ils se parlent maintenant, ça s'anime...

LE MARQUIS, avec satisfaction.

Oui, je vois... je vois...

Ils disparaissent.

LA CIGALE.

C'est bien vrai, au moins, c'est bien vrai?... vous ne voulez pas m'épouser?

EDGARD.

Non... faut pas m'en vouloir, je vous parle comme un bon garçon...

LA CIGALE.

Ah! que ça me fait de plaisir, ce que vous me dites là!...

EDGARD.

Comment?...

LA CIGALE.

Moi non plus, je ne vous aime pas...

EDGARD.

Allons donc!...

LA CIGALE.

Moi non plus, je n'ai pas envie de vous épouser...

EDGARD.

Pas possible!...

LA CIGALE.

Et cela par l'excellente raison que j'en aime un autre...

EDGARD.

Un autre?...

LA CIGALE.

Eh! oui...

EDGARD.

Moi aussi, j'en aime une autre, moi aussi... il est bien évident que, sans cela...

LA CIGALE.

Parbleu!...

EDGARD.

J'aurais été trop heureux...

Il se lève et salue la Cigale.

LA CIGALE, lui prenant la main et lui donnant une bonne poignée de main.

Je ne vous en veux pas... au contraire! (Elle fait rasseoir Edgard.) J'avais peur, en refusant, de faire de la peine à ma tante... elle est si gentille, ma petite tante, si gentille, si gentille!... Maintenant ça va aller tout seul, je lui dirai que c'est vous qui ne voulez pas...

LA CIGALE.

EDGARD.

Oui... c'est ça. (Se reprenant.) Ah! mais non...

LA CIGALE.

Comment, non?...

EDGARD.

Si vous dites que c'est moi qui ne veux pas, ça fera de la peine à mon oncle, et alors... Non, il vaut mieux avoir l'air de consentir à ce mariage et attendre...

LA CIGALE.

Attendre quoi?...

EDGARD.

Je ne sais pas, mais peut-être surviendra-t-il quelque événement.

LA CIGALE, avec conviction.

Vous avez raison, il en surviendra un...

EDGARD.

Je l'espère...

LA CIGALE.

Et moi, j'en suis sûre... J'ai là dans ma poche...

EDGARD.

C'est convenu, alors, nous attendons.

LA CIGALE.

C'est convenu. Et, dites-moi... l'autre, elle est jolie?

EDGARD.

Elle est superbe. Et vous, celui que vous aimez?...

LA CIGALE.

Il est splendide!!!

EDGARD, se levant et saluant la Cigale.

Mes compliments.

LA CIGALE, se levant également et donnant une nouvelle poignée de main à Edgard.

Enchantée... enchantée... Et moi qui avais si peur!...

Ah! ma foi, je n'y tiens plus... Vous êtes trop gentil, vous aussi!...

Elle lui saute au cou et l'embrasse.

EDGARD.

Je suis un bon garçon...

Il embrasse à son tour la Cigale. Le marquis et la baronne reparaisent au fond. La baronne pousse un grand cri et veut s'élancer.

LA BARONNE.

Eh bien, eh bien, qu'est-ce qui lui prend?

LE MARQUIS, retenant la baronne.

Mais laissez-les donc... ça va très bien... Laissez-les donc...

Edgard embrasse encore une fois la Cigale. Celle-ci, enthousiasmée, fait une petite pirouette et lève légèrement la jambe. Edgard imite la Cigale et lève aussi un peu la jambe.

LA BARONNE.

Certainement non, je ne les laisserai pas.

Elle se précipite et vient se placer entre les deux jeunes gens. Edgard se met à saluer cérémonieusement la baronne.

LE MARQUIS, à part.

Je savais bien que la Suisse était le pays du monde où l'on élevait le mieux les jeunes personnes... mais je n'aurais jamais supposé...

LA BARONNE, à la Cigale.

Eh bien, il me semble que ça n'allait pas mal, la conversation...

LA CIGALE.

Ça allait très bien, petite tante... ça allait très bien...

LE MARQUIS, s'approchant d'Edgard.

Je suis très content de toi, Edgard, très content, très content... et, pour te le prouver...

EDGARD.

Vous me donnez les dix mille francs?

LA CIGALE.

LE MARQUIS.

Non, pas encore... mais voici un acompte.

EDGARD, furieux.

Vingt francs!...

Grand brouhaha au dehors. Entrée de Dulcoré.

SCÈNE VI

LES MÊMES, DULCORÉ, venant du fond.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce qui arrive?...

DULCORÉ descend.

Ces canotiers qui ont passé tout à l'heure...

LE MARQUIS.

Eh bien?...

DULCORÉ.

Eh bien, ils revenaient, ces canotiers... ils revenaient gaiement...

LA BARONNE.

Allez donc, Dulcoré, allez donc!...

DULCORÉ.

Ils étaient trois... deux canotiers et une canotière... tout à coup on a vu les deux canotiers tomber à l'eau...

LA BARONNE.

Ah!

DULCORÉ.

Quant au canot, il s'en va tranquillement à la dérive, emportant la canotière qui paraît évanouie.

LA BARONNE.

Vite, vite, il faut courir...

LA CIGALE.

Je crois bien qu'il faut courir, je crois bien!

Et, passant comme une flèche devant Dulcoré et la baronne, elle saute par-dessus la balustrade du balcon. La baronne et Dulcoré sortent rapidement. Edgard reste sur la terrasse.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, puis EDGARD.

LE MARQUIS, stupéfait.

Elle a sauté sur la berge! C'est prodigieux, décidément... c'est prodigieux, ce qu'on leur apprend en Suisse... elle a sauté sur la berge!

EDGARD, revenant.

Ah! mon oncle!... cette femme que le canot entraînait à la dérive... cette femme...

LE MARQUIS.

Elle a chaviré?...

EDGARD.

C'est Adèle, mon oncle, c'est Adèle... c'est la femme que j'aime... c'est la femme que j'adore!...

LE MARQUIS.

Veux-tu bien te taire!...

Entrent Lolotte et un domestique soutenant Adèle évanouie.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LOLOTTE, ADÈLE,
UN DOMESTIQUE.

LOLOTTE, faisant asseoir Adèle sur une chaise à droite.

Là, doucement... bien doucement, mettez là cette pauvre dame, en attendant que j'aie préparé une chambre.

EDGARD.

Adèle!...

LE MARQUIS.

Veux-tu bien!...

LOLOTTE, au domestique.

Courez vite maintenant et tâchez de sauver les deux messieurs. (Le domestique sort par le fond. — Au marquis et à Edgard.) Vous en aurez bien soin, de cette pauvre dame, n'est-ce pas? vous en aurez bien soin... pendant que je vais préparer...

EDGARD.

Oui, oui... n'ayez pas peur...

Lolotte sort par la droite.

SCÈNE IX

LE MARQUIS, EDGARD, ADÈLE.

ADÈLE, revenant un peu à elle.

Michu!... Michu!...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce qu'elle dit?...

EDGARD.

Je ne sais pas...

ADÈLE, se trouvant encore mal.

Ah!

EDGARD.

Ah! mon Dieu!... une nouvelle syncope... elle s'en va, mon oncle... elle s'en va...

LE MARQUIS, à Adèle, en lui tapant dans les mains.

Eh bien!... eh bien!

EDGARD, tombant aux genoux d'Adèle, lui baisant la main avec fureur, puis se mettant à lui baiser le bras en montant vers l'épaule.

Adèle, mon Adèle! mon Adèle!

LE MARQUIS, tombant également aux genoux d'Adèle et se mettant à baiser l'autre main et l'autre bras.

Voyons donc... na!... voyons donc... Adèle! son Adèle! son Adèle!

Ils se trouvent face à face, chacun sur une épaule d'Adèle.

EDGARD.

Eh là!... Dites donc, mon oncle, dites donc!

LE MARQUIS, s'arrêtant.

C'est pour lui faire reprendre connaissance.

EDGARD, contemplant Adèle.

N'est-ce pas qu'elle est jolie?...

LE MARQUIS, de même.

Oh! oui, quant à ça... oh! oui...

EDGARD.

Eh bien, alors...

LE MARQUIS.

Alors, quoi?

EDGARD.

Donnez-les-moi, les dix mille francs...

LE MARQUIS, se levant et s'éloignant.

Quant à ça, non.

EDGARD.

Montrez-les, au moins... ça la fera peut-être revenir.

ADÈLE, revenant décidément à elle, mais toujours faible.

Où suis-je?... (Reconnaissant Edgard.) Monsieur Edgard?...

EDGARD.

Oui... c'est moi... mon Adèle... c'est moi...

ADÈLE.

Et Michu?

EDGARD, interdit, ne comprenant pas.
Michu?...

ADÈLE, avec anxiété.
Est-il sauvé, Michu?... est-il sauvé?...

EDGARD.
Nous l'ignorons...

ADÈLE, à Edgard.
Allez voir, mon ami, allez vite, je vous en prie.
Entre Lolotte, venant de la droite.

LOLOTTE.
La chambre est prête... Et si maintenant madame a
la force de marcher...

ADÈLE, se levant et prenant le bras de Lolotte.
Oui, j'aurai la force. (A Edgard.) Mais, je vous en prie,
informez-vous de Michu. (Elle fait quelques pas.) Donnez-
moi des nouvelles de Michu... (Encore quelques pas.) Je
veux avoir des nouvelles de Michu...
Elle sort avec Lolotte, par la droite.

SCÈNE X

EDGARD, LE MARQUIS, puis LA BARONNE.

EDGARD, qui est resté à genoux.
Michu?...

LE MARQUIS.
Vous êtes un cornichon, mon neveu.

EDGARD, se relevant.
C'est ce que j'étais en train de me dire. (Gagnant un
peu la gauche.) Il faut que j'aie une explication avec
Adèle...

Il se dirige vers la porte par où Adèle est sortie.

LE MARQUIS, l'arrêtant après s'être placé devant la porte.
Par exemple!...

EDGARD.

Il faut que je lui demande comment il se fait que je la retrouve ici, en train de canoter.

LE MARQUIS.

Tu sais que je t'ai promis des calottes... Eh bien, si tu fais un pas...

EDGARD, voulant passer, mais retenu par le marquis.
Adèle... mon Adèle...

Entre la baronne, par le fond.

LA BARONNE.

Monsieur Edgard, je vous en prie... on vient d'atteler le panier... Voulez-vous courir à la ville chercher un médecin?...

EDGARD.

Un médecin?...

LA BARONNE.

Oui, je vous en prie...

EDGARD.

Un médecin?... un peu, que je vais chercher un médecin!... (A part.) et l'on verra bien si l'on m'empêche de parler à Adèle, on verra bien!

Il sort rapidement par le fond.

LE MARQUIS.

Attends-moi, Edgard. (A part.) Il est capable de faire quelque bêtise... Attends-moi... attends-moi...

Il sort en courant après Edgard.

SCÈNE XI

LA BARONNE, puis MARIGNAN, LA CIGALE,
MICHU, LOLOTTE, DULCORÉ.

LA BARONNE.

Quel événement!... Ces canotiers... on a fini par les retirer de l'eau... mais ils sont dans un état qui m'inquiète... Les voici... on les amène. (Allant au fond.) Par ici!... par ici!... (Entre Marignan, trempé, pouvant à peine marcher; la Cigale le soutient; c'est la contre-partie de l'entrée de Marignan et de la Cigale au premier acte. — Derrière Marignan et la Cigale, entre Michu, également trempé, soutenu par Dulcoré. — La baronne et la Cigale font asseoir Marignan à gauche sur le canapé; Dulcoré fait asseoir Michu à droite, sur la chaise qu'occupait Adèle. — Entre Lolotte, apportant des tasses sur un plateau. — La baronne prenant une tasse des mains de Lolotte.) Vite, vite... C'est bien chaud, n'est-ce pas?...

LOLOTTE.

Je crois bien que c'est chaud! ça brûle...

LA CIGALE.

C'est ce qu'il faut, ça lui fera du bien. (A part.) C'est lui, mon Dieu! c'est lui!... Ah!

La baronne et la Cigale font boire Marignan; Lolotte et Dulcoré font boire Michu. — Grimaces, jeux de scène, etc.

MARIGNAN, égaré.

Un scaphandre... apportez-moi un scaphandre...

LA BARONNE.

Qu'est-ce qu'il dit?

MARIGNAN.

Un drame... un drame au fond de la rivière!... Apportez-moi un scaphandre, et que la bataille continue... (Se levant.) Où est-il, le misérable?

MICHU.

Marignan, je t'en prie...

MARIGNAN.

Le voilà, le misérable!

Il s'élançait sur Michu, qui passe à gauche, entraîné par Dulcoré et Lolotte.

MICHU, revenant vers Marignan.

Je t'assure que tu te trompes... Tu crois avoir vu, tu n'as pas vu...

MARIGNAN, voulant toujours s'élançer sur Michu.

Emmenez-le, si vous ne voulez pas que je lui saute dessus... emmenez-le...

LA CIGALE.

Oui... oui... ne vous fâchez pas, on va l'emmener...

LA BARONNE, à Lolotte et à Dulcoré, en leur faisant signe d'emmener Michu.

Lolotte... monsieur Dulcoré...

On cherche à emmener Michu par la gauche.

DULCORÉ.

Venez, monsieur, venez...

MICHU, revenant encore une fois vers Marignan.

Voyons, mon ami...

MARIGNAN, furieux, saisissant une chaise avec laquelle il veut frapper Michu.

Misérable!

LA BARONNE, avec éclat.

Une bataille chez moi! une bataille navale!

DULCORÉ, à Michu.

Venez, monsieur, venez, je vous en prie.

MICHU, entraîné par Lolotte et Dulcoré.

Est-ce ma faute, à moi, si j'ai ce qu'il faut pour être aimé des femmes?...

Il sort avec Lolotte et Dulcoré.

SCÈNE XII

MARIGNAN, LA CIGALE, LA BARONNE,
puis LE MARQUIS.

MARIGNAN.

Le misérable!... Non, depuis que le monde est monde, je ne crois pas qu'il y ait eu exemple d'une aussi mémorable trahison... Le misérable!...

Il retombe assis sur la chaise et perd connaissance.

LA CIGALE.

Ah! mon Dieu! le voilà encore...

LA BARONNE.

Ce ne sera rien... n'aie pas peur. (Elle fait respirer des sels à Marignan.) C'eût été dommage, vraiment, qu'il s'en allât au fond de l'eau... c'est un beau garçon...

LA CIGALE.

N'est-ce pas, ma tante?

LA BARONNE.

Oui.

LA CIGALE.

Et encore, maintenant il n'est pas à son avantage... Si vous le voyiez quand il est sec!...

LA BARONNE, sévèrement.

Mademoiselle!...

LA CIGALE.

Ah! c'est que vous ne savez pas, petite tante... cet artiste qui m'a sauvée, qui m'a défendue contre Bibi, Carcassonne et Filoche...

LA BARONNE.

Eh bien?...

LA CIGALE.

Eh bien, c'est lui!

LA BARONNE.

Lui!...

Elle passe, par derrière, entre la Cigale et Marignan.

LA CIGALE.

Je savais bien que je le reverrais!...

LA BARONNE, prenant la Cigale par la main et l'emmenant comme pour sortir à gauche.

Venez avec moi, ma nièce. (Entre le marquis par le fond.) Marquis, je vous en prie, ayez la complaisance de me remplacer auprès de monsieur. (S'arrêtant au moment de sortir.) Ah! mon flacon!

Elle revient au marquis et lui donne le flacon. — La Cigale s'échappe, court vers Marignan, lui prend la main.

LA CIGALE, lui tenant la main.

Il est tout mouillé, tout mouillé.

La baronne revient à la Cigale, la saisit brusquement par la main, l'entraîne. La Cigale, qui tenait la main de Marignan, l'entraîne à son tour, et Marignan manque de tomber avec sa chaise.

LA BARONNE.

Venez, ma nièce.

LA CIGALE.

Où ça?

LA BARONNE.

Tu verras bien. (A part.) Je m'en vais l'enfermer à double tour dans la lingerie, et je ne lui rendrai la liberté que lorsqu'il sera parti... (Haut) Allons, passe devant...

LA CIGALE, lui montrant Marignan.

Il est tout mouillé, tout mouillé. Il va s'enrhumer.

LA BARONNE.

Passe devant, je te dis...

Elle sort avec la Cigale par la gauche.

SCÈNE XIII

MARIGNAN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, prenant la main de Marignan avec intérêt, puis se mettant à respirer lui-même les sels qu'il devrait faire respirer à Marignan.

J'ai couru après mon neveu, je n'ai pas pu le rattraper... (Respirant toujours.) Ces sels sont d'une violence!... je ne m'explique pas comment ce jeune homme ne revient pas à lui.

Il se retourne et se trouve en face de Marignan qui le regarde avec curiosité.

MARIGNAN, toujours assis.

Vous êtes souffrant?

LE MARQUIS.

Non... et vous?

MARIGNAN.

Moi, ça va mieux... Mais il y a un changement, il me semble... Tout à l'heure, c'était une dame qui était près de moi.

LE MARQUIS.

Oui, tout à l'heure, c'était madame la baronne...

MARIGNAN.

Une baronne!!

LE MARQUIS.

Madame la baronne des Allures... Elle m'a prié de la remplacer, moi, le marquis de la Houppe.

MARIGNAN, se levant.

Un marquis!...

LE MARQUIS.

Allié aux Riquet!...

MARIGNAN.

Une baronne!... un marquis!... ce que c'est que les hasards de la navigation... Me voilà dans le monde, alors... dans le plus grand monde...

LE MARQUIS, gagnant le milieu de la scène.

Naturellement, puisque vous êtes chez madame la baronne... vous êtes...

MARIGNAN, allant à lui.

Ah! c'est chez madame la baronne?

LE MARQUIS.

Oui...

MARIGNAN.

Eh bien, si c'était un effet de votre complaisance, monsieur le marquis, je vous prierais de lui dire quelque chose, à madame la baronne...

LE MARQUIS.

Quoi donc?

MARIGNAN.

Dites-lui de ne pas nous inviter à dîner.

LE MARQUIS.

Oh!...

MARIGNAN.

Elle a peut-être l'intention de nous inviter à dîner... elle aurait tort... nous ne sommes pas une société pour elle... (Entre ses dents.) Adèle, d'abord!

LE MARQUIS.

Ah! oui, il y a Adèle...

MARIGNAN.

Vous la connaissez?

LE MARQUIS.

De réputation.

MARIGNAN.

Vous devez être de mon avis, alors. Adèle et puis Michu, ça n'est vraiment pas une société... Moi, à la rigueur, je pourrais encore aller. Je ne suis ni baronne, ni marquis, mais...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que vous êtes?

MARIGNAN, rapidement, escamotant un peu le mot.
Moi? je suis luministe...

LE MARQUIS.

Est-il possible?

MARIGNAN, même jeu.

Oui, je suis luministe...

LE MARQUIS.

De quoi?

MARIGNAN.

Plaît-il?

LE MARQUIS.

Vous me dites que vous êtes le ministre... je vous demande de quoi... de l'intérieur, de l'agriculture?...

MARIGNAN.

Eh! non, je ne vous ai pas dit que j'étais le ministre.

LE MARQUIS.

Ça m'étonnait aussi, à cause d'Adèle...

MARIGNAN, disant cette fois le mot très nettement.

Luministe... Je vous ai dit, je suis luministe... je comprends la lumière d'une certaine façon, et, alors dans mes tableaux...

LE MARQUIS.

Ah! bon, vous êtes peintre?...

MARIGNAN.

Oui, mais je fais de la peinture qui n'est pas de la peinture...

LE MARQUIS.

J'y suis, vous êtes impressionniste.

MARIGNAN.

Pas tout à fait... je suis luministe. Je vois les choses d'une certaine manière, et je les fais comme je les vois. Ainsi, vous, je vous vois lilas : si je faisais votre portrait, je vous ferais lilas... Voulez-vous que je fasse votre portrait?

LE MARQUIS.

Je vous remercie.

MARIGNAN.

Je n'insiste pas, d'autant plus qu'en ce moment la colère... au lieu de vous faire lilas, je serais capable de vous faire vert-pomme. Ah! c'est que vous ne savez pas ce qui vient de m'arriver!... Non... depuis que le monde est monde, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu...

Il pose la main sur le bras du marquis.

LE MARQUIS.

Pardon!...

MARIGNAN, s'éloignant un peu.

C'est vrai, je suis humide... je ne saurais me le dissimuler, je suis humide...

Entre Lolotte, par la droite.

SCÈNE XIV

LE MARQUIS, MARIGNAN, LOLOTTE.

LOLOTTE, à Marignan.

Si monsieur veut venir dans la chambre que l'on a préparée pour lui...

MARIGNAN.

Y a-t-il un grand feu ?

LOLOTTE.

Un feu énorme.

MARIGNAN.

Je remercie madame la baronne, je la remercie bien, madame la baronne... (Au marquis) et je ne saurais mieux lui prouver ma reconnaissance qu'en insistant pour que vous lui répétiez ce que je vous disais tout à l'heure... qu'elle ne nous invite pas à dîner... là, vrai... Elle aurait tort... nous ne sommes pas une société pour elle... Adèle, surtout... (Il avance vers le marquis.) Vous ne savez pas ce que c'est qu'Adèle!

LE MARQUIS, qui recule à mesure que Marignan avance.

Oh! si...

MARIGNAN.

Oh! non... Et si je vous racontais ce qui s'est passé tout à l'heure dans le canot... Voulez-vous que je vous raconte... ?

Il pose encore la main sur le bras du marquis.

LE MARQUIS, ayant peur d'être mouillé.

Pardon!...

MARIGNAN.

C'est vrai, je suis humide. (A Lolotte.) Montrez-moi le chemin, mademoiselle. (Au marquis.) Ce que j'ai de mieux à faire est d'aller me sécher, j'y vais. Mais ne me dites pas que vous savez ce que c'est qu'Adèle!

Il sort avec Lolotte, par le premier plan, à droite.

SCÈNE XV

LE MARQUIS, puis DULCORÉ et EDGARD.

LE MARQUIS.

Si fait, je le sais... c'est une femme qui m'empêchera de marier mon neveu si je ne trouve pas un moyen de

me débarrasser d'elle... Il faut donc, à toute force, que je trouve un moyen...

Entre par le fond Dulcoré, qui amène Edgard déguisé en vieux médecin :
chapeau à larges bords, perruque, lunettes, houppelande, etc.

DULCORÉ.

Par ici, monsieur le docteur, par ici!

EDGARD, à part.

Sapristi!... mon oncle!

DULCORÉ, à Edgard.

Ayez la bonté d'attendre un instant... je vais faire prévenir la jeune malade.

SCÈNE XVI

LE MARQUIS, EDGARD, en vieux médecin.

LE MARQUIS, à part.

Il a l'air très respectable, ce vieux docteur!... je vais me confier à lui. (Haut.) Monsieur le docteur, j'ai un grand service à vous demander...

EDGARD, inquiet.

Hé!

LE MARQUIS, bas.

J'ai à vous charger d'une mission de confiance... Savez-vous quelle est la personne à qui vous allez donner des soins... c'est une drôlesse...

EDGARD, indigné.

Oh!

LE MARQUIS.

Il se trouve que cette drôlesse peut me nuire en empêchant un mien neveu, un imbécile, de faire un

mariage très avantageux... un mariage auquel je tiens énormément... Il faut donc que j'éloigne l'obstacle, et c'est sur vous que je compte pour cela... Voici dix mille francs...

EDGARD se lève et veut sauter sur les dix mille francs
Ah!

LE MARQUIS, se reculant un peu.
Vous les montrerez à la demoiselle...

EDGARD, tendant toujours la main.
Bien... Bien...

LE MARQUIS.
Vous les lui montrerez, vous ne les lui donnerez pas...

EDGARD.
Non... Non...

LE MARQUIS.
Vous lui direz seulement que ces dix mille francs seront à elle le lendemain du jour où mon neveu sera marié.

EDGARD, cherchant toujours à prendre les billets.
Bien... Bien...

LE MARQUIS.
Vous ne les lui donnerez pas, au moins?... vous les lui montrerez, voilà tout... vous les lui montrerez pour qu'elle ait confiance... C'est bien convenu?

EDGARD.
Oui... Oui...

LE MARQUIS, donnant les billets.
Voici, alors...

EDGARD, sautant sur les billets.
Ah!!!

Entre Dulcoré, par la droite.

DULCORÉ.

La jeune malade attend monsieur le docteur... c'est là... cette porte qui est ouverte... Si monsieur le docteur veut se donner la peine...

EDGARD.

Je crois bien, que je veux me donner la peine!...
Il s'oublie, se met à courir et sort en faisant un bond énorme sur le seuil de la porte.

SCÈNE XVII

DULCORÉ, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Singulier médecin!

DULCORÉ.

C'est vrai, malgré son âge, il a encore de temps à autre des mouvements d'une vivacité!...

LE MARQUIS.

A mon neveu, maintenant. Il faut que je le trouve et que je l'enferme jusqu'au départ de son Adèle. Où peut-il être, mon neveu?

DULCORÉ.

Sur la terrasse, probablement... Si monsieur le marquis permet que je le conduise...

LE MARQUIS.

Très volontiers.

DULCORÉ.

Et ce mariage, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Ce mariage se fera, monsieur Dulcoré, ce mariage se fera...

Ils sortent tous deux par le fond. — Entre Marignan par la droite.

SCÈNE XVIII

MARIGNAN, puis LA CIGALE.

MARIGNAN.

Cette Adèle dépasse tout ce qu'on peut imaginer... Tout à l'heure, par une porte entr'ouverte, je viens de la voir... elle était avec un vieux monsieur... un médecin, il paraît... ce médecin avait étalé des billets de banque sur une table, et tous deux dansaient autour de cette table une ronde insensée... Mon premier mouvement a été d'entrer et de les broyer... mais je me suis contenu... je ne veux pas, pour la première fois que j'ai l'honneur d'être reçu chez madame la baronne... (On entend un grand bruit, et la Cigale entre par le fond, violemment, comme si elle était lancée en scène.) Qu'est-ce que c'est que ça?

LA CIGALE, essouffée, haletante, relevant ses cheveux épars.

Ouf!

MARIGNAN.

Une jeune demoiselle...

LA CIGALE.

Taisez-vous.

MARIGNAN.

Une jeune demoiselle du monde... En effet, je me souviens... pendant que j'étais là, tout à l'heure, à moitié évanoui... madame la baronne n'était pas seule... il y avait auprès d'elle...

LA CIGALE.

Taisez-vous donc... Ma tante m'avait enfermée dans la lingerie... Heureusement, en face de la lingerie, il y a la balançoire... j'ai monté sur le rebord de la fenêtre,

j'ai sauté... avec les deux mains, comme ça, j'ai attrapé les deux cordes de la balançoire... et, de l'élan que le choc m'a donné, je suis presque arrivée jusqu'ici...

MARIGNAN.

Une pareille élasticité!... Eh! mais, attendez donc... je vous reconnais, il me semble...

LA CIGALE.

Allez donc...

MARIGNAN.

La Cigale...

LA CIGALE.

Eh oui!... c'est-à-dire, non, je ne suis plus la Cigale, maintenant... je suis mademoiselle des Allures...

MARIGNAN.

Est-il possible?

LA CIGALE.

Ernestine des Allures... la propre nièce de madame la baronne des...

MARIGNAN.

Ah bien! par exemple, si je m'attendais à vous retrouver...

LA CIGALE.

J'étais bien sûre, moi, que je vous reverrais... Je ne dirai pas que je vous attendais aujourd'hui, mais, aujourd'hui ou un autre jour, j'étais bien sûre... (Tirant ses cartes de sa poche.) Elles me l'avaient promis...

MARIGNAN.

Vos cartes?...

LA CIGALE.

Oui... Tenez, dame de carreau... c'est elle, la dame blonde... huit de pique : trahison... huit de carreau : elle est découverte... Vous avez fini par vous apercevoir qu'elle vous trahissait la dame blonde?

LA CIGALE.

MARIGNAN.

Oui...

LA CIGALE.

Les cartes le disent...

MARIGNAN.

Et disent-elles aussi comment je m'en suis aperçu?

LA CIGALE.

Non...

MARIGNAN.

Eh bien, elles ont tort, car c'est cela surtout qui est curieux...

LA CIGALE.

Vraiment?

MARIGNAN.

Oh! oui...

LA CIGALE.

Racontez-moi donc ça...

MARIGNAN.

Je ne peux pas.

LA CIGALE.

Pourquoi?

MARIGNAN.

A une demoiselle... à une demoiselle du monde... non, je ne peux pas...

LA CIGALE.

Est-ce que j'ai fait tant de façons, moi, pour vous raconter mon aventure avec Bibi, Carcassonne et Filoche?

MARIGNAN.

C'est vrai...

LA CIGALE.

Eh bien, alors?

MARIGNAN.

Eh bien, alors, je veux bien... (La Cigale s'assied sur une

chaise près de la table.) Nous étions tous les trois dans le canot, elle, lui et... (S'interrompant.) Et il y en aurait une autre à raconter, maintenant, si on voulait... il y aurait l'histoire du vieux médecin... mais, si ça ne vous fait rien, pour ne pas vous embrouiller, je commencerai par celle du canot...

LA CIGALE.

Allez donc... allez donc...

MARIGNAN, s'asseyant de l'autre côté de la table.

Nous étions tous les trois dans le canot... elle, lui et... Il faut vous dire que j'ai une manie : je ne sors jamais sans une glace... une petite glace portative... toutes les cinq minutes, je prends cette petite glace et je me regarde...

LA CIGALE.

Vous êtes coquet?...

MARIGNAN.

Oh! non, ce n'est pas coquetterie, c'est tout uniment parce que je trouve du plaisir à me regarder...

LA CIGALE.

Et c'est bien naturel...

MARIGNAN.

Oui... Nous étions donc tous les trois dans le canot... j'étais sur mon banc, moi, et je nageais...

LA CIGALE.

Vous nageiez?

MARIGNAN.

Je ramais, si vous aimez mieux... Vous ne connaissez pas les expressions... nager, ça veut dire ramer; je ramais... en face de moi, à l'arrière, il y avait Michu et Adèle... Adèle tenait la barre...

LA CIGALE.

Et Michu... qu'est-ce qu'il faisait, Michu?...

MARIGNAN, amer.

A ce moment-là, il ne faisait rien... Nous remontions le petit bras, et dame! ça n'allait pas tout seul... le courant est fort et nous avons vent *deboutte*...

LA CIGALE.

Hé?

MARIGNAN.

Vent *deboutte*... vous ne connaissez pas les expressions... ça veut dire vent contraire... mais, nous autres, nous disons vent *deboutte*... Après avoir tiré de l'aviron pendant une bonne heure, comme décidément ça m'éreintait de remonter le courant, je pris le parti de le redescendre... Ah!... il y eut là un moment de plénitude inexprimable... je n'avais plus besoin de me donner du mal... la nature était belle... je me croyais aimé... il y eut vraiment là un moment de plénitude... J'en profitai pour laisser aller mes avirons... je me levai, je m'étirai... et je me retournai pour prendre ma petite glace... elle était dans un coffre qui se trouve à l'avant du canot... Je la prends, je l'approche de mon visage, et savez-vous ce que j'y vois, dans ma petite glace?

LA CIGALE.

Non...

MARIGNAN.

Je vois Adèle... elle ne se méfiait pas de moi, puisque je lui tournais le dos... je la vois qui saisit Michu par le cou, comme ça, qui l'attire tout doucement, et qui lui campe un baiser, oh! mais là, un baiser...

LA CIGALE.

Oh!...

MARIGNAN.

Là-dessus, moi, je saute sur Michu, je l'empoigne, il se débat... et nous tombons dans l'eau tous les deux pendant que le canot s'en va... Vous savez le reste...

LA CIGALE.

Oui, je le sais...

MARIGNAN.

Qu'est-ce que vous en dites, hé? J'espère que c'en est une, de trahison, j'espère que c'en est une!...

LA CIGALE.

Oh! oui, c'en est une...

MARIGNAN.

Et une belle!

LA CIGALE.

Et une fameuse!...

MARIGNAN.

Et qu'est-ce qu'elle pourrait dire pour se justifier, Adèle? qu'est-ce qu'elle pourrait bien dire?

LA CIGALE.

Ça, par exemple, je n'en sais rien...

MARIGNAN.

L'histoire du vieux médecin, à la rigueur, elle peut s'expliquer... Le vieux médecin vient d'être payé par un riche client... il est joyeux, il montre l'argent qu'il a reçu... Adèle, qui est bonne fille, partage la joie du vieux docteur... ils dansent tous les deux autour de la table... ça, à la rigueur, c'est tout naturel.

LA CIGALE, à part.

Qu'est-ce qu'il raconte?...

MARIGNAN.

Mais ce baiser donné à Michu pendant que je me regardais dans la petite glace... Qu'est-ce qu'elle pourrait bien dire pour expliquer ce baiser?...

LA CIGALE.

Pas grand'chose...

MARIGNAN.

Rien du tout... Les femmes ont beau être malignes...
Elle ne pourrait rien dire du tout...

LA CIGALE, riant.

A moins qu'elle ne prétende que c'est pour vous
guérir de cette manie que vous avez de vous regarder
dans votre petite glace...

MARIGNAN, après un temps.

Vous croyez que ça pourrait être pour ça?...

LA CIGALE, stupéfaite.

Hé?

MARIGNAN.

En effet, c'est possible...

LA CIGALE, à part.

Comment! il prend au sérieux...

MARIGNAN.

Ça changerait bien les choses, si c'était pour ça... ça
changerait bien les choses...

LA CIGALE, indignée.

Oh!...

Entre la baronne.

SCÈNE XIX

LES MÊMES, LA BARONNE.

MARIGNAN, s'inclinant.

Ah!... madame la baronne!...

LA BARONNE, venant de droite, très digne, très froide.

Je viens de voir la jeune dame qui vous accompa-
gnait, monsieur, je viens de la voir avec son médecin.

MARIGNAN.

Ils dansaient?...

LA BARONNE.

Non, ils ne dansaient pas, mais j'ai tout lieu de croire qu'elle est remise, parfaitement remise...

MARIGNAN.

Alors... madame la baronne, il ne nous reste plus qu'à... je vais... (La baronne, sans répondre, fait un petit salut.) Je crois bien, que ça changerait les choses! Adèle serait innocente, alors, Adèle serait innocente!...

Il sort par la droite, premier plan.

SCÈNE XX

LA BARONNE, LA CIGALE.

LA BARONNE.

Je ne t'adresserai pas de reproches...

LA CIGALE.

Et vous aurez bien raison, petite tante, car maintenant je suis décidée à faire tout ce que vous voudrez...

LA BARONNE.

Comment?...

LA CIGALE.

Ce mariage dont je ne voulais pas...

LA BARONNE.

Eh bien?

LA CIGALE, avec rage.

J'en veux bien, maintenant... j'épouserai votre jeune homme... Où est-il, votre jeune homme? je l'épouserai tout de suite, si ça peut vous faire plaisir...

Entrent le marquis et Edgard, l'un traînant l'autre. — Edgard est toujours déguisé en vieux médecin.

SCÈNE XXI

LES MÊMES, LE MARQUIS, EDGARD.

LE MARQUIS.

Mes dix mille francs! rends-moi mes dix mille francs!

EDGARD.

Mon oncle... voyons, mon oncle...

LA BARONNE.

Eh bien!... eh bien!... traiter ainsi monsieur le docteur...

LE MARQUIS.

Qui ça, monsieur le docteur? qui ça?... Ote ton chapeau, bandit! (Il fait sauter le chapeau d'Edgard.) Enlève ta houppelande, sacripant!...

Il veut lui ôter sa houppelande.

LA BARONNE, reconnaissant Edgard.

Monsieur Edgard!...

LE MARQUIS.

Oui, monsieur Edgard, qui, pour arriver jusqu'à son Adèle, a imaginé de se déguiser...

EDGARD.

Est-ce ma faute à moi, si j'aime Adèle!...

LA CIGALE.

Comment? lui aussi!...

Elle s'en va tomber sur le canapé, prise d'un accès de rire nerveux.

LE MARQUIS.

Pendant que, moi, bonhomme, je le cherchais sur la terrasse, monsieur était en train...

LA BARONNE.

Et c'est là ce jeune homme que vous me donniez comme un jeune homme irréprochable... doux, tranquille, de mœurs austères...

LE MARQUIS.

L'envie de m'en débarrasser... vous comprenez...

LA BARONNE.

Jusqu'à un certain point...

LE MARQUIS, sautant sur Edgard.

Rends-moi les dix mille francs, coquin!...

EDGARD.

Je ne les ai plus, mon oncle...

LE MARQUIS.

Rends-moi au moins les vingt francs que je t'ai donnés à part...

EDGARD.

Je ne les ai plus.

Entre Marignan, amenant Adèle et Michu.

SCÈNE XXII

LES MÊMES, MARIGNAN, MICHU, ADÈLE;
puis LOLOTTE, DULCORÉ.

MARIGNAN, du fond.

Venez, Adèle... viens, Michu... remerciez tous les trois madame la baronne de l'excellente hospitalité... (Tableau. — La baronne froide et pincée. Le marquis retient Edgard, qui veut s'élaner vers Adèle. La Cigale est sur le canapé, la tête dans ses mains. — Marignan s'inclinant devant la baronne.) Madame la baronne... (A la Cigale.) C'était bien ça... c'était parfaitement ça... Adèle était innocente.

La Cigale, sans lui répondre, se lève brusquement et va s'asseoir sur une chaise derrière le canapé.

EDGARD, au marquis.

Adèle était innocente... Si elle est venue canoter, c'est parce qu'elle savait que j'étais ici...

MARIGNAN, s'inclinant encore une fois.

Madame la baronne... (Invitant Adèle et Michu à saluer la baronne.) Adèle... Michu... (Tous les trois saluent. — Petit salut très sec de la baronne. — A la Cigale.) Mademoiselle...

LA CIGALE, se levant

Laissez-moi tranquille, ne me parlez pas. (Mouvement général.) Ne me parlez pas... car j'ai beau être une demoiselle du plus grand monde, j'éclaterais, à la fin...

LA BARONNE.

Ma nièce!...

LA CIGALE.

Mais regardez-le donc! Le voilà parti, bras dessus, bras dessous, avec une drôlesse qui se moque de lui, qui le trompe...

ADÈLE.

Une drôlesse!...

MARIGNAN.

Mais pas du tout, pas du tout... vous aviez deviné... C'était, en effet, pour me guérir de cette manie que j'ai...

LA CIGALE.

Et il y a un mois, à l'auberge de Marlotte, quand je l'ai surprise... (Allant à Michu.) avec Michu. (Imitant le bruit d'un baiser.) Pss!... pss!!... « Oh! Michu! tu sais que je t'aime!... » Et tout à l'heure avec le vieux médecin...

MARIGNAN.

J'avais deviné pour le vieux médecin... c'était bien ça...

LA CIGALE.

C'était bien ça? (Allant à Edgard.) Tenez, le voilà, le vieux médecin, le voilà!... car il en est aussi lui...

ADÈLE.

Ah mais! ah mais!...

LA CIGALE.

Lui et bien d'autres, lui et tout le monde!! En vérité, c'est à se demander pourquoi il y en a tant, de ces femmes-là, une seule devrait suffire.

ADÈLE.

Ah mais! dites donc, vous savez que vous commencez à m'ennuyer... la saltimbanque!

LE MARQUIS.

La saltimbanque!!...

ADÈLE, cherchant à rester digne.

Et que, si je n'étais pas aussi bien élevée que je le suis...

LA CIGALE, perdant tout à fait la tête

Qu'est-ce que tu ferais si tu n'étais pas bien élevée? (Se tapant sur les genoux avec le geste familier aux lutteurs.) Qu'est-ce qu'elle ferait? qu'est-ce qu'elle ferait donc?

ADÈLE, furieuse.

Ce que je ferais?...

LA CIGALE.

Mais viens-y donc!

LA BARONNE.

Ma nièce!...

MARIGNAN, empêchant les deux femmes de se jeter l'une sur l'autre.

Adèle!... mademoiselle!...

LA CIGALE, voulant s'élancer.

Laissez-moi tranquille, vous!

MARIGNAN.

Mademoiselle, je vous en prie.

LA CIGALE.

Laissez-moi tranquille! Otez-vous de là, il n'est que temps...

MARIGNAN.

Je vous en prie...

LA CIGALE.

Ah! ma foi, tant pis pour vous, puisque vous ne voulez pas. (Elle lui donne un soufflet si bien appliqué, que, du choc, Marignan tombe à la renverse. Il cherche à se raccrocher au guéridon, l'entraîne avec lui. Les porcelaines qui étaient sur le guéridon tombent et se brisent. Brouhaha. — La Cigale, épouvantée de ce qu'elle vient de faire.) Qu'est-ce que j'ai fait là?

MARIGNAN, se relevant.

Il y a une bosse, n'est-ce pas? ne me cachez rien, il y a une bosse...

LA CIGALE, avec joie.

Ah! mon Dieu!... une bosse!... La prédiction est réalisée... il est à moi, maintenant, il est à moi!...

MARIGNAN.

Il y a une bosse, je le sens, il y a une bosse!...

La baronne est à moitié évanouie dans les bras du marquis. — Adèle, sans répondre aux supplications d'Edgard, se dispose à partir avec Michu. — La Cigale soigne Marignan.

ACTE TROISIÈME

L'atelier de Marignan, à Paris. — Les murailles sont couvertes de tableaux étranges. Un très grand nombre de toiles sont par terre, retournées et appuyées contre les murs. Sur cinq à six chevalets s'étalent des peintures bizarres. — Porte d'entrée au fond, à gauche, en pau coupé. Porte intérieure à droite, premier plan. — Grand canapé à gauche, premier plan. — Au fond, dans l'encoignure de droite, petit escalier tournant, praticable, conduisant à une galerie également praticable, qui fait face au public. — Une porte s'ouvre sur cette galerie. — Des portières de tapisserie à toutes les portes. — Deux petits bahuts, l'un à droite, l'autre à gauche, contre le mur.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIGNAN, MICHU.

MICHU, installé devant son chevalet, en train de travailler.

Qu'est-ce que tu as, Marignan? tu ne travailles pas?

MARIGNAN, étendu sur le canapé.

Si fait... je travaille...

MICHU.

Eh! non, tu ne travailles pas, et je sais bien pourquoi... C'est parce que l'on vient de te remettre une lettre de faire part... une lettre de faire part annonçant le prochain mariage de la Cigale avec le jeune comte Edgard de la Houppe.

MARIGNAN.

Qu'est-ce que ça peut me faire, le mariage de la Cigale?

MICHU.

Ça ne te ferait rien si tu ne l'aimais pas... mais, comme tu l'aimes...

MARIGNAN.

Moi?

MICHU.

Eh oui!... depuis le jour où, là-bas, chez la baronne, elle t'a fait au front cette bosse... il y a trois mois de ça...

MARIGNAN.

Il y a trois mois... Eh bien! justement... si j'aimais la Cigale, est-ce que, depuis trois mois, je n'aurais pas cherché à la revoir?...

MICHU.

Tu m'as dit toi-même que tu avais pris, envers sa tante, l'engagement formel de ne jamais essayer...

MARIGNAN.

Est-ce que j'aurais pris cet engagement, si je l'avais aimée?...

MICHU.

Je ne dis pas que tu aimais la Cigale le jour où tu as pris l'engagement de ne pas chercher à la revoir; je te dis que, depuis le jour où tu as pris cet engagement...

MARIGNAN, se levant.

Michu...

MICHU.

Eh là!...

MARIGNAN.

Écoute-moi, Michu, je t'ai déjà pardonné bien des choses...

MICHU.

Ça, c'est vrai...

MARIGNAN.

Mais ce que je ne te pardonnerai pas, c'est de répéter ce que tu viens de dire... Je n'aime pas du tout, — pas du tout, tu entends! — je n'aime pas du tout la personne dont tu parles.

MICHU.

Bien, bien...

MARIGNAN.

En voilà assez, n'est-ce pas?... Tout le monde sait bien que si je suis amoureux, c'est de cette petite qui, il y a quinze jours, nous est arrivée de Barbizon...

MICHU.

La petite Catherine, notre nouveau modèle...

MARIGNAN.

Oui, c'est de notre nouveau modèle que je suis amoureux... Et si je ne travaille pas, c'est qu'il n'est pas là, notre nouveau modèle. Et pourquoi n'est-il pas là?... il devrait être arrivé depuis une demi-heure...

Entre Catherine.

SCÈNE II

LES MÊMES, CATHERINE, toilette simple, mais très gentille.

CATHERINE.

Ne vous fâchez pas, me voilà.

MARIGNAN.

Vous êtes en retard...

CATHERINE.

Ce n'est pas ma faute... vous savez bien que je suis pleine de bonne volonté...

MICHU.

Il y a longtemps qu'elle ne l'avait dit...

CATHERINE.

Et puis là, vrai, vous choisissez drôlement votre moment pour me gronder... moi qui venais vous annoncer une bonne nouvelle!...

MARIGNAN.

Quoi donc?

CATHERINE.

Tout à l'heure, j'ai entendu un monsieur qui demandait au concierge à quel étage vous demeuriez...

MARIGNAN.

Eh bien?

CATHERINE.

Et ce monsieur avait tout l'air d'un riche amateur...

MARIGNAN.

Un riche amateur?...

MICHU.

Chez nous?...

MARIGNAN.

Elle doit se tromper.

Entre un domestique.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il y a là un monsieur...

MARIGNAN.

Faites entrer.

Le domestique sort.

CATHERINE, montant lestement le petit escalier et disant la phrase suivante tout en montant.

Vous voyez bien, que je ne me trompe pas!... Vendez-lui-en pour beaucoup d'argent, au riche amateur... moi, pendant ce temps-là, je vais me déshabiller.

Elle sort par la porte qui ouvre sur la galerie.

SCÈNE III

MARIGNAN, MICHU, puis CARCASSONNE.

MARIGNAN.

A nous, Michu, à nous le riche amateur!...

Alors tous deux se mettent à arranger un petit étalage de leurs tableaux, prenant des toiles appuyées à l'envers contre le pied des chevalets et les mettant bien en évidence. — Tout en organisant cette exposition, Marignan et Michu, très légèrement, du bout des lèvres, battent aux champs : Marignan fait le taratata des clairons et Michu le ran plan plan des tambours. Paraît Carcassonne en costume bourgeois.

CARCASSONNE.

M. Marignan, l'illustre maître...

MARIGNAN.

C'est moi, monsieur...

MICHU.

Et moi, je suis Michu, l'élève du maître..

CARCASSONNE.

Votre serviteur, messieurs...

MARIGNAN.

Ah çà! mais... cette voix...

MICHU.

Cette tournure...

MARIGNAN.

Il n'y a pas moyen de s'y tromper...

CARCASSONNE.

Aussi vous ne vous y trompez pas... C'est bien moi, Monsieur Carcassonne...

MARIGNAN.

Premier physicien en tous genres?...

MICHU.

Directeur de la troupe connue sous le nom de...

CARCASSONNE.

De la troupe connue sous le nom de troupe de Monsieur Carcassonne... oui, messieurs, c'est bien moi...

MICHU, à part.

Il est joli, le riche amateur!

MARIGNAN.

Monsieur Carcassonne!... je suis enchanté, vraiment, mais je ne devine pas à quoi nous pouvons devoir l'honneur...

CARCASSONNE.

Vous ne devinez pas?

MARIGNAN.

Non...

CARCASSONNE.

C'est pourtant bien simple : vous êtes peintre, je viens vous commander un tableau.

MARIGNAN.

Quel tableau?

CARCASSONNE.

Eh bien! un tableau... un tableau, quoi?... un tableau pour mettre à la porte de ma baraque...

MICHU.

Oh!...

CARCASSONNE.

Ce qui m'a décidé à m'adresser à vous, c'est qu'il m'a semblé que votre genre de talent se rapprochait *spécialement*...

MICHU, furieux.

Qu'est-ce qu'il dit?

MARIGNAN, retenant Michu.

Doucement, Michu, il faut savoir respecter la critique... il ne faut pas en tenir compte, mais il faut savoir la respecter... (En riant.) Je ferai votre tableau, monsieur Carcassonne, je ferai votre tableau pour vous prouver que nous ne vous en voulons pas.

CARCASSONNE.

Vous le ferez, bien sûr?

MARIGNAN.

Oui, bien sûr.

CARCASSONNE, avec intention.

Eh bien, vous n'aurez pas tort.

MARIGNAN.

Pourquoi ça?

CARCASSONNE.

Mais... parce que c'est un tableau qui vous fera honneur, sans aucun doute... Venez un peu ici que je vous dise deux mots... (A Michu.) Vous voulez bien, monsieur, me permettre de dire deux mots à l'illustre maître?

MICHU.

Comment donc!... (A Marignan.) Pendant ce temps-là, moi, je vais tout préparer pour notre séance de tout à l'heure, pour la séance de la petite Catherine...

MARIGNAN.

Oui, c'est ça, prépare tout. (Pendant les répliques suivantes, Michu est très occupé : il commence par installer au milieu de la scène une sorte de petite estrade, puis il tend deux cordes entre deux chevalets et sur ces cordes étale du linge ; il apporte ensuite un baquet de blanchisseuse fixé sur un escabeau ; — dans ce baquet une planche, du linge mouillé, de l'eau de savon, etc. — A Carcassonne.) Qu'est-ce que vous avez à me dire, voyons!...

CARCASSONNE.

Je voudrais vous parler de mon tableau...

MARIGNAN.

Ce n'est pas la peine.

CARCASSONNE.

Ah!

MARIGNAN.

Ce n'est pas la peine, je vois ce qu'il vous faut. Vous voulez une grosse dame...

CARCASSONNE.

Une grosse dame?

MARIGNAN.

Oui, une grosse dame qui sourit en montrant sa jambe...

CARCASSONNE.

Oh!

MARIGNAN.

Une seule jambe ne vous suffit pas, vous voulez qu'elle montre les deux? Elle montrera les deux... Voulez-vous qu'elle en montre trois?... Nous pouvons...

CARCASSONNE.

Je ne voudrais pas de grosse dame...

MARIGNAN.

Vous aimez mieux un hercule?...

CARCASSONNE.

Non, pas d'hercule non plus...

MARIGNAN.

Quoi donc, alors?

CARCASSONNE.

C'est un portrait que je voudrais, un portrait de jeune fille...

MARIGNAN.

Allons donc!...

CARCASSONNE.

Oui, ce que je viens vous demander, c'est de vouloir bien faire le portrait de la jeune personne qui, dans ma troupe, a remplacé la Cigale...

MARIGNAN, très vivement.

La Cigale!...

MICHU, venant à Marignan.

Qu'est-ce qu'il y a?

MARIGNAN.

Rien, Michu, il n'y a rien... (Michu remonte et continue à s'occuper de l'installation de la blanchisseuse. Marignan et Carcassonne sont à gauche, en face l'un de l'autre. Marignan, regardant Carcassonne dans les yeux.) La jeune personne qui a remplacé la Cigale?

CARCASSONNE.

Dame!... puisque, à cause de vous, je n'avais plus de premier sujet, j'ai bien été obligé de chercher...

MARIGNAN.

Vous n'avez jamais eu de ses nouvelles, à la Cigale?

CARCASSONNE.

Non, je n'en ai jamais eu. C'est indécent de sa part... mais je suis bien obligé d'avouer que, depuis qu'elle est dans les grandeurs, elle a complètement négligé...

MARIGNAN.

Ah!

CARCASSONNE.

Si ça vous était égal, nous laisserions la Cigale, et nous reviendrions à sa remplaçante...

MARIGNAN.

Ah! oui, à la jeune personne.

CARCASSONNE.

Oui...

MARIGNAN.

Est-elle jolie, la remplaçante?...

CARCASSONNE.

Vous la verrez...

MARIGNAN.

Comment?

CARCASSONNE.

Puisque je dois vous l'amener, pour le portrait...

MARIGNAN.

C'est juste... puisque vous devez!... et à quelle heure me l'amèneriez-vous?

CARCASSONNE.

A l'heure que vous voudrez. Seulement, il faudrait nous promettre qu'à cette heure-là vous serez seul...

MARIGNAN.

Seul?

CARCASSONNE.

Tout seul. Elle y tient.

MARIGNAN.

La remplaçante?

CARCASSONNE.

Oui...

MARIGNAN.

Ah çà! mais, vous m'intriguez... cher monsieur Carcassonne...

CARCASSONNE.

Quand faudra-t-il venir?

MARIGNAN.

Venez dans une demi-heure.

CARCASSONNE, prenant son chapeau.

Dans une demi-heure?...

MARIGNAN.

Oui. Mais, je vous en prie, avant de partir... (Allant au fond du théâtre et prenant un tableau retourné contre le mur. — Ce tableau doit être plus étrange que tous les autres.) prenez ça!

CARCASSONNE.

Comment?

MARIGNAN.

Faites-moi le plaisir d'accepter.

CARCASSONNE.

Par exemple!... Un objet d'une telle valeur!

MICHU, qui a terminé son petit ménage.

Prenez donc, puisqu'on vous le dit... vous voyez bien que nous en avons d'autres...

CARCASSONNE.

Si c'est pour vous débarrasser!...

MARIGNAN.

Oui. Et puis je vais vous dire... si vous n'aviez pas ça sous le bras, le concierge ne vous laisserait pas sortir...

CARCASSONNE.

Vraiment?...

MARIGNAN.

Il a des ordres...

CARCASSONNE.

C'est différent... je ne savais pas... (Saluant.) Messieurs... (A Marignan.) Dans une demi-heure, n'est-ce pas? c'est convenu.

Fausse sortie

MARIGNAN.

C'est convenu.

CARCASSONNE, revenant.

Et vous serez seul?

MARIGNAN.

Je serai seul. (Carcassonne s'en va et, en s'en allant, renverse un tableau qui était sur le chevalet de Marignan, à gauche, au fond de la scène, près de la porte. La palette de Marignan est sur un petit meuble près du chevalet et le tableau tombe sur la palette. — Désespéré.) Ah! mon Dieu... mon Dieu... en plein sur ma palette! (Il fait voir le tableau sur lequel les couleurs de la palette se sont étalées à tort et à travers. Se calmant tout à coup.) Tiens... c'est mieux qu'avant!

SCÈNE IV

MARIGNAN, MICHU.

MICHU.

Ça t'a fait quelque chose de le voir...

MARIGNAN, tout en installant son chevalet, à gauche, premier plan.

Oui...

MICHU.

Parce que ça t'a fait penser à la Cigale...

Il va chercher au fond du théâtre une toile sur laquelle est ébauchée une blanchisseuse.

MARIGNAN.

Peut-être bien...

MICHU.

Voyons, Marignan, voyons... Pourquoi t'obstines-tu à ne pas vouloir avouer?...

MARIGNAN, avec impatience.

Michu!

MICHU.

C'est bon!

MARIGNAN, allant prendre, lui aussi, un tableau, une ébauche d'une blanchisseuse.

Eh bien, tout est prêt, il me semble, pour notre séance... Pourquoi ne commençons-nous pas?

MICHU.

Nous commencerons quand mademoiselle Catherine le voudra bien.

TOUS LES DEUX.

Catherine!... hé! mamzelle Catherine... hé là!... hé! Catherine!... Ohé! Catherine...

Ici Catherine passe la tête entre les rideaux de la porte de la galerie. On ne voit que la tête et deux bras nus entrecroisés sur deux épaules nues.

SCÈNE V

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE.

La voilà, Catherine!...

MARIGNAN.

Eh bien! ça y est-il?

CATHERINE.

Ça y est.

MARIGNAN.

Venez, alors...

CATHERINE.

Il n'y a personne, au moins?

MARIGNAN.

Non...

CATHERINE.

Vous êtes bien sûrs qu'il n'y a personne?... C'est que, s'il y avait quelqu'un, je ne voudrais pas...

MICHU.

Eh non, l'on vous dit... il n'y a personne...

CATHERINE.

Alors...

Elle écarte les rideaux, entre et descend rapidement l'escalier. Elle est en petite blanchisseuse.

MARIGNAN.

Allons, en pose, Catherine!... je suis en train, aujourd'hui. Il faudra que ça vienne... il faudra que ça vienne... En pose, en pose!...

CATHERINE.

M'y voilà, en pose!!

Elle monte sur l'estrade qui a été préparée par Michu. La main droite en l'air, Catherine tient le battoir et se prépare à battre le linge mouillé qu'elle tient de la main gauche étalé sur la planchette.

MARIGNAN.

C'est ça, ma fille... le bras un peu plus haut... Et du savon, du savon, du savon...

Pendant que Michu et Marignan peignent chacun de leur côté, Catherine se met sur les bras de la mousse de savon.

CATHERINE.

On en mettra, du savon!

MARIGNAN.

A la bonne heure!... le bras un peu plus haut... rien de forcé. (Catherine reprend la pose, le battoir en l'air.) Bien... très bien. Elle est gentille tout de même, notre petite Catherine, elle est gentille...

CATHERINE, toujours le bras en l'air.

J'ai de la bonne volonté...

MARIGNAN.

De la bonne volonté, de la bonne volonté... vous n'en êtes pas moins arrivée en retard tout à l'heure...

CATHERINE.

Ce n'est pas ma faute... il y avait un motif...

MARIGNAN.

Quel motif?

CATHERINE.

Un parent de province qui ne voulait pas s'en aller de chez moi.

MICHU.

Un parent?

CATHERINE.

Oui, un parent de province que j'ai retrouvé à Paris...

MARIGNAN.

Qu'est-ce qu'il fait?

CATHERINE.

Il est banquier, boulevard Malesherbes.

MARIGNAN et MICHU, riant.

Oh! oh!

CATHERINE.

Et c'est lui qui ne serait pas content, s'il savait que je vais comme ça poser les petites blanchisseuses.

MICHU.

Il n'aime pas la peinture?

CATHERINE, laissant retomber son bras.

La peinture, ça irait encore... mais ce qui le chiffonnerait, c'est les peintres... Il se douterait tout de suite que si je viens ici, c'est parce que j'adore mon petit M.... (Ici Michu a un accès de toux. Catherine, reprenant la pose, le bras, en l'air.) Mon petit Ma... mon petit ri... mon petit Marignan...

MARIGNAN.

Vraiment, Catherine, vous m'aimez?...

CATHERINE, sans conviction.

Ah! je crois bien!...

MARIGNAN.

Eh bien, moi aussi, je vous aime... (Tapant sur la toile à tort et à travers, peignant à tour de bras.) Vous entendez, petite Catherine?... et l'on aura beau prétendre le contraire..., c'est vous que j'aime, et je n'aime que vous, vous entendez?... Et du savon, du savon... (Catherine fait mousser le savon. — Entre le domestique; il remet deux cartes à Marignan.) Ah bien! par exemple, voilà qui est encore plus fort que la visite de Monsieur Carcassonne... Ces messieurs sont là?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur...

MARIGNAN.

Faites-les entrer, faites-les entrer tout de suite... (Le domestique sort.) M. le marquis de la Houppes chez moi!... M. le marquis de la Houppes et le jeune comte Edgard!...

Entrent le marquis et Edgard.

SCÈNE VI

MARIGNAN, MICHU, CATHERINE,
EDGARD, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ne vous dérangez pas, je vous en prie... (A Catherine qui fait toujours mousser son savon.) Mademoiselle, je serais vraiment au désespoir... vous étiez en train de laver le linge de ces messieurs... (Catherine se tient immobile, stupéfaite, sur son estrade) continuez... A Dieu ne plaise que je blâme chez les artistes des sentiments de propreté que j'encouragerais chez les gens du monde!...

MARIGNAN.

Mais non, monsieur le marquis, mais non... mademoiselle n'est pas une blanchisseuse, c'est un modèle...

LE MARQUIS.

Un modèle...

CATHERINE.

Oui, monsieur.

EDGARD.

Ah bien! alors, nous regrettons... pas vrai, mon oncle? nous regrettons que mademoiselle ne soit pas en grand costume...

MICHU.

Vous êtes vif!

MARIGNAN.

Monsieur le comte plaisante... En grand costume... Monsieur le comte plaisante de la façon la plus délicate.

LE MARQUIS, bas, à Edgard, sévèrement.

Comment, monsieur, trois jours avant de vous marier!...

Catherine descend de l'estrade.

EDGARD, bas.

Oh! oh! me marier... Vous oubliez, mon oncle, que ma future a disparu depuis ce matin, et que nous courons après...

LE MARQUIS, bas.

Veux-tu bien te taire!... (Haut, à Marignan, avec un sourire.) Je suis sûr, monsieur l'artiste, que notre visite vous étonne...

MARIGNAN.

Mon Dieu, monsieur le marquis...

EDGARD.

Le motif est pourtant bien simple... nous aimons les

arts, mon oncle et moi, et l'idée nous a pris tout d'un coup de venir voir si vous n'aviez pas quelque chose sur le chantier...

MARIGNAN.

Vraiment, c'est pour ça?...

EDGARD.

Eh! oui...

MARIGNAN.

Nous serions bien malheureux si nous n'avions pas en effet quelque chose à soumettre à l'appréciation éclairée...

Il va prendre un tableau au fond.

LE MARQUIS, bas, à Edgard.

Je ne la vois pas...

EDGARD, bas.

Moi non plus...

LE MARQUIS, bas.

Il y a une chambre là... Elle y est cachée, peut-être...
Ils se dirigent tous les deux vers la porte de droite, en ayant l'air de regarder des tableaux.

CATHERINE, à Michu.

Qu'est-ce qu'ils ont donc?

MICHU, à Catherine.

Je ne sais pas... Ils ont l'air de chercher quelque chose.

MARIGNAN, revenant avec un tableau. — Ce tableau, tout en longueur, entouré d'un cadre blanc, se compose uniquement de deux bandes de couleur qui, couchées horizontalement, coupent le tableau en deux parties égales; l'une de ces bandes est bleue, l'autre est d'un ton rougeâtre.

Voici, messieurs, ce que les intentionnistes ont de plus nouveau à vous offrir...

LE MARQUIS.

Les inten...

MARIGNAN.

... tionnistes. Nous ne sommes plus impressionnistes

maintenant, nous sommes intentionnistes, nous avons des intentions...

EDGARD.

Ça vous suffit...

MARIGNAN, appuyant le tableau sur le baquet.

Regardez, messieurs, regardez... c'est un tableau à deux fins...

EDGARD.

Comment, à deux fins?...

MARIGNAN.

Oui... regardez de ce côté... (Montrant la bande bleue.) C'est la mer, la mer immense... (Montrant la bande rouge.) illuminée par un magnifique coucher de soleil... Tournez maintenant le tableau de l'autre côté... (Aidé par Michu, il retourne le tableau; montrant la bande rouge.) C'est le désert... les sables brûlants du désert... et au-dessus, (Montrant la bande bleue.) un ciel d'azur.

LE MARQUIS.

C'est admirable!

MARIGNAN.

C'est original... Il n'y a pas de mal à mettre un peu d'originalité dans la peinture...

LE MARQUIS.

C'est admirable, positivement... (Changeant de ton.) Voulez-vous me permettre, monsieur l'artiste, de vous adresser une question?

MARIGNAN.

Quelle question?

Pendant ce temps, Edgard s'en va tourner autour de Catherine.

LE MARQUIS.

Cet atelier n'est pas tout votre logement?

MARIGNAN.

Il y a aussi ma chambre...

LE MARQUIS.

Votre chambre!... une chambre d'artiste!... Est-ce qu'il serait indiscret de vous demander à la voir?...

MARIGNAN.

Mais pas du tout, monsieur le marquis, pas du tout, et, si vous voulez...

LE MARQUIS.

Si je veux?... je crois bien, que je veux!... (Allant chercher Edgard.) Viens aussi, toi, et regarde bien partout...

EDGARD.

Oui, mon oncle.

MARIGNAN.

Monsieur le marquis?...

LE MARQUIS.

Nous venons!

MARIGNAN.

C'est là...

LE MARQUIS, en sortant par la droite.

Une chambre d'artiste!...

MARIGNAN.

Que diable sont-ils venus faire chez moi, tous les deux?... Eh bien, eh bien... qu'est-ce qui leur prend... les voilà qui regardent sous le lit...

Il entre dans la chambre.

SCÈNE VII

CATHERINE, MICHU.

MICHU.

Allons, en pose, Catherine, en pose!... il y a dix minutes que j'ai commencé ce tableau-là, il devrait être fini...

Catherine remonte sur l'estrade et se couvre les bras et les mains de mousse de savon.

CATHERINE, après un silence.

Michu!...

MICHU.

Eh bien?...

CATHERINE.

Michu!...

MICHU.

Eh bien, quoi?... je te dis...

CATHERINE.

Est-ce que je t'ai fait quelque chose?... Est-ce que j'ai manqué de bonne volonté?...

MICHU, faiblement.

Non...

CATHERINE.

Si je ne t'ai rien fait... pourquoi es-tu comme ça avec moi?

MICHU.

Comment est-ce que je suis avec toi?

CATHERINE.

Tu le sais bien...

MICHU.

Non.

CATHERINE.

Tu ne le sais pas?...

MICHU.

Non, je te dis...

CATHERINE.

Tu es froid avec moi, voilà ce que tu es... tu es froid.

MICHU.

C'est mon devoir...

CATHERINE.

Comment, ton devoir?...

MICHU.

Oui... Marignan est mon ami... il t'aime et je ne dois pas...

CATHERINE.

D'abord, ce n'est pas vrai... il ne m'aime pas... Et puis, qu'est-ce que ça me fait qu'il m'aime ou qu'il ne m'aime pas?... Je ne sais qu'une chose, c'est que je t'aime, moi!...

MICHU.

Chut donc!

CATHERINE.

C'est que je t'adore!...

MICHU.

Je vous en prie...

CATHERINE.

Michu!...

MICHU.

Eh bien?...

CATHERINE.

Viens m'embrasser...

MICHU.

Tout à l'heure...

CATHERINE.

Non, tout de suite... viens m'embrasser... je le veux.

MICHU, s'approchant très lentement.

Eh bien, c'est bon!... on y va.

CATHERINE, pendant que Michu s'approche, tend la joue pour se faire embrasser; mais, au moment où Michu arrive tout près d'elle, elle n'y tient plus et, lui jetant les deux bras autour du cou, elle l'embrasse. — Paraissent presque en même temps, et dans l'ordre suivant, le marquis, Marignan et Edgard.

Ah! Michu!... Michu!...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARIGNAN, LE MARQUIS,
EDGARD.

LE MARQUIS, entrant le premier et voyant Catherine
embrasser Michu.

Ah!

MARIGNAN, entrant à son tour.

Qu'est-ce que c'est?

EDGARD, entrant après Marignan.

Qu'est-ce qu'il y a?

Les trois entrées doivent se faire coup sur coup.

LE MARQUIS.

Rien... rien du tout. (Michu, tout couvert de savon, s'est jeté à gauche, à l'autre bout de la scène, et reste là, ahuri; Catherine a repris la pose sur son estrade; le regard de Marignan va de Catherine à Michu et de Michu à Catherine.) Maintenant, monsieur l'artiste, il ne nous reste qu'à prendre congé de vous.

MARIGNAN.

Déjà!...

EDGARD.

Pour rien au monde nous ne consentirions à vous faire perdre une minute de plus... (Bas, à son oncle.) Décidément, mon oncle, elle n'est pas ici...

LE MARQUIS, bas.

Nous allons la chercher à la fête de Noisy-le-Sec, dans les baraques.

EDGARD, bas.

Voyons, mon oncle... Est-ce qu'il ne serait pas plus simple de renoncer à ce mariage et de me laisser aimer Adèle?...

LE MARQUIS, bas.

Veux-tu bien te taire!... (Haut.) A bientôt, monsieur l'artiste...

MARIGNAN, regardant toujours Michu et Catherine.

Monsieur le marquis!...

LE MARQUIS.

Quant à votre tableau à deux fins, comme je n'ai de place que pour un tableau simple, je vous serai fort obligé de m'en envoyer la moitié...

MARIGNAN.

Comment la moitié?

EDGARD.

Oui, la moitié... celle que vous voudrez, ça nous est égal...

Le marquis sort après avoir fait passer Edgard devant lui.

SCÈNE IX

MARIGNAN, MICHU, CATHERINE.

MARIGNAN, prenant une serviette sur le meuble de gauche et la jetant à Michu.

Essuie-toi, Michu...

MICHU.

Que je m'essuie?...

MARIGNAN.

Oui... enlève ce savon... ce savon que Catherine t'a mis là, tout à l'heure, en t'embrassant.

CATHERINE, descendant de l'estrade.

Par exemple!...

MARIGNAN.

Eh! mon Dieu, petite Catherine, ne vous donnez pas la peine de dire non... si vous saviez comme ça m'est égal!...

CATHERINE, après un moment de stupéfaction.

Je m'en vais... je vais me rhabiller et je partirai... je partirai pour ne jamais revenir... (Tout en remontant le petit escalier.) et vous me regretterez... oui, vous me regretterez. (Imitant Marignan qui ricane.) Vous aurez beau faire ha! ha! ha!... vous me regretterez, parce que jamais vous ne trouverez un modèle gentil comme moi et mignon... (Avec un sanglot étouffé, du haut de la galerie.) et qui ait autant de...

MARIGNAN.

De bonne volonté!...

CATHERINE, furieuse.

Je m'en vais, vous m'entendez, je m'en vais!...

Elle sort.

SCÈNE X

MARIGNAN, MICHU.

MICHU, venant lentement à Marignan.

Tu m'en veux?...

MARIGNAN.

Non... Il y a une raison pour que je ne t'en veuille jamais... c'est que tu es, toi, la preuve vivante de notre supériorité, à nous autres intentionnistes... tu démontres que la nature est de notre école.

MICHU.

Comment ça?...

MARIGNAN.

Va trouver n'importe quel membre de l'Institut, et dis-lui de faire le portrait d'un homme aimé des femmes... le membre de l'Institut n'hésitera pas... il fera un joli garçon... il le fera blond, il le fera brun,

mais enfin il essaiera de faire un joli garçon... tandis que la nature... ah! la nature!...

MICHU.

Eh bien?...

MARIGNAN.

Vous lui dites : « Faites-moi le portrait d'un homme aimé des femmes », à la nature... (Montrant Michu.) et v'là ce qu'elle fait!!!

MICHU, trouvant le mot un peu vif.

Oh!

Entrent Carcassonne et une jeune personne dont le visage est caché par un voile.

SCÈNE XI

LES MÊMES, CARCASSONNE, LA CIGALE.

CARCASSONNE.

Nous voilà.

MARIGNAN.

Ah! vous venez pour ce portrait?

CARCASSONNE.

Oui!

MARIGNAN.

Eh bien! qu'est-ce qu'elle fait là, votre petite? Pourquoi ne se montre-t-elle pas?... Venez un peu ici, petite, que l'on vous voie...

LA CIGALE, ôtant son voile.

Me voilà!

MARIGNAN.

La Cigale!

LA CIGALE.

Et ce n'est pas du tout pour faire faire mon portrait

que je viens... je viens pour causer avec vous... Il n'y a personne?...

MARIGNAN.

Non... non... (A Michu.) Michu, fais vite filer Catherine par l'autre escalier.

MICHU.

Compris!

Il s'en va par l'escalier.

LA CIGALE.

Tenez-vous là, Carcassonne... tenez-vous là dans l'antichambre, et avertissez-nous s'il vient quelqu'un...

CARCASSONNE, vexé.

Dans l'antichambre?...

LA CIGALE.

Obéissez...

CARCASSONNE.

J'obéis. (A Marignan.) Votre serviteur, monsieur.

Il sort au fond, à gauche.

SCÈNE XII

MARIGNAN, LA CIGALE.

MARIGNAN.

La Cigale!... mademoiselle Ernestine, veux-je dire, mademoiselle Ernestine des Allures!...

LA CIGALE.

Ne m'appellez plus Ernestine.

MARIGNAN.

Pourquoi ça?...

LA CIGALE.

Je ne suis plus mademoiselle des Allures.

MARIGNAN.

Depuis quand ?

LA CIGALE.

Depuis ce matin... j'ai quitté le magnifique hôtel de ma famille, je l'ai quitté pour retourner à mon ancienne baraque.

MARIGNAN.

Chez Monsieur Carcassonne ?

LA CIGALE.

Vous l'avez dit, chez Monsieur Carcassonne.

Parait Carcassonne.

CARCASSONNE.

Vous m'appellez ?

LA CIGALE.

On parle de vous, mais on ne vous appelle pas. Vous pouvez retourner...

CARCASSONNE.

Je retourne...

Il disparaît.

LA CIGALE.

Je lui ai fait savoir à quelles conditions je consentais à rentrer chez lui; il a accepté mes conditions.

MARIGNAN, ahuri.

Il a accepté...

LA CIGALE.

Un costume tout flambant neuf, mon nom en lettres énormes, et une loge pour moi toute seule, avec une grande malle dans le coin pour faire asseoir les personnes qui me feraient des visites.

MARIGNAN.

C'est superbe, je ne dis pas le contraire, c'est superbe...

LA CIGALE.

N'est-ce pas?

MARIGNAN.

Mais ça ne fait rien. Je ne comprendrai jamais qu'étant riche, bien logée, l'idée ait pu vous venir...

LA CIGALE.

Vous ne comprenez pas?

MARIGNAN.

Non...

LA CIGALE.

Ah! c'est que vous ne savez pas, vous, ce que c'est que cette existence de la saltimbanque en plein vent.

MARIGNAN.

Ça, c'est vrai, je ne le sais pas.

LA CIGALE.

Les tours exécutés au son de la clarinette, les applaudissements d'une foule incessamment renouvelée, les cris joyeux des bonnes d'enfants, les œillades enflammées de messieurs les militaires... Et les petites places donc! ces braves et intelligentes petites places à deux sous... il s'en échappe bien, par-ci par-là, quelques réflexions un peu salées, mais quel enthousiasme!... Et quel tapage, quand une culbute n'a rien laissé à désirer!... quels rappels! quels bis! Non, voyez-vous, quand on a connu cette joie, quand une fois on a goûté à cette ivresse, on ne peut plus s'en passer... on a beau faire, on ne peut plus, on ne peut plus...

MARIGNAN.

Eh bien, non... eh bien, non... vous aurez beau dire, jamais vous ne me ferez croire que c'est pour ça que vous avez quitté...

LA CIGALE.

LA CIGALE.

Vous ne voulez pas croire que c'est pour ça?...

MARIGNAN.

Non...

LA CIGALE.

Eh bien, vous avez raison, car c'est pour autre chose.

MARIGNAN.

Vous voyez bien!...

LA CIGALE.

Si je ne m'étais pas sauvée de chez ma tante, j'allais dans trois jours être forcée d'épouser quelqu'un que je n'aime pas.

MARIGNAN.

Le jeune Edgard...

LA CIGALE.

Oui...

MARIGNAN.

Vous ne l'aimez pas?

LA CIGALE.

Non, et j'en aime un autre... Comprenez-vous maintenant, comprenez-vous?...

MARIGNAN.

Je commence... Il me semble pourtant qu'à la rigueur on aurait pu trouver un autre moyen...

LA CIGALE, nettement.

Je n'avais que deux choses à faire...

MARIGNAN.

Ah!

LA CIGALE.

Retourner à la baraque... ou me réfugier chez l'autre, chez celui que j'aimais...

MARIGNAN.

Chez celui que vous aimiez...

LA CIGALE.

Mais comment m'aurait-il reçue?

MARIGNAN.

Avec égards, sans aucun doute...

LA CIGALE.

Et, d'ailleurs, que serais-je allée faire chez lui?... Je ne voulais pas être sa maîtresse, et jamais il n'aurait voulu faire de moi sa femme. Il a une âme fière... et un homme qui a une âme fière ne peut pas m'épouser... n'est-ce pas? On n'épouse pas une jeune personne qui a été saltimbanque...

MARIGNAN, d'une voix faible.

Ce n'est pas l'usage.

LA CIGALE.

Vous voyez bien que j'ai raison de retourner chez Monsieur Carcassonne... mais, avant de laisser retomber entre le monde et moi la porte de la baraque, j'ai tenu à venir chez vous.

MARIGNAN.

Chez moi...

LA CIGALE.

Oui, je voulais vous voir au milieu des œuvres créées par votre génie.

MARIGNAN.

Les voilà...

LA CIGALE.

Tout ça en est?...

MARIGNAN.

Il y en a bien une demi-douzaine qui sont de Michu, mais le reste est de moi...

LA CIGALE, prenant un petit tableau.

Qu'est-ce que ça représente, ça ?

Elle tourne et retourne le tableau dans tous les sens.

MARIGNAN.

Ça ?

LA CIGALE.

Oui...

MARIGNAN.

Attendez donc un peu... attendez donc... je ne me rappelle pas bien...

LA CIGALE.

Comment, vous ne vous rappelez pas?...

MARIGNAN.

Non... mais ça doit être écrit derrière... vous n'avez qu'à regarder... j'ai l'habitude, quand j'ai fini un tableau, d'écrire le sujet...

LA CIGALE, lisant.

Paysage... c'est un paysage.

MARIGNAN.

Oui, oui, je me souviens maintenant... c'est un paysage rustique.

LA CIGALE, avec sentiment.

C'est dans un paysage comme ça que j'aurais voulu vivre.

MARIGNAN.

Vraiment ?

LA CIGALE.

Oui... avec un mari... avec un mari que j'aurais aimé.

MARIGNAN.

Petite Cigale...

LA CIGALE.

Et pourquoi, après tout, ne m'épouserait-on pas ?



Parce que j'ai été saltimbanque?... Qu'est-ce que ça fait, puisque je suis restée pure!... Vous le savez bien, vous, que je suis restée pure...

MARIGNAN, très ému.

Oui, je le sais.

LA CIGALE.

Alors, quoi?... Supposons que vous soyez, vous, cet homme chez qui j'aurais pu me réfugier... Supposons que je vous aime.

MARIGNAN.

Petite Cigale...

LA CIGALE.

Supposons que vous m'aimiez... ce n'est qu'une supposition, bien entendu... supposons que ce n'est qu'une supposition... Est-ce que vous refuseriez de m'épouser?

MARIGNAN.

Si je refuserais?...

LA CIGALE.

Oui...

MARIGNAN, à part.

Quelle lutte, mon Dieu! (Montrant son cœur.) C'est là qu'il y a une lutte... veut-on savoir où il y a une lutte?... c'est là.

LA CIGALE.

Qu'est-ce que vous dites?... je n'entends pas...

MARIGNAN, avec enthousiasme

Ce que je dis!...

LA CIGALE.

Oui...

MARIGNAN.

Je dis que vous êtes décidément trop gentille, petite Cigale, je dis que je n'y tiens plus, je n'y tiens plus...

LA CIGALE.

Allons donc...

MARIGNAN.

Je dis que je sais maintenant comment nous vient le génie... je le sais, comment il nous vient... Il y a dans le grand salon du Louvre un tableau qui s'appelle la *maîtresse du Titien*...

LA CIGALE.

C'est joli?

MARIGNAN.

Oh! non, ça ne vaut rien... la tête n'est pas en valeur... c'est figé, c'est croûtonneux... il n'y a pas la lueur... Vous-même, si vous le voyiez, vous vous apercevriez tout de suite qu'il n'y a pas la lueur... Mais c'est égal... moi, Marignan, je ferai un pendant à ce tableau... ce sera votre portrait.

LA CIGALE.

Ah!...

MARIGNAN.

Et quand, dans trois, dans quatre, dans cinq cents ans, les amateurs se bousculeront pour l'admirer, ils ne s'y tromperont pas, les amateurs... « Il y a la lueur, diront-ils, la voilà la lueur... Elle y est, et, si elle y est, nous savons bien pourquoi... c'est que, lorsqu'il fit ce tableau, le peintre était amoureux de son modèle... »

LA CIGALE.

Amoureux!... vous l'avez dit, amoureux!...

MARIGNAN.

Oui, je l'ai dit... et, pour peu que ça vous fasse plaisir de me l'entendre répéter...

LA CIGALE.

Si ça me fera plaisir?... mais il y a six mois que je cours après ce mot-là!... Pourquoi donc suis-je venue

ici?... (Montrant les tableaux.) Est-ce que vous vous figurez que c'est pour... (Se reprenant). Oui, c'était bien un peu pour ça, si vous voulez... mais c'était surtout pour me le faire dire, ce mot que vous avez dit... Amoureux! amoureux!... Et il me demande si ça me fera plaisir de te lui entendre répéter... je crois bien, que ça me fera plaisir, je crois bien!...

MARIGNAN.

Eh bien, je vous aime...

LA CIGALE.

Encore...

MARIGNAN.

Je vous aime, petite Cigale... Là-bas, à Barbizon, je ne vous aimais pas... chez madame votre tante non plus, je ne vous aimais pas... Mais depuis que vous m'avez fait une bosse au front...

LA CIGALE.

Ah! cette bosse... A propos, vous n'avez pas gardé ça longtemps?...

MARIGNAN, toujours dans le même mouvement passionné.

Non, pas trop... je me suis bassiné avec de l'eau sédative mitigée, et, au bout de trois petites semaines...

LA CIGALE.

A la bonne heure!...

MARIGNAN.

Depuis ce jour-là, je vous ai aimée... et si vous m'aviez vu quand cette lettre est arrivée, cette lettre qui m'annonçait votre prochain mariage... si vous m'aviez vu...

LA CIGALE.

Calmez-vous, puisqu'il n'aura pas lieu ce mariage... puisque c'est vous qui m'épouserez.

LA CIGALE.

MARIGNAN.

Moi?...

LA CIGALE.

Oui!...

MARIGNAN, à part.

Voilà la lutte qui recommence.

LA CIGALE.

Vous ne répondez pas...

MARIGNAN.

Décidément, non... non, je ne peux pas... mais ne vous y trompez pas, du moins, mes motifs sont honorables.

LA CIGALE.

Honorables?

MARIGNAN.

Tout ce qu'il y a de plus honorable... Il y a des cas où l'on peut épouser une saltimbanque, mais il y en a d'autres où l'on ne peut pas... Quand cette saltimbanque n'a pas le sou, l'on peut... mais quand elle est riche comme vous l'êtes, on ne peut pas... parce qu'alors, les camarades...

LA CIGALE.

Ah! que je suis heureuse de vous entendre parler ainsi!... Vous avez au moins quelque chose de l'artiste.

MARIGNAN.

Le talent?

LA CIGALE.

Non... mais la grandeur du caractère!... Ainsi, c'est parce que je suis riche que vous refusez?

MARIGNAN.

Pas pour autre chose.

LA CIGALE.

Mais alors rien de plus simple!... Cette fortune...

MARIGNAN.

Eh bien?...

LA CIGALE.

J'y renonce.

MARIGNAN.

Vous renoncerez...

LA CIGALE.

Qu'est-ce que ça me fait à moi, l'argent? Je ne suis pas une demoiselle, moi... je suis une bohémienne, une sauvage... je ne pense qu'à mon amour... Et je t'aime, tu entends?... depuis le jour où je t'ai vu pour la première fois, je t'aime! (Elle tombe dans ses bras. -- La baronne et le marquis sont entrés sur les derniers mots.) Savez-vous ce qu'il faut faire, maintenant?

MARIGNAN.

Non.

LA CIGALE.

Aller trouver ma tante et lui dire...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LA BARONNE,
LE MARQUIS, CARCASSONNE, MICHU,
puis EDGARD.

LA BARONNE.

Et vous n'aurez pas beaucoup de chemin à faire pour cela.

Michu et Carcassonne paraissent au fond.

LA CIGALE.

MARIGNAN.

Madame la baronne... monsieur le marquis!...

LA BARONNE.

Grâce à l'heureuse complicité de Monsieur Michu et de Monsieur Carcassonne, nous étions ici, nous avons tout entendu.

LA CIGALE.

Et vous êtes attendris?

LA BARONNE.

Je consens à tout! tu seras sa femme!

LA CIGALE.

Ah! petite tante! petite tante!...

CARCASSONNE.

Et moi, je déchire l'engagement... mais vous n'oubliez pas qu'un dédit avait été stipulé.

MICHU.

Voulez-vous être payé en tableaux?... prenez ce que vous voudrez.

Carcassonne remonte avec Michu et se met à examiner les tableaux.

EDGARD, entrant rapidement, un paquet de lettres à la main.

Où est ma future? on me dit qu'elle est retrouvée... Où est-elle?

LE MARQUIS, lui montrant la Cigale dans les bras de Marignan.

La voici, monsieur!...

EDGARD.

Ne soyez pas méchant, mon oncle, j'épouse... je ne demande qu'à épouser!

LE MARQUIS.

Il est trop tard, monsieur, vous pouvez retourner chez votre Adèle.

EDGARD.

Je viens de chez elle!... et voici ce que j'ai trouvé : une lettre d'un M. Théodore qui lui reproche de l'avoir trompé avec M. Alfred... et puis une lettre de M. Alfred qui lui reproche... et puis un tas de lettres... un tas de lettres... Ah! mon oncle, en voilà une de vous.

LE MARQUIS.

Rends-la-moi, rends-la-moi...

CARCASSONNE, redescendant avec un grand tableau. — Ce tableau représente une dame qui, dans un salon, en maillot de saltimbanque, se promène sur les mains, les pieds en l'air.

Voilà ce qu'il me faudrait pour ma baraque.

LA CIGALE, à Maignan, qui paraît préoccupé.

Qu'est-ce que vous avez encore?...

MARIGNAN.

Mon Dieu!... ce qui me chiffonne toujours un peu, c'est cette dot... (Mouvement de la baronne.) Je l'accepte cependant, je l'accepte, mais à une condition, c'est que l'on me permettra de continuer à faire de la peinture...

LA CIGALE.

Si l'on vous le permettra?... je crois bien qu'on vous le permettra... Ça va si bien ensemble, nos deux professions!...

MARIGNAN.

Comment ça?...

LA CIGALE.

Eh! dame, oui... Quand vous aurez fini un tableau, nous prierons une personne de la société de le tenir

comme ça... (A Carcassonne, qui regarde toujours son tableau. Monsieur Carcassonne... je vous prie... (Carcassonne monte sur l'estrade. — A Marignan.) Là, maintenant, appelez-moi un peu... dites-moi de venir...

MARIGNAN.

Eh bien! venez...

D'un bond, elle passe à travers le tableau tenu par Carcassonne et va tomber dans les bras de Marignan.

LA CIGALE.

Voilà!

MARIGNAN.

Ah! Cigale! petite Cigale!...

LOLOTTE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DU VAUDEVILLE,
le 4 octobre 1879.

PERSONNAGES

LOLOTTE.....	M ^{mes} CÉLINE CHAUMONT.
LA BARONNE POUF.....	MASSIN.
JULIE, femme de chambre.....	SABATIER.
CROISILLES.....	MM. COLOMBEY.
LE BARON POUF.....	ANDRÉ MICHEL.
UN DOMESTIQUE,.....	MOISSON.

A Paris, de nos jours.

LOLOTTE

Un salon. — Porte d'entrée au fond. — A gauche, premier plan, cheminée; devant la cheminée, un pouf; un canapé. — A droite, premier plan, fenêtre; un guéridon; d'un côté du guéridon, un fauteuil, de l'autre, une chaise. — Au deuxième plan, en pan coupé, deux portes, l'une à droite, l'autre à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BARON, LA BARONNE.

Au lever du rideau, le baron est au fond, tenant la porte entr'ouverte comme s'il allait sortir.

LE BARON, redescendant.

Eh bien, non, je ne m'en vais pas.

LA BARONNE, assise sur le canapé près de la cheminée.

Ah!

LE BARON.

Ce que vous me demandez n'est pas raisonnable...

LA BARONNE.

Mais, cher, si c'était raisonnable, je n'aurais pas besoin de vous le demander, vous le feriez tout naturellement.

On sonne.

LOLOTTE.

LE BARON.

On sonne... Tenez, quelle que soit la personne qui vient d'entrer, voulez-vous que nous la fassions juge entre vous et moi?

LA BARONNE.

Attendez d'abord que je sache qui c'est...

Entre Croisilles par la porte du milieu.

SCÈNE II

LES MÊMES, CROISILLES.

LE BARON.

C'est ce cher Croisilles...

CROISILLES.

Madame... Bonjour, baron...

LA BARONNE.

Oui! je veux bien que, lui, soit juge.

LE BARON.

Voici ce qui se passe, mon cher ami. Ma femme me demande de m'en aller et de ne pas rentrer avant cinq heures.

LA BARONNE.

Quatre heures et demie, si vous voulez... à quatre heures et demie vous pourrez revenir.

LE BARON.

Moi, naturellement, je demande le pourquoi; elle me répond que d'ici à cinq heures... que d'ici à quatre heures et demie, elle a quelque chose à faire... et que ce quelque chose, elle ne veut pas me le dire, parce qu'il ne faut pas que je le sache... Là-dessus, moi, j'hésite à m'en aller.

CROISILLES.

Vous hésitez!

LE BARON.

Énormément. La baronne me le reproche et soutient que je devrais être déjà parti : nous vous demandons d'être juge entre nous.

CROISILLES.

Allez-vous-en.

LE BARON.

Vous dites?...

CROISILLES.

Allez-vous-en tout de suite...

LE BARON.

C'est là votre jugement?

CROISILLES.

Sans appel.

LE BARON.

Eh bien, je ne m'attendais pas... je vous croyais mon ami.

CROISILLES.

Certainement, je suis votre ami... mais la justice avant tout... c'est madame qui a raison.

LE BARON, allant à la baronne.

Il faut que je m'en aille, alors?...

LA BARONNE.

Mais oui, mais oui...

LE BARON.

Dites-moi, au moins...

LA BARONNE.

Non, mon ami, je ne peux pas vous dire...

CRÒISILLES.

Puisque madame ne peut pas vous dire...

LE BARON, allant à Croisilles et lui prenant le bras.
Eh bien, allons-nous-en.

CROISILLES.

Comment, allons-nous-en!...

LA BARONNE, les séparant d'un geste, sans se lever, et faisant
signe à Croisilles de passer à gauche.

Non, lui, je le garde.

LE BARON.

Ah!

LA BARONNE.

Oui.

LE BARON.

C'est moi tout seul qui dois m'en aller, alors?...

LA BARONNE.

Sans doute...

LE BARON.

Parce que vous avez à faire quelque chose que vous
ne voulez pas me dire, parce que je ne dois pas le
savoir.

LA BARONNE.

C'est cela même.

LE BARON.

Et je pourrai revenir à quatre heures?

LA BARONNE.

A quatre heures et demie, pas avant quatre heures
et demie.

LE BARON.

Je m'en vais... je m'en vais...

LA BARONNE.

Ah! c'est bien!... embrassez-moi...

LE BARON.

Ça vaut bien ça.

Il l'embrasse sur le front.

LA BARONNE.

Et revenez à quatre heures un quart, si vous voulez.

Il sort.

SCÈNE III

CROISILLES, LA BARONNE.

CROISILLES, très vivement, venant s'asseoir sur une chaise
tout près de la baronne.

Oh!... chère... chère...

LA BARONNE, se levant.

Eh bien, qu'est-ce que c'est?... Qu'est-ce que vous
vous êtes mis en tête?

Elle se lève et descend en scène.

CROISILLES, assis.

Mais... moi?... mais rien du tout...

LA BARONNE.

Si fait... je suis sûre que vous vous êtes imaginé
que si je renvoyais le baron, c'était pour rester seule
avec vous.

CROISILLES, se levant, allant à la baronne très vivement.

Oh! ce serait...

LA BARONNE.

Ce n'est pas pour ça du tout vous aussi vous allez
partir... mais, avant que vous partiez, je veux bien
vous dire, à vous, pourquoi j'ai besoin de rester seule
pendant deux heures... Jamais je n'aurais osé le dire
au baron... Je le respecte trop pour cela.

LOLOTTE.

CROISILLES.

Tandis que moi...

LA BARONNE.

Cela vous fâche?

CROISILLES.

Ça ne me fâche pas précisément...

LA BARONNE.

Dites-moi que vous m'aimez, je veux bien.

CROISILLES.

Oh! oui, je vous aime.

LA BARONNE.

Dites-moi que vous n'aimez que moi, que ni maintenant ni jamais vous n'aimerez une autre femme...

CROISILLES.

Je n'aime que vous, ni maintenant ni jamais je n'aimerai une autre femme que vous...

LA BARONNE.

Vous dites bien!...

CROISILLES.

C'est que je pense!...

LA BARONNE.

Dites encore que, tout en m'aimant, vous savez parfaitement que vous n'avez rien à espérer, si ce n'est le plaisir de baiser, de temps à autre, le bout de mes doigts...

CROISILLES.

Vous tenez à ce que je dise cela?...

LA BARONNE.

J'y tiens.

CROISILLES.

Cependant...

LA BARONNE.

Dites tout de suite, ou je vous renvoie...

CROISILLES.

Allons, soit!... Tout en vous aimant, je sais parfaitement que je n'ai rien à espérer...

LA BARONNE.

Vous dites cette phrase-là moins bien que les deux premières, et cependant c'est assurément la plus vraie...

Elle gagne la droite.

CROISILLES.

Comment!...

LA BARONNE, s'asseyant dans le fauteuil près du guéridon, et faisant signe à Croisilles de s'asseoir sur la chaise de l'autre côté du guéridon.

Maintenant, je vais vous dire pourquoi j'ai besoin de rester seule. Il y a quatre jours, chez madame de Méran, il a été convenu que nous donnerions, au profit des pauvres, une seconde représentation de la pièce que le marquis de Samma a fait jouer au cercle... vous savez?...

CROISILLES.

J'y étais. Les rôles d'hommes étaient joués par des membres du cercle, les rôles de femmes étaient joués par des actrices.

LA BARONNE.

Oui, mais dans la représentation qui sera donnée chez madame de Méran les rôles de femmes seront joués par nous... Madame de Méré a pris celui de Zerline, madame de Lauwereins celui de Suzanne; restaient ceux du chevalier et de la paysanne qui doivent être joués par la même personne : on me les a donnés tous les deux...

LOLOTTE.

CROISILLES.

Tous les deux...

LA BARONNE.

En m'assurant que j'y serais charmante. C'était un piège... Je suis à Paris depuis un mois, j'y ai fait quelque tapage, ces dames n'auraient pas été fâchées de me rendre un peu ridicule... et je l'aurais été...

CROISILLES.

Oh!

LA BARONNE.

Je l'aurais été certainement... Vous ne pouvez pas vous faire une idée de la façon dont je joue le rôle du chevalier... c'est abominable! Et le rôle de la paysanne, donc!... c'est atroce!... D'un autre côté, rendre les rôles, je ne le pouvais pas, je ne le voulais pas... Alors, j'ai eu une idée, je savais que le rôle du chevalier et celui de la paysanne avaient été joués au cercle par mademoiselle Lolotte.

CROISILLES.

Lolotte!...

LA BARONNE.

Eh bien, oui, Lolotte... qu'est-ce que vous avez?

CROISILLES.

Moi? je n'ai rien.

LA BARONNE.

Quand j'ai prononcé le nom de mademoiselle Lolotte, vous avez fait un mouvement.

CROISILLES.

Moi? pas du tout.

LA BARONNE.

Je savais que mademoiselle Lolotte avait beaucoup, beaucoup de talent... je l'avais vue jouer dans la pièce où elle fait courir tout Paris, *La Petite Naturaliste*; je

me suis dit que si mademoiselle Lolotte me faisait répéter les deux rôles qu'elle avait joués, elle arriverait certainement à me rendre au moins passable... et, là-dessus, j'ai écrit à mademoiselle Lolotte.

CROISILLES.

Vous avez écrit à Lolotte?...

LA BARONNE.

Oui, je l'ai priée de venir me faire répéter aujourd'hui, à deux heures... Et elle m'a répondu, dans une lettre fort bien tournée, ma foi! elle m'a répondu qu'elle viendrait.

CROISILLES.

Lolotte va venir ici?

LA BARONNE.

Oui; je lui donnerai un billet de cinq cents francs et elle me fera répéter... Voilà ce que je ne pouvais pas dire au baron; jamais il n'aurait consenti.

CROISILLES, se levant et venant à gauche, très vivement.
Mais, moi non plus, je ne consens pas!

LA BARONNE, se levant.

Plaît-il?...

CROISILLES.

Il est impossible que vous receviez...

LA BARONNE, allant à Croisilles.

Pourquoi impossible?...

CROISILLES.

Mais parce que... parce que Lolotte...

LA BARONNE.

On m'a dit qu'elle se tenait fort bien, et puis, d'ailleurs, quand elle serait un peu... c'est ce qui m'amuse... J'ai une telle envie de la voir!...

LOLOTTE.

CROISILLES.

Cependant, une femme comme vous...

LA BARONNE.

Une honnête femme comme moi peut très bien se permettre... Ah! c'est que vous ne savez pas encore, vous, combien je suis honnête femme! vous ne me faites la cour que depuis quinze jours... mais plus tard, quand vous m'aurez fait la cour pendant un an ou deux, vous verrez bien...

CROISILLES.

Mauvaise!...

LA BARONNE.

Dites-moi que vous m'aimez...

CROISILLES.

Oui, je vous aime.

LA BARONNE.

Que vous n'aimez que moi...

CROISILLES.

Je n'aime que vous.

LA BARONNE.

Vous le dites bien; cependant, c'est un peu moins bien que tout à l'heure.

CROISILLES.

Décidément, vous tenez à recevoir...?

LA BARONNE.

Ah! cher, si vous saviez combien c'est inutile de vouloir m'empêcher de faire une chose dont j'ai envie... Mademoiselle Lolotte doit venir ici à deux heures. (Elle passe à gauche pour aller voir l'heure à la pendule, sur la cheminée.) Il est deux heures moins une minute... et, tenez! une voiture s'arrête...

CROISILLES, allant regarder à la fenêtre.

C'est la sienne...

LA BARONNE, regardant aussi.

Oh! mais elle est très bien, cette voiture... un cheval superbe... des domestiques en noir... c'est très bien tenu...

CROISILLES, s'oubliant.

Oh! quant à cela...

LA BARONNE, redescendant en scène.

Vous connaissez mademoiselle Lolotte?

CROISILLES, la suivant.

Moi?... non... c'est-à-dire si... je l'ai rencontrée... j'ai causé avec elle...

LA BARONNE.

Eh bien... vous la saluerez, vous me recommanderez à elle pour qu'elle me fasse bien répéter, et puis vous vous en irez.

Timbre au dehors.

CROISILLES.

La voilà, on a sonné.

LA BARONNE.

Ça me fait quelque chose, tout de même!...

CROISILLES, à part.

Et à moi donc!... elle est capable de me sauter au cou!...

Entre un domestique par le fond, au milieu.

LE DOMESTIQUE.

Madame la baronne, il y a là une dame...

LA BARONNE.

Faites-la entrer, cette dame...

LE DOMESTIQUE, effaré.

Mais... c'est qu'elle m'a dit d'annoncer mademoiselle Lolotte!

LOLOTTE.

LA BARONNE.

Eh bien, puisqu'elle vous l'a dit, annoncez mademoiselle Lolotte.

LE DOMESTIQUE.

Mademoiselle Lolotte!...

Entro Lolotte, le domestique sort.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LOLOTTE.

LOLOTTE, très cérémonieuse, très distinguée.

Madame...

LA BARONNE.

Mad... (A part.) Comment!... c'est là...

CROISILLES, bas.

Mais oui.

LA BARONNE, à part.

C'est vrai... je la reconnais. (Haut.) Je vous remercie, mademoiselle, je vous remercie beaucoup d'avoir consenti à me rendre le petit service...

LOLOTTE.

L'occasion qui m'était offerte d'approcher d'une femme comme vous, madame, m'était trop précieuse pour que je ne m'empressasse pas de profiter...

LA BARONNE, à part.

Oh! oh! (Haut.) Je n'ai pas à vous présenter M. de Croisilles... il m'a dit qu'il vous connaissait...

LOLOTTE.

Ah! il vous a dit?...

LA BARONNE.

Oui!...

LOLOTTE.

En effet, j'ai eu plusieurs fois le plaisir de rencontrer...

Petites salutations entre Lolotte et Croisilles.

LA BARONNE.

Je vais donner des ordres pour que l'on ne nous dérange pas pendant la répétition.

Elle va sonner à gauche. — Entre le domestique, la baronne lui parle; Croisilles et Lolotte se rapprochent.

LOLOTTE, bas.

Comment se fait-il que vous soyez ici?

CROISILLES, bas.

Je savais que vous deviez y venir... alors, je me suis arrangé de façon...

LOLOTTE, bas.

Ah!... c'est gentil, ça... Dites-moi que vous m'aimez...

CROISILLES, montrant la baronne.

Oh!

LOLOTTE, bas.

Tout bas...

CROISILLES, bas.

Je vous aime...

LOLOTTE, bas.

Et moi, donc!... On vous verra ce soir au théâtre?...

CROISILLES, bas.

Oui, ce soir.

LA BARONNE, quittant le domestique qui s'en va.

Là... nous sommes sûres de ne pas être dérangées... et quand M. de Croisilles aura bien voulu nous laisser...

CROISILLES, saluant.

Mademoiselle...

LOLOTTE, avec une révérence.

Monsieur...

Croisilles passe derrière Lolotte, et les répliques suivantes s'échangent rapidement pendant que Croisilles remonte avec la baronne.

CROISILLES, bas, à la baronne.

Pourquoi me renvoyer tout à fait?... laissez-moi aller attendre dans le fumoir que la répétition soit terminée... comme cela, dès qu'elle sera partie...

LA BARONNE.

Ça vous ferait bien plaisir?

CROISILLES.

Je vous en prie.

LA BARONNE.

Eh bien, soit... ne vous en allez pas, attendez dans le fumoir...

Croisilles sort.

SCÈNE V

LA BARONNE, LOLOTTE.

LA BARONNE.

Asseyez-vous, mademoiselle, je vous en prie. (Lolotte s'assied sur une chaise près du guéridon.) Vous devez avoir envie de quelque chose... Du vin de Madère?... hé? du vin de Madère avec des biscuits?

LOLOTTE.

Je vous remercie, madame.

LA BARONNE.

Vous aimez mieux du vin de Xérès?

LOLOTTE.

Non, madame... rien...

LA BARONNE.

Du vin de Champagne... je suis folle de ne pas y avoir pensé, c'est du vin de Champagne que vous voulez.

Elle remonte un peu comme pour sonner.

LOLOTTE.

Mais non, madame, je ne veux rien du tout.

LA BARONNE.

Rien du tout?

LOLOTTE.

Rien du tout.

LA BARONNE, redescendant.

Écoutez, il me vient une idée... c'est qu'avec moi vous vous croyez obligée de... Vous auriez tort... mettez-vous à votre aise, je vous en prie, tout à fait à votre aise.

LOLOTTE.

Mais je suis à mon aise, madame.

LA BARONNE.

Est-ce possible?

LOLOTTE.

Je vous assure.

LA BARONNE.

Alors, vous êtes comme ça, naturellement..

LOLOTTE.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Et vous ne voulez pas de vin de Champagne...

LOLOTTE.

Et je ne veux pas de vin de Champagne.

LA BARONNE, allant chercher le pouf près de la cheminée et le plaçant au milieu du théâtre.

C'est extraordinaire... (Elle s'assied sur le pouf.) Je vous

ai priée de venir chez moi, mademoiselle, pour me faire répéter les rôles du chevalier et de la paysanne que vous avez joués dans la représentation donnée au cercle.

LOLOTTE.

Oui. Je vous demande pardon, madame... est-ce que vous avez déjà joué la comédie?

LA BARONNE.

Jamais, mademoiselle.

LOLOTTE.

Jamais.

LA BARONNE.

Ce sera plus difficile, alors?

LOLOTTE.

Au contraire, madame, au contraire... Et avec qui devez-vous jouer?

LA BARONNE.

Les hommes seront ceux avec qui vous avez joué vous-même.

LOLOTTE, faisant la moue.

Heu! heu!

LA BARONNE.

Quant aux rôles de Suzanne et de Zerline, ils seront joués par madame de Lauwereins et madame de Méran... vous connaissez?...

LOLOTTE.

Parfaitement.

LA BARONNE.

Vous avez dit?...

LOLOTTE.

Qu'est-ce que j'ai dit?

LA BARONNE.

Je vous ai demandé si vous connaissiez madame de Lauwereins et madame de Méran, vous m'avez répondu : « Parfaitement ».

LOLOTTE.

Mais... sans doute!... ces deux dames viennent presque toujours au théâtre ensemble et elles font un tapage!... et puis, tapage à part, de la scène à l'avant-scène on se connaît parfaitement : on ne s'est jamais parlé, cela est vrai, peut-être même ne se parlera-t-on jamais, à moins qu'une circonstance exceptionnellement heureuse, comme celle à laquelle je dois en ce moment l'honneur... on ne s'est jamais parlé, jamais on ne se parlera, mais on se connaît. Avant d'entrer en scène, nous ne manquons jamais de regarder par le trou de la toile... afin de voir s'il y a, dans les loges ou à l'orchestre, quelqu'une des personnes que nous sommes habituées à y voir et par qui nous savons que notre façon de jouer est particulièrement goûtée... c'est ce que nous appelons avoir notre salle...

LA BARONNE.

Écoutez... cette idée me vient encore... c'est que, malgré ce que je vous ai dit, vous ne voulez pas absolument vous mettre à votre aise...

LOLOTTE.

Mais je vous assure que je suis...

LA BARONNE.

Ce n'est pas que cela m'étonne de vous voir si parfaitement distinguée... mais il y a une telle différence entre la personne que j'ai là en face de moi et celle que j'ai vue, avant-hier, au théâtre, dans le rôle de la *Petite Naturaliste*!...

LOLOTTE.

LOLOTTE.

Avant-hier...

LA BARONNE.

Vous aviez votre salle, ce jour-là...

LOLOTTE.

Oui... j'ai bien joué, n'est-ce pas?

LA BARONNE.

Admirablement. Mais dites-moi?...

LOLOTTE.

Quoi donc?

LA BARONNE.

C'est bien vous que j'ai vue?

LOLOTTE.

Mais certainement, c'est moi.

LA BARONNE.

Eh bien, non, pour le croire, il faudrait que je vous entende... (Se rappelant le : *que je ne m'empressasse* de la phrase de Lolotte) non... non... que je vous entendisse, là devant moi, dire une des phrases de votre rôle.

LOLOTTE.

Une des phrases de mon rôle...

LA BARONNE.

Oui... par exemple, celle que vous dites quand vous vous fâchez contre votre père parce qu'il vous a surprise avec votre amoureux.

LOLOTTE, se levant.

Si vous y tenez...

LA BARONNE.

Vous voulez bien!...

LOLOTTE.

La phrase que je dis quand je suis surprise par mon père...

LA BARONNE.

Oui.

LOLOTTE, changeant brusquement de ton et faisant sur elle-même une pirouette avec un geste très marqué de gamin parisien.

« Oh! mince, alors! si les billes de billard se mettent à moucharder la jeunesse... il n'en faut plus. »

LA BARONNE, avec enthousiasme, se levant.

Oh! c'est cela... c'est cela... est-ce que je pourrais, moi? Est-ce que vous pourriez m'apprendre?... (Cherchant à imiter le geste.) « Oh! mince... »

LOLOTTE, lui faisant signe que ce n'est pas cela et répétant le geste.

« Oh! mince, alors!... »

LA BARONNE, cherchant à imiter la pirouette.

« Oh! mince, alors!... » (Elle manque la pirouette et, après avoir fait un tour sur elle-même, va tomber sur le pouf.) « Mince, alors », qu'est-ce que ça veut dire?

LOLOTTE.

Mais, dame!... ça veut dire : ah! malheur!... c'est fâcheux... c'est déplorable.

LA BARONNE, se levant.

Et « les billes de billard », qu'est-ce que ça veut dire?

LOLOTTE.

C'est parce que mon père est chauve. . vous avez vu, il est chauve, mon père, dans la pièce... alors, je le compare à une bille...

LA BARONNE.

Oh! c'est beau... c'est très beau!... Je suis étrangère,

moi, je suis Polonaise... on nous apprend bien le français, mais on nous l'apprend dans les livres du temps de Louis XIV... Aussi, quand nous arrivons à Paris, nous sommes embarrassées...

LOLOTTE.

Je comprends ça!...

LA BARONNE, cherchant encore à imiter le geste, mais très légèrement cette fois.

« Mince, alors! si les billes... » Je ne pourrai jamais... Heureusement les deux rôles que j'ai à jouer ne sont pas si difficiles.

LOLOTTE.

Oh! non... vous avez la brochure?...

LA BARONNE.

Oui... elle est là, mais je n'en ai pas besoin, je sais bien par cœur, je sais très bien.

LOLOTTE, ôtant son chapeau, — un chapeau Rembrandt, — et le posant sur le guéridon à droite.

Commençons, alors... Vous jouez le rôle du chevalier... Ayez la bonté, madame, de vouloir bien entrer en scène...

Elle s'assied sur le pouf, au milieu du théâtre.

LA BARONNE.

Que j'entre en scène?...

LOLOTTE.

Oui... Zerline... Qui doit jouer le rôle de Zerline?

LA BARONNE.

Madame de Méran.

LOLOTTE.

Madame de Méran est là, vous entrez...

LA BARONNE.

Oui, je sais, madame de Méran est assise sur un

banc de gazon; j'entre, je tourne autour d'elle et je lui adresse un profond salut.

LOLOTTE.

C'est cela même.

La baronne remonte au fond de la scène.

LA BARONNE.

Là... j'entre... (Elle redescend.) je tourne... (Elle décrit un rond parfait autour de Lolotte assise sur le pouf.) et je fais un profond salut. (Elle est revenue se placer à gauche et adresse à Lolotte une grande révérence très lente, très prolongée, puis s'arrête, enchantée, avec un large soupir de satisfaction.) Ah!...

LOLOTTE.

A la bonne heure! voilà un chevalier qui sait très bien faire la révérence...

LA BARONNE, désolée.

C'est vrai, j'aurais dû saluer en homme... vous m'apprendrez...

LOLOTTE, se levant.

Certainement; mais, avant de saluer, il faut marcher... voyons, marchez un peu.

LA BARONNE.

Que je marche?...

LOLOTTE.

Oui... (La baronne remonte en biais vers le fond du théâtre à gauche.) Jamais chevalier n'a marché de cette façon-là, jamais, jamais... vous marchez en femme.

LA BARONNE.

Dame!...

LOLOTTE, passant de droite à gauche et traversant toute la scène en imitant la démarche de la baronne.

Les coudes au corps, la tête dans les épaules, les mains en avant comme ça et les genoux frottant l'un contre l'autre!...

LOLOTTE.

LA BARONNE.

Oh!

LOLOTTE.

Je ne les vois pas, mais je parierais que, lorsque madame la baronne marche, les genoux de madame la baronne frottent légèrement l'un contre l'autre...

LA BARONNE, faisant quelques pas en redescendant de face.
C'est vrai, pourtant!...

LOLOTTE.

C'est très gentil pour une femme, cette façon de marcher, parce que ça fait faire à sa robe de jolis plis, mais ce n'est pas comme ça que marche un homme. Tenez, regardez-moi.

Elle imite, en l'exagérant, la façon de marcher d'un homme et traverse encore la scène, de gauche à droite, cette fois.

LA BARONNE.

Oh!

LOLOTTE.

Marchez sur les talons, au lieu de marcher sur la pointe des pieds.

LA BARONNE. Elle essaie et manque de tomber.

Oh! est-ce que je pourrai?...

LOLOTTE.

Certainement! et nous ferons de vous le plus joli chevalier... mais, d'abord, occupons-nous du costume... (Elle prend son chapeau qu'elle avait ôté.) Avez-vous un chapeau dans le genre de celui-ci?

LA BARONNE.

Si j'en ai un? Qu'est-ce que vous me demandez là?... j'en ai vingt, j'en ai trente...

LOLOTTE.

Faites-vous-en apporter un...

Lolotte met le chapeau sur le canapé. — La baronne sonne, entre le domestique.

LA BARONNE.

Envoyez-moi Julie... (Le domestique sort. — A Lolotte, qui relève ses jupes et les agrafe de façon à pouvoir marcher plus facilement.) Qu'est-ce que vous faites là?...

LOLOTTE.

Ce sera plus commode pour jouer la scène... vous devriez faire comme moi...

LA BARONNE, essayant.

Moi? mais je ne saurai pas.

LOLOTTE, avec un mouvement d'impatience.

Comment! vous ne pouvez pas même... (Se reprenant.) Oh! pardon, madame...

LA BARONNE.

Non, non, ne vous retenez pas, grondez-moi!...

LOLOTTE relève les jupes de la baronne comme elle a relevé les siennes; pendant ce jeu de scène, elle tourne autour de la baronne.

Là... vous verrez maintenant comme il vous sera facile...

Entre Julie, par la porte de droite, elle paraît stupéfaite en voyant les robes retroussées de la baronne et de Lolotte.

LA BARONNE.

Julie... Eh bien, qu'est-ce que vous avez, Julie?...

JULIE.

Rien, madame la baronne.

LA BARONNE.

Apportez-moi mon chapeau Rembrandt... Non, attendez... (A Lolotte.) Je ferais peut-être mieux de prendre mon chapeau Polichinelle?

LOLOTTE.

Comme vous voudrez, madame.

LA BARONNE.

Ou bien, si j'envoyais chez ma modiste et si j'en faisais faire un exprès?...

LOLOTTE.

LOLOTTE.

Ça nous retarderait.

LA BARONNE, à Julie.

Apportez-moi un chapeau pareil à celui-ci... celui que vous voudrez...

Fausse sortie de Julie.

LOLOTTE, à Julie.

Attendez encore, mademoiselle. (A la baronne.) Monsieur le baron votre mari doit avoir des cannes...

Julie redescend et se place bien sur le même plan que la baronne.

LA BARONNE.

Sans doute!...

LOLOTTE, à Julie.

Eh bien, mademoiselle, apportez-nous-en deux, les plus petites que vous trouverez, les plus minces...

LA BARONNE, répétant le geste et commençant la pirouette de Lolotte.

Mince!... (Mais, au milieu de sa pirouette, elle se trouve en face de Julie qui, stupéfaite, jette un petit cri : la baronne s'arrête court. Léger moment d'embarras. — A Julie.) Eh bien, qu'est-ce que vous faites là?... apportez-nous deux petites cannes et mon chapeau...

JULIE, ahurie.

Oui, madame la baronne... oui, madame la baronne...

Elle sort par la droite. — Petit rire de Lolotte et de la baronne.

LA BARONNE, voyant les jambes de Lolotte.

Ah!... Dites donc?...

LOLOTTE.

Eh bien?...

LA BARONNE.

On verra mes jambes...

LOLOTTE.

Il est évident que lorsque vous serez habillée en chevalier...

LA BARONNE.

Écoutez, il me vient une idée... c'est que, lorsque tout le monde me regardera, j'aurai une peur...

LOLOTTE.

Il y a un moyen bien simple de ne pas avoir peur... qu'est-ce qu'il y a là, en face de vous?

LA BARONNE.

En face de nous?...

Elle montre le public.

LOLOTTE.

Oui.

LA BARONNE.

Il y a un mur... le mur du salon...

LOLOTTE.

Eh bien, figurez-vous, quand vous jouerez, que ce mur y est encore.

LA BARONNE.

C'est que ce n'est pas facile de se figurer...

Rentre Julie apportant un chapeau Rembrandt et les deux petites cannes.

JULIE.

Voici, madame.

Elle donne le chapeau à la baronne, les deux cannes à Lolotte, et elle s'en va par la droite.

LOLOTTE.

Là... en même temps que moi... (Elle met son chapeau comme si c'était un chapeau d'homme.) Bien sur le coin de l'oreille, bien tapageur...

LA BARONNE, mettant son chapeau, elle aussi.

Oh! c'est amusant.

LOLOTTE.

De côté... de côté... (Elle va arranger le chapeau de la baronne.) L'épée maintenant... là. (Elle place sa canne comme si c'était une épée. La baronne fait de même.) La main sur la poignée... marchons toutes les deux et tâchons de marcher en chevalier... Morbleu! Palsambleu!...

Toutes deux allant de gauche à droite traversent toute la scène, puis, arrivées à l'extrémité de droite, font volte-face et marchent de droite à gauche jusqu'au milieu du théâtre.

LA BARONNE.

A la bonne heure! voilà que vous vous mettez à votre aise... (S'arrêtant au milieu du théâtre) Vous ne voulez pas de vin de Champagne?...

LOLOTTE.

Jamais de la vie!... Marchons... marchons!...

LA BARONNE.

Marchons, marchons...

Elles remontent alors, en tournant le dos au public, puis, arrivées au fond du théâtre, font volte-face.

LOLOTTE.

La tête haute... jetez le pied en dehors... arrondissez... arrondissez... Et Zerline est là. (Elle met une chaise au milieu de la scène et fait signe à la baronne de s'y asseoir.) Et vous tournez autour d'elle... non pas comme vous avez fait tout à l'heure... (La baronne est assise sur une chaise et Lolotte recommence autour de cette chaise le rond qui a été fait par la baronne.) mais, en vous retournant, en la regardant, en faisant entendre que vous la trouvez jolie... Palsambleu! voilà une petite qui a bien la plus drôle de frimousse... Et vous recommencez à tourner, l'air bien engageant, bien canaille... gentiment canaille, mais bien canaille... et vous vous rapprochez... Zerline

alors se sauve, vous la retenez... Pourquoi vous sauvez-vous, la belle?... ne vous sauvez donc pas?... venez à moi, au contraire, venez à moi... Et vous chantez le couplet... il est tout à fait dans le style du temps, le couplet; un peu prétentieux, un peu rocaille, il faut le chanter comme il est écrit.

AIR de : *La pipe de tabac.*

Venez à moi, jeune bergère,
Qui passez l'âge de quinze ans,
Si vous voulez de l'art de plaire
Étudier les éléments.
Dans cette adorable science,
Si vous brûlez de parvenir,
Approchez avec confiance,
Je tiens école de plaisir...

LA BARONNE.

Écoutez, il me vient une idée... c'est que personne n'a mieux chanté les couplets.

LOLOTTE, avec énergie.

Ne dites pas ça!... ça par exemple, madame, je ne vous le laisserai pas dire...

LA BARONNE.

Et qui donc?...

LOLOTTE.

Une comédienne, sans parler des autres, une grande comédienne que j'ai eu, quand j'étais petite, occasion d'entendre bien souvent... En voilà une, qui jouait bien les chevaliers et les marquis, et les ducs!... le duc de Richelieu entre autres... Ah! s'il y avait ici quelques-uns de ceux qui l'ont entendue quand elle chantait dans les *Premières armes de Richelieu*...

On m'a prédit que je vivrais cent ans :
J'y parviendrai pourvu que je vieillisse...
Que je serais grand homme avec le temps :
J'y parviendrai pourvu que je grandisse...

Que je serais le plus fameux vaurien
 Jusqu'à la fin, et j'ai bonne espérance :
 J'y parviendrai, morbleu ! j'y compte bien
 Pourvu que Dieu me donne le moyen
 De finir comme je commence...

Ah ! elle chantait bien... mais il faut dire aussi qu'elle avait de jolies choses à chanter... Maintenant, c'est une autre école ; l'on n'y met pas tant de façons... On nous apporte des couplets où il n'y a rien, et c'est à nous d'y mettre des intentions... Tenez, il y a un de mes amis... il n'est pas fort, mais c'est un brave garçon... il y a un de mes amis qui m'a apporté ça...

Ma p'tit' sœur jou' du trombone,
 Mon grand frèr' jou' du piston ;
 Quant à moi, l'on n' me trouv' bonne
 Qu'à manger du miroton...

« Qu'est-ce que ça veut dire ? lui ai-je demandé. — Ça ne veut rien dire du tout, mais en y en mettant des intentions... » Et j'y ai mis des intentions, ma foi !... j'ai cligné de l'œil, j'ai baissé les yeux, j'ai pris un temps sur le « miroton »... Et l'on a compris !... Et le vieux marquis de la Rochebardière m'a dit : « Sapristi ! c'est bien joli, ce que vous nous avez chanté là, mais c'est un peu vif... »

LA BARONNE.

Le vieux marquis de la Rochebardière, vous le connaissez ?...

LOLOTTE.

Un peu.

LA BARONNE.

Il est bête, n'est-ce pas ?

LOLOTTE, reprenant le ton de *la Petite Naturaliste*.
 S'il est bête ?... c'est pas assez de le dire !...

Elle passe à droite.

LA BARONNE, enchantée.

Ah! encore une phrase de *la Petite Naturaliste*!... mais je la comprends, celle-là, je la comprends, avec la simple langue de Louis XIV. Ça signifie : « on ne le saurait trop dire... »

LOLOTTE.

Parfaitement!... Et maintenant, si vous voulez, nous allons passer à la paysanne...

LA BARONNE.

Passons à la paysanne.

Toutes deux ôtent leurs chapeaux et laissent retomber leurs jupes.
Lolotte place son chapeau sur le canapé.

LOLOTTE.

Là, par exemple... j'aurai besoin de la brochure... je ne me souviens pas assez...

LA BARONNE.

Elle est là, sur la table. (Lolotte prend la brochure, la regarde et devient sérieuse.) Eh bien, vous ne la trouvez pas...

La baronne est près de la cheminée devant la glace, rajustant un peu sa coiffure, tournant le dos à Lolotte.

LOLOTTE.

Si fait, mais je regardais... ces bonshommes dessinés sur la couverture.

LA BARONNE, un peu embarrassée. — Très peu.

Ah! oui... c'est M. de Croisilles qui s'est amusé à dessiner.

LOLOTTE, à part.

Comme chez moi...

LA BARONNE.

Eh bien, la paysanne?...

LOLOTTE, troublée.

La paysanne? la paysanne?...

LA BARONNE.

Oui.

LOLOTTE, à part.

Je suis absurde... qu'est-ce que cela prouve, des bonshommes? (Haut.) Eh bien, mais... je n'en suis pas folle, moi, des rôles de paysanne... *J'avions... j'étions...* il n'y a pas grand'chose à faire avec ça... (Elle lit.) « Je sommes arrivée dans not' belle carriole jaune, et je venions de la part de monsieur et de mademoiselle pour vous bailler le bonjour. » (En disant cette phrase, elle passe à gauche.) Il faudrait tâcher de donner à ça un peu de piquant en prenant un accent, je suppose!...

LA BARONNE.

Un accent?

LOLOTTE.

Eh oui... vous comprenez bien que si, au lieu de... « Je sommes arrivée dans not' belle carriole jaune », vous dites : (Avec l'accent belge.) « *Mo, je suis pas venue de pied, savez-vous?... no, no, no... je suis venue d'avec une vigilante* », et si, au lieu de... *monsieur et de mademoiselle, vous bailler le bonjour...*, vous dites : (Avec l'accent belge.) « *Mais devine, une fois, de la part de quisque je viens... de la part de monsieur, n'est-ce pas?... et de la part de mademoiselle, n'est-ce pas?... qui m'a dit : « Tu faux aller présenter tes civilités à madame, fsc, et lui dire : Comment va-t-il donc? »*

LA BARONNE, avec enthousiasme.

C'est beau!... c'est très beau! (Froidement.) Qu'est-ce que c'est que cet accent-là?...

LOLOTTE.

Eh donc, c'est l'accent belge... Est-ce que vous pourriez le prendre?

LA BARONNE.

Oh! non, je ne pourrais pas, mais écoutez, il me vient encore une idée... Quand j'ai chez moi de grands personnages, j'ai l'habitude de prendre un petit accent anglais... (Avec l'accent anglais.) Monseigneur, voulez-vous une tasse de thé... je vous en prie, monseigneur, prenez une tasse de thé...

LOLOTTE.

C'est très gentil.

LA BARONNE.

N'est-ce pas?

LOLOTTE, en riant.

Oui, pour une paysanne c'est très gentil.

LA BARONNE.

C'est ce que me disait Raoul!...

LOLOTTE.

Raoul!

LA BARONNE, embarrassée.

Oui, c'est le petit nom de mon mari...

Entre Julie. — La baronne remonte.

LOLOTTE, à part.

Allons donc! il est né dans les principautés danubiennes, son mari... on ne s'appelle pas Raoul dans ces pays-là. C'est Croisilles qui s'appelle Raoul!...

JULIE, à demi-voix.

M. de Croisilles m'a dit de remettre à madame. .

Elle donne une lettre à la baronne et s'en va. — Lolotte a entendu le nom de Croisilles.

LA BARONNE, lisant, bas.

« Il va être quatre heures, si vraiment vous ne voulez pas que votre mari... »

LOLOTTE, à part.

Il serait resté ici, alors, il attendrait... oh! oh!... oh!
oh!

LA BARONNE, revenant à Lolotte.

Je vous remercie, mademoiselle, et, le jour où aura lieu cette fameuse représentation, je tâcherai de vous faire honneur.

LOLOTTE, à part.

On me renvoie.

Elle remet son chapeau, la baronne va au guéridon et prend dans un petit coffret un billet de cinq cents francs.

LA BARONNE, revenant à Lolotte.

Il ne me reste plus, maintenant...

LOLOTTE.

Il ne vous reste plus?...

LA BARONNE.

On m'a dit que, lorsque vous consentiez à aller chanter dans le monde, c'était cinq cents francs...

LOLOTTE.

Oui, madame.

LA BARONNE, offrant le billet.

Voici.

LOLOTTE, ne prenant pas le billet.

Il me semble avoir entendu dire, moi, que cette représentation... cette fameuse représentation, devait être donnée au profit des pauvres?

LA BARONNE.

Oui, mademoiselle.

LOLOTTE, tirant d'un portefeuille un billet de cinq cents francs.

Voulez-vous, madame, me faire l'honneur de mettre ce billet avec le vôtre... et de les ajouter tous les deux à la recette?

LA BARONNE.

Mademoiselle...

LOLOTTE.

Madame...

LA BARONNE, prenant le billet de Lolotte.

Oh! je ne suis pas surprise, je ne suis pas surprise du tout; je me rappelle avoir lu dans un livre... ce n'était pas un livre naturaliste... je me rappelle avoir lu qu'il y a deux sortes de grands seigneurs : les artistes, qui sont les grands seigneurs que Dieu se donne la peine de fabriquer lui-même, et les grands seigneurs qui sont les grands seigneurs fabriqués par les hommes.

LOLOTTE.

Madame...

LA BARONNE.

Mademoiselle...

LOLOTTE.

Madame...

Elle sort. — A peine est-elle sortie que Croisilles entr'ouvre la porte de gauche et passe la tête.

SCÈNE VI

CROISILLES, LA BARONNE.

CROISILLES.

Elle est partie?

LA BARONNE.

Oui.

CROISILLES.

Et... elle ne vous a rien dit?

III.

41

LA BARONNE.

Comment, elle ne m'a rien dit!... Elle m'a dit une foule de choses, au contraire... « Détachez le pied... arrondissez... morbleu!... palsambleu!... » et je jouerai très bien, grâce à elle...

CROISILLES.

Et vous jouerez pour moi...

LA BARONNE.

Oui... mais je ne vous regarderai pas... il y aura là un mur...

CROISILLES.

Un mur?...

LA BARONNE.

Oui, le jour de la représentation, il y aura entre vous et moi...

CROISILLES.

Mais maintenant il n'y en a pas, de mur... il n'y a rien, maintenant, entre vous et moi...

Il tient la main de la baronne. — Ils sont tout près l'un de l'autre.

LOLOTTE, paraissant brusquement au fond.

Croyez-vous?...

SCÈNE VII

LES MÊMES, LOLOTTE, puis le BARON.

CROISILLES.

Lolotte!...

LOLOTTE.

M'est avis, au contraire, qu'il y a quelque chose entre madame et vous... il y a moi.

LA BARONNE.

Mademoiselle...

LOLOTTE, furieuse.

Oh! vous...

CROISILLES, bas, à Lolotte.

Allons-nous-en, allons-nous-en.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que cela veut dire? Je ne comprends pas.

LOLOTTE.

Il me semble pourtant que c'est bien simple. Monsieur est mon amant... oui, monsieur, monsieur qui est là... c'est mon amant, vous êtes en train de me le prendre et je me mets en travers.

LA BARONNE.

Oh!

LOLOTTE.

Voilà, ma petite chatte!

LA BARONNE.

Oh! mademoiselle!... vous qui étiez si distinguée tout à l'heure!...

LOLOTTE.

Qui ça, qui ça, qui ça, distinguée?... moi!... c'était pour rire... Où en aurais-je pris de la distinction?... Papa était choriste et maman était figurante... et ils n'avaient qu'une qualité tous les deux, c'est que, lorsqu'ils croyaient avoir à se plaindre l'un de l'autre, ils cognaient... voilà le sang que j'ai dans les veines. (Entre le baron.) Et je trouve vraiment que vous avez eu une fichue idée, pour votre début à Paris, de devenir amoureuse d'un homme dont je suis folle.

CROISILLES.

Lolotte!...

LOLOTTE, exaspérée.

Laissez-moi tranquille, vous!

CROISILLES, bas, à Lolotte, d'une voix étranglée.

Le mari, malheureuse, le mari!

LOLOTTE.

Le mari?

CROISILLES, bas.

Oui... il est là...

LOLOTTE, de plus en plus exaspérée.

Et qu'est-ce que ça me fait qu'il soit là, le mari?... Il n'avait qu'à mieux veiller sur sa femme, le mari! et tout ça ne serait pas arrivé... Je m'en moque pas mal, du mari... et de la femme aussi!... je casserai tout, je démolirai tout, je... (Elle redescend, furieuse, vers la baronne, puis, s'arrêtant tout court, subitement, par un brusque et violent effort intérieur, rentre en possession d'elle-même, et, changeant de ton, distinguée, calme, souriante.) Voilà, madame la baronne, voilà à peu près de quelle façon il faudrait jouer cette scène...

LE BARON, effaré, n'ayant rien compris à ce qui vient de se passer.

Comment!...

LOLOTTE.

Eh bien, oui... madame la baronne doit jouer la comédie, elle m'avait fait l'honneur de me demander quelques conseils.

LE BARON.

Comment! ce que vous disiez là tout à l'heure?...

LOLOTTE.

C'était une scène de mon répertoire.

LA BARONNE.

Oui, mon ami, c'était une scène.

CROISILLES.

Oui, baron... c'était une scène...

Croisilles, qui revenait souriant vers le baron, rencontre le regard furieux de Lolotte et redescend à gauche.

LE BARON.

Mes compliments, alors, mes compliments, mademoiselle... vous aviez l'air de ressentir véritablement... vous y mettiez une violence!...

LOLOTTE.

C'est le secret de l'art, monsieur le baron... Paraître violents, emportés, quand, au fond, nous sommes très calmes... et, réciproquement, quand nous avons là dans le cœur... quand nous sentons que la colère va nous... prendre un air tranquille et même sourire, si le sourire est en situation...

LE BARON, à la baronne.

Mademoiselle Lolotte chez moi, c'est là ce que vous ne vouliez pas me dire...

CROISILLES.

Oui, baron.

LA BARONNE.

Oui, mon ami...

LE BARON.

Vous auriez dû, au contraire... j'aurais été enchanté d'assister... Enfin, je suis heureux, au moins, de m'être trouvé là pour vous remercier d'avoir bien voulu donner à la baronne une... leçon, n'est-ce pas?... c'est bien le mot...

• LOLOTTE.

Oh! vous pouvez le dire... Monsieur de Croisilles, puisque j'ai eu le plaisir de vous rencontrer ici, par

hasard, vous voudrez bien me donner le bras jusqu'à ma voiture.

CROISILLES.

Certainement, certainement!

LOLOTTE.

Madame la baronne, monsieur le baron...

LA BARONNE et LE BARON.

Mademoiselle...

Lolotte a pris le bras de Croisilles et remonte avec lui vers la porte du fond. Nouvelles salutations.

LE PASSAGE DE VÉNUS

LEÇON D'ASTRONOMIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,
le 3 mai 1875.

PERSONNAGES

LABORDERIE.....	MM. DUPUIS.
CHAMPVALLON.....	BARON.
UN GARÇON DE BUREAU.....	DELTOMBE.
UN COMMISSIONNAIRE.....	GERMAIN.
UN AMÉRICAIN, 50 ans.....	COSTE.
UN JEUNE AMÉRICAIN.....	MONTY.
TROIS PETITES AMÉRICAINES, 12 ans, 8 ans et 5 ans.	

LE PASSAGE DE VÉNUS

Le théâtre représente une salle de cours dans une Faculté. — A gauche, premier plan, contre le mur, la chaire exhaussée de trois marches; derrière la chaire, un tableau noir pour écrire avec la craie. — Porte d'entrée au fond, un peu à gauche, face au public. — A droite, appuyé contre le mur, un vaste praticable composé de six rangs de gradins; — ce praticable occupe la moitié de la scène, en largeur et en profondeur. — Au premier plan, en haut des gradins, une fenêtre pouvant s'ouvrir. — Près de la chaire, à gauche, une porte. — Devant la chaire, une chaise. — Sur la chaire, de gros livres, papiers, plumes, encre, verre d'eau sucrée, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE

LABORDERIE, UN GARÇON DE BUREAU,
puis UN AMÉRICAIN et SA FAMILLE.

Au lever du rideau, Laborderie est en chaire; le garçon de bureau endormi au pied de la chaire. — Laborderie la tête dans ses mains... attitude d'un homme désespéré. — Au bout de quelques instants, il se relève, regarde autour de lui, prend sa montre.

LABORDERIE.

Une heure vingt, et mon cours d'astronomie transcendante était annoncé pour une heure précise... Ces gradins... ces gradins qui sont vides... il y a vingt minutes qu'ils devraient être envahis par une foule empressée et studieuse... Hé!... quoi?... j'ai cru qu'on

entrait... Qu'est-ce qu'ils font, je vous le demande, au lieu de venir?... Il y a quinze jours, j'en avais quatre... la semaine dernière, j'en avais deux... aujourd'hui, je n'en ai pas du tout... C'est vexant... (Regardant sa montre.) Une heure vingt-trois! Et personne ne vient! personne!... personne!... (Il prend un livre et frappe violemment sur la chaire, le garçon de bureau se réveille. Laborderie lui montre la salle vide; le garçon se détire, fait quelques pas; Laborderie murmure entre ses dents :) personne! personne!...

Le garçon va au fond de la scène.

LE GARÇON, regardant par la porte.

Monsieur, monsieur!

LABORDERIE.

Qu'est-ce qu'il y a?

LE GARÇON.

Je crois qu'en voilà un, monsieur!

LABORDERIE.

Bien vrai?

LE GARÇON.

Oui, monsieur, il est là, il approche, il va entrer.

LABORDERIE.

Il entre?

LE GARÇON.

Non, il s'arrête... il hésite...

LABORDERIE.

Oh! mon Dieu!

LE GARÇON.

Il lit l'affiche de monsieur.

LABORDERIE.

« Faculté libre, cours d'astronomie transcendante. Monsieur Laborderie, professeur libre, parlera du passage de Vénus. » Eh bien, il a lu?

LE GARÇON.

Oui, monsieur... mais il faut croire que l'affiche de monsieur ne lui a pas fait bon effet, car il s'en va...

LABORDERIE.

Il s'en va ?

LE GARÇON.

Faut-il courir après ?

LABORDERIE, se levant.

Non ! ça ne serait pas digne. (Regardant sa montre.) Une heure vingt-sept... Le goût des fortes études est perdu en France, perdu, perdu, absolument perdu !

LE GARÇON.

A la place de monsieur, je ferais des concessions.

LABORDERIE.

Quelles concessions ?

LE GARÇON.

Je renoncerais à l'astronomie transcendante... Et puisque le public aime les choses amusantes... eh bien, je lui en donnerais des choses amusantes !

LABORDERIE.

Il me semble que le passage de Vénus...

LE GARÇON.

Le passage de Vénus... oui, au premier abord... ça a l'air assez... Il est clair que ce sujet-là dans les mains d'un malin... mais je suis sûr que vous, monsieur, vous trouverez moyen de fourrer là dedans un tas de mathématiques.

LABORDERIE.

Il est évident que pour déduire la parallaxe du soleil...

LE GARÇON.

La para...

LABORDERIE.

La parallaxe... de παρά, à côté, et ἀλλάσσειν, changer... Et n'oublions pas de faire observer qu'il y a plusieurs sortes de parallaxes : la parallaxe de hauteur n'est pas la même chose que la parallaxe horizontale, et la parallaxe horizontale elle-même ne doit pas être confondue...

LE GARÇON, avec un dédain suprême.

Ah! monsieur, pas à moi!...

LABORDERIE, descendant.

Le goût des fortes études est perdu en France, perdu... perdu... complètement perdu!...

LE GARÇON.

Moi, à la place de monsieur, j'essaierais d'être badin, et puisque monsieur, en sa qualité de professeur libre, a le droit de parler de tout ce qu'il lui plaît... je parlerais...

LABORDERIE.

De quoi?

LE GARÇON.

Est-ce que je sais?... je ferais comme votre confrère de la salle numéro 6. En voilà un qui a du monde à son cours!... il parle de l'amour... il parle des femmes...

LABORDERIE.

Des femmes!

LE GARÇON.

Et allez donc!

LABORDERIE.

Parler des femmes, moi!

LE GARÇON.

Eh! oui, j'en parlerais... je raconterais des histoires... Si vous n'en savez pas, je puis vous en dire une... je puis vous dire l'histoire de ma femme, à moi...

LABORDERIE.

Vous êtes marié?

LE GARÇON.

Je l'ai été.

LABORDERIE.

Vous ne me l'aviez jamais dit.

LE GARÇON.

Il n'y avait pas de quoi se vanter... J'ai été marié pendant cinq jours... avec Virginie. Elle s'appelait Virginie et elle était jolie... ah!... des cheveux surtout, les plus adorables cheveux noirs... Le cinquième jour de notre mariage, Virginie se fit attendre; nous devions dîner à six heures, et, à huit heures et demie, elle n'était pas encore rentrée... Enfin, à onze heures trois quarts... le lendemain... je la vis revenir... Je crus avoir le droit de lui demander d'où elle venait... Elle me répondit que j'étais bien curieux... Là-dessus, moi, je lui administrai une volée, oh! mais une volée... (Laborderie lui serre la main.) et je la flanquai à la porte, en lui défendant de porter désormais le nom de Riflard... qui est le mien... Je dois ajouter qu'elle y consentit facilement.

LABORDERIE.

Et jamais vous ne l'avez revue?

LE GARÇON.

Je l'ai rencontrée deux ou trois fois... et dans des toilettes!... Elle s'est sauvée dès qu'elle m'a aperçu... et elle a bien fait, car si je l'avais attrapée... Voilà mon histoire... je vous autorise à la raconter.

LABORDERIE.

Je vous remercie; mais, si je voulais parler des femmes, je n'aurais pas besoin d'avoir recours... je me contenterais de mes souvenirs personnels...

LE GARÇON.

Allons donc!...

LABORDERIE.

Car il m'est arrivé une chose, à moi, avec les femmes... il m'est arrivé une chose... oh! mais là, une chose...

LE GARÇON.

Quoi donc, monsieur? Racontez-moi ça.

LABORDERIE.

Certainement non, je ne vous raconterai pas ça... Voilà une idée, par exemple!... Pourquoi voulez-vous que je vous raconte?

LE GARÇON.

C'était un moyen comme un autre de passer le temps... Mais, puisque monsieur ne me croit pas digne... Entre une famille américaine : d'abord une toute petite fille, puis une autre petite fille plus grande que la première, puis une troisième plus grande que la seconde; ensuite le fils, gros et gras, et enfin le père, grand et mince.

LE GARÇON.

Monsieur!

LABORDERIE.

Qu'est-ce qu'il y a?

LE GARÇON.

Monsieur, qu'est-ce que c'est que ça?

LABORDERIE, montant dans sa chaire.

Laissez-les entrer; ne leur faites pas peur... laissez-les entrer.

Laborderie paraît dans sa chaire; les petites filles ont peur en le voyant, le père les rassure et les fait asseoir sur le premier gradin. Laborderie boit, tousse et se retourne vers le tableau. A ce moment, l'Américain ouvre son guide, le consulte. Laborderie se retourne et va pour parler. L'Américain fait signe à ses enfants de se lever; tous se lèvent, défilent devant la chaire, en saluant Laborderie, et sortent.

LE GARÇON, allant à la porte.

Je parie qu'ils vont à la salle numéro 6. Voulez-vous tenir le pari, monsieur?... je parie qu'ils vont à la salle numéro 6... Qu'est-ce que je vous disais?... ils y vont.

LABORDERIE.

Eh bien, qu'ils y aillent!... Le goût des fortes études est perdu en France... absolument perdu! (Regardant sa montre.) Deux heures moins un quart.

LE GARÇON, toujours à la porte.

Pour le coup, monsieur, en voilà un!

LABORDERIE, incrédule.

Oh! oh!

LE GARÇON.

Mais si, monsieur, mais si...

LABORDERIE.

Je ne vous crois plus.

LE GARÇON.

Parole d'honneur, il n'hésite pas celui-là... Il vient tout droit, tout droit... et le voilà.

Entre Champvallon, venant du fond à gauche. Laborderie se lève.

LABORDERIE, avec éclat.

Fermez la porte.

Le garçon ferme la porte.

SCÈNE II

LES MÊMES, CHAMPVALLON.

CHAMPVALLON.

On m'a assuré qu'ici je serais tranquille... que personne ne me dérangerait...

LE GARÇON, suppliant.

Asseyez-vous!

CHAMPVALLON.

Où ça?

LE GARÇON.

Où vous voudrez.

CHAMPVALLON, s'asseyant sur le premier gradin, au coin
Je vous remercie.

LE GARÇON, à Laborderie.

Monsieur le professeur n'a plus besoin de moi?

LABORDERIE, févreux.

Non, non... plus besoin du tout... Allez-vous-en!
allez-vous-en!

Le garçon sort par le fond.

SCÈNE III

LABORDERIE, CHAMPVALLON.

LABORDERIE se prépare, range ses papiers, tousse, boit,
puis commence.

Messieurs...

CHAMPVALLON, prenant dans son portefeuille une feuille de
papier et un porte-plume.

J'ai du papier, j'ai une plume... C'est de l'encre que
je n'ai pas...

LABORDERIE.

Messieurs, vous savez tous...

CHAMPVALLON, venant tremper sa plume dans l'encrier
de Laborderie.

Je vous demande pardon...

LABORDERIE, à part.

Il prend des notes, c'est un élève sérieux. (Haut.) Vous savez tous ce que c'est que Vénus... Vous riez, messieurs... vous avez tort... Le mot Vénus est pris ici dans son acception purement scientifique. — Vous savez tous ce que c'est que Vénus, mais peut-être quelques-uns d'entre vous ignorent-ils de quels phénomènes sont ordinairement accompagnés les voyages de cette capricieuse planète.

CHAMPVALLON, venant prendre une seconde fois de l'encre.

Je vous demande pardon...

Il se rassied et se remet à écrire.

LABORDERIE, à part.

Jamais je n'ai vu prendre des notes avec autant d'ardeur. (Haut.) Il y a deux façons d'observer le passage de Vénus. Ou bien l'observateur est placé à la surface de la terre... c'est la première façon... Ou bien l'observateur est placé, non plus à la surface, mais au centre même de la terre... Cette seconde méthode, bien que présentant au premier abord de sérieuses difficultés, nous paraît infiniment préférable à la précédente...

CHAMPVALLON, prenant de l'encre pour la troisième fois.

Je vous demande pardon...

LABORDERIE.

Vous feriez mieux d'emporter l'encrier.

CHAMPVALLON.

Je n'osais pas vous le demander.

LABORDERIE.

Vous aviez tort, emportez-le, je vous en prie.

CHAMPVALLON.

Je vous remercie.

LABORDERIE.

Et aussi ce livre, cela vous sera plus commode pour écrire... vous le mettrez sur vos genoux...

CHAMPVALLON.

On n'est pas plus aimable.

Il retourne à sa place et recommence à écrire.

LABORDERIE, à part.

Il prend des notes même quand je ne dis rien... c'est prodigieux. (Haut.) Avant d'entreprendre notre démonstration, messieurs, je dois vous prévenir que, pour ne pas nous embarrasser de difficultés inutiles, nous négligerons certaines quantités sans importance... Ainsi, par exemple, nous ne tiendrons pas compte de l'aplatissement de la terre...

Pendant la phrase qui précède, Champvallon a fait des signes d'impatience avec la main.

CHAMPVALLON.

Allons, bien!... allons, bon!

LABORDERIE.

Qu'est-ce que vous avez?

CHAMPVALLON.

Voilà que je viens d'écrire : « aplatissement... » C'est votre faute... j'ai écrit « aplatissement... »

LABORDERIE.

L'aplatissement de la terre... c'est ce que j'ai dit.

CHAMPVALLON.

Mais ce n'est pas ce que je voulais mettre... (Lisant ce qu'il vient d'écrire.) « J'espère que maintenant vous ne refuserez pas de croire à mon aplatissement. » C'est « amour » que je voulais mettre... « J'espère que maintenant vous ne refuserez pas de croire à mon amour... »

à la bonne heure! (Écrivant.) « J'espère que maintenant vous ne refuserez pas de croire... »

LABORDERIE, descendant.

A son amour!... (Stupéfait.) Ah çà! mais, qu'est-ce qu'il écrit donc? Qu'est-ce que vous écrivez?

CHAMPVALLON, cachant son papier et montant une marche.

Je vous demande pardon...

LABORDERIE, le poursuivant sur les gradins.

Mais cependant, monsieur, il me semble qu'en ma qualité de professeur, j'ai bien le droit...

CHAMPVALLON, allant se percher tout en haut des gradins.

Je vous demande pardon, vous n'avez pas du tout le droit de voir...

LABORDERIE, le poursuivant.

Ce ne sont pas des notes?

CHAMPVALLON.

Non, c'est une lettre.

LABORDERIE.

Par exemple!... vous venez ici pour...

CHAMPVALLON.

Tout à l'heure, je me suis présenté chez elle... mais sa mère a refusé de me recevoir... Alors, j'écris à sa mère pour essayer de la fléchir. (Montrant sa lettre.) C'est ma vie qui est là dedans, monsieur... c'est ma vie tout entière.

LABORDERIE, redescendant brusquement et venant sur le devant de la scène.

Ainsi, je serai monté dans ma chaire à une heure précise pour commencer mon cours d'astronomie transcendante, j'aurai passé une demi-heure à attendre des élèves... à la fin, il en sera venu un, un seul (Champvallon descend, Laborderie gagne la droite de la scène.) et cet élève

unique ne sera venu chez moi que pour y faire sa correspondance galante!

CHAMPVALLON.

Maintenant, je vous demanderai une enveloppe.

LABORDERIE, furieux.

Une enveloppe, à présent, une enveloppe!

CHAMPVALLON.

Ne vous dérangez pas... j'en ai vu sur votre bureau, là... Je vous en prends une... vous permettez?

LABORDERIE.

Cela vous suffit-il?... Vous ne voulez pas un timbre?

CHAMPVALLON.

Je n'en ai pas besoin. (Il écrit l'adresse sur l'enveloppe.) Je vais donner ma lettre à un commissionnaire.

Il fait un pas pour sortir.

LABORDERIE.

Comment! vous partez?

CHAMPVALLON.

Oui, mais avant de partir, je tiens à vous remercier... Il est impossible de mettre plus de bonne grâce, plus de... je ne vous en dis pas davantage, parce que je suis un peu pressé. C'est ma vie qui est là dedans... c'est ma vie tout entière!

LABORDERIE, essayant de le retenir.

Monsieur, vous ne partirez pas...

CHAMPVALLON.

Je vous demande pardon...

LABORDERIE.

Non, monsieur, non... vous ne partirez pas.

CHAMPVALLON.

Je vous demande pardon.

Après une petite poursuite, Champvallon finit par échapper à Laborderie. — Il sort par le fond. — Laborderie arrive à la porte, juste au moment où Champvallon vient de sortir; il referme la porte.

SCÈNE IV

LABORDERIE, seul.

Il est parti. (Descendant.) Décidément, mon garçon de bureau avait raison. Si je veux attirer la foule, je serai obligé de faire des concessions... Parler de l'amour... parler des femmes... ça ne me serait pas difficile, si je voulais... Oh! non, ça ne me serait pas difficile... je raconterais tout uniment mon aventure... C'était le soir... Je suis le seul peut-être à qui une pareille aventure soit arrivée... C'était donc le soir, j'allais à la réception du ministre... ce n'est pas que je sois un de ces intrigants qui passent leur vie dans les ministères pour attraper de l'avancement... Certainement non, je ne suis pas... mais, n'est-ce pas? un ministre vous invite, il faut bien être poli... ce n'est pas une raison, parce qu'un homme est ministre... J'allais donc à la réception de Son Excellence... je m'aperçus que je n'avais pas de gants, j'entrai dans une boutique pour en acheter, dans une boutique du passage de... je n'ai pas besoin de vous dire le nom du passage... Dans cette boutique, il y avait une marchande... jolie... ah! jolie!... des cheveux surtout, les plus adorables cheveux blonds... Je lui dis : « Mademoiselle, je voudrais des gants, des gants blancs pour aller en soirée chez le ministre... ce n'est pas que je sois un de ces intrigants... » D'abord elle ne me répondit rien et se contenta de me regarder en souriant, puis elle se leva, souriant toujours, et elle alla prendre un petit carton. De ce petit carton elle tira plusieurs paires de gants. Elle en choisit une et me pria de tendre la main et d'ouvrir les doigts... Je me sentis ému... cependant je fis ce qu'elle désirait, je tendis la main et j'ouvris les

doigts... Elle me regarda encore une fois... en dessous, comme ça... N'avais-je pas raison de vous dire que j'étais probablement le seul à qui une pareille aventure?... Elle me regarda encore une fois, et tout à coup sa main saisit la mienne... En ce moment, onze heures sonnaient à l'horloge du passage... ce fut le dernier bruit que j'entendis. . un nuage passa devant mes yeux, il me sembla qu'autour de moi tout se mettait à danser... Quand je revins à moi, il était trop tard pour aller chez le ministre... La jolie marchande ne souriait plus; elle était triste... Je lui demandai le motif de sa tristesse; elle me répondit qu'elle se trouvait trop petitement logée... Il y avait de l'autre côté du passage une grande boutique qui était à louer... Elle me fit promettre de la louer pour elle, je le lui promis; elle me fit jurer de revenir la voir le lendemain; je le lui jurai... Cependant je n'en fis rien, ni le lendemain ni les jours suivants... L'idée m'est quelquefois venue qu'elle devait m'en vouloir à cause de cela...

SCÈNE V

LABORDERIE, CHAMPVALLON.

CHAMPVALLON.

Je vous demande pardon...

LABORDERIE.

Comment! c'est encore vous?

CHAMPVALLON.

Je ne comptais pas revenir... mais je vais vous dire.. il pleut...

LABORDERIE.

Il pleut beaucoup?

CHAMPVALLON.

Oui. Alors, comme j'attends une réponse, je vous demanderai la permission de l'attendre ici... ça me sera plus commode que de l'attendre dans la rue.

LABORDERIE.

En vérité, monsieur...

CHAMPVALLON.

N'ayez pas peur, je ne vous dérangerai pas pendant longtemps : mon commissionnaire n'est pas allé bien loin... il est allé en face... Elle demeure en face, de l'autre côté du boulevard Saint-Michel... et je suis sûr qu'en ouvrant cette fenêtre...

Il monte tout en haut des gradins et ouvre la fenêtre.

LABORDERIE.

Eh bien? eh bien?...

Il escalade les gradins à la suite de Champvallon.

CHAMPVALLON.

Je la vois, monsieur, je la vois; elle a soulevé son rideau et elle regarde tomber la pluie... Ah! elle m'a aperçu. (Criant.) Oui, oui... c'est moi, je suis là... Ta mère me croit coupable... mais je viens de lui écrire, à ta mère... et je lui ai prouvé mon innocence... mon innocence... (Découragé.) Elle ne m'entend pas...

LABORDERIE.

Mais tout le monde vous entend! ça va faire un scandale... on va s'ameuter sous la fenêtre.

Laborderie lui saisit la jambe pour le faire descendre.

CHAMPVALLON.

Laissez-moi.

LABORDERIE, le tenant toujours.

Non, je ne vous laisserai pas... Je vous ordonne, monsieur... vous entendez... je vous ordonne de descendre.

CHAMPVALLON.

L'histoire de nos amours est touchante, et je suis sûr que vous seriez ému si je vous la racontais.

LABORDERIE.

Je ne suis pas ici pour écouter des histoires d'amour. Descendez.

Il le fait descendre d'une marche.

CHAMPVALLON.

J'étais allé au nouvel Opéra... J'avais un billet d'auteur, un de ces billets avec lesquels on a le droit de se promener partout... dans les couloirs, dans les escaliers... partout enfin, excepté dans la salle.

LABORDERIE, essayant toujours de le faire descendre.

Allons, voyons, monsieur, je vous en prie...

CHAMPVALLON.

Je me promenais depuis deux heures, quand j'entendis des voix de femmes qui criaient au secours... je m'élançai, et je finis par arriver dans une sorte de caveau orné de tombeaux égyptiens. J'y trouvai deux femmes affolées d'épouvante... C'était elle, monsieur, c'était elle... et sa mère. Elles aussi étaient entrées avec des billets d'auteur, elles aussi s'étaient promenées, et cette promenade les avait conduites dans ce souterrain. (Laborderie le fait descendre d'une marche.) Elles ne savaient plus comment en sortir; je leur proposai de les conduire, et, au bout d'une demi-heure, guidés par les sons d'une musique lointaine, nous reparûmes tous les trois à la lumière. (Laborderie le fait descendre de quatre marches.) C'est de cette façon que commença notre roman.

LABORDERIE.

Je vous répète que je ne suis pas ici pour écouter des histoires d'amour... j'y suis pour vous faire mon

cours d'astronomie transcendante et pour vous parler du passage de Vénus.

CHAMPVALLON, se levant.

Le passage de Vénus!...

LABORDERIE.

Vous ne savez pas ce que c'est? Asseyez-vous là et tenez-vous tranquille, vous allez le savoir. (Il le force à s'asseoir en lui posant les mains sur les épaules. Puis il remonte dans sa chaire et s'installe devant le tableau.) Soit A M N B le cercle tracé sur ce tableau... Ce cercle représente le disque du soleil.

CHAMPVALLON.

En êtes-vous bien sûr?

LABORDERIE.

Je vous en donne ma parole. A B est le diamètre de ce disque placé dans le plan de l'écliptique; M N est la ligne suivie par Vénus... La voilà, Vénus.

Pendant cette dernière réplique, Champvallon s'est levé.

Il retourne à la croisée d'en haut.

CHAMPVALLON.

Et ce commissionnaire qui ne revient pas!...

Il redescend lourdement, bruyamment et court à la porte.

Laborderie effrayé se retourne.

LABORDERIE.

Je vous avais prié de vous tenir tranquille.

CHAMPVALLON.

Je ne peux pas.

LABORDERIE.

Pourquoi ça?

CHAMPVALLON.

Parce que je bous, parce que j'écume, parce que j'éclate, parce qu'il me sera impossible de rester en

place tant que cette réponse ne sera pas arrivée...
Vous n'avez donc jamais aimé, vous ?

Il prend Laborderie par le bras et le fait descendre brusquement
de sa chaire.

LABORDERIE.

Si fait, une fois... C'était le soir, j'allais à la réception du ministre...

CHAMPVALLON.

Nous allions nous marier, monsieur... la jeune fille m'adorait, la mère ne pouvait se passer de moi, tout était convenu, nous allions nous marier... Eh bien, savez-vous ce qu'on a imaginé pour empêcher ce mariage ?

LABORDERIE, avec calme.

Écoutez-moi, monsieur, je ne crois pas qu'il existe une façon de parler plus absurde que celle qui consiste à demander aux gens s'ils savent une chose que bien évidemment ils ne peuvent pas savoir... Je ne connais pas la personne que vous allez épouser, je ne vous connais pas, c'est la première fois que j'entends parler de votre mariage, et vous venez me demander si je sais ce qu'on a imaginé pour l'empêcher?... Non, monsieur, je ne sais pas ce qu'on a imaginé, je ne le sais pas et je ne peux pas le savoir...

CHAMPVALLON.

On a envoyé une lettre anonyme à ma future belle-mère... et savez-vous ce qu'il y avait dans cette lettre anonyme ?

LABORDERIE, à part.

Si c'est comme ça qu'il profite!... (Haut.) Non, je ne le sais pas... je ne le sais pas et je ne peux pas le savoir.

Il passe.

CHAMPVALLON.

Eh bien, je vais vous le dire.

LABORDERIE.

Je n'y tiens pas...

CHAMPVALLON.

Mais moi, j'y tiens... ça me fait du bien de m'épancher, ça me calme, ça me soulage...

LABORDERIE.

Si c'est pour des raisons de santé...

CHAMPVALLON.

On racontait dans cette lettre que j'avais une maîtresse et l'on donnait des détails...

LABORDERIE.

Je parie qu'il va me demander si je sais quels détails...

CHAMPVALLON.

Oui, monsieur, l'on donnait des détails. Et savez-vous...

LABORDERIE.

Là! encore... Non, je ne sais pas...

CHAMPVALLON.

On disait que cette maîtresse s'appelait Mimi Cassecou... qu'elle était fleuriste dans une petite boutique, et que j'avais promis de lui en louer une... plus grande... beaucoup plus grande...

LABORDERIE.

Tiens! c'est comme moi.

CHAMPVALLON.

Vous dites?

LABORDERIE.

Seulement, moi, ce n'est pas dans les fleurs, c'est dans la parfumerie... Continuez... continuez.

CHAMPVALLON.

On allait jusqu'à tracer son portrait, à la fleuriste... elle avait le teint mat, les yeux noirs et très vifs, l'oreille petite, les dents superbes, le plus joli nez retroussé et les cheveux surtout... les plus adorables cheveux rouges.

LABORDERIE.

Oh!

CHAMPVALLON.

Oui.

LABORDERIE.

C'est vrai, pourtant, qu'il finit par m'intéresser!

CHAMPVALLON.

On ajoutait qu'elle savait que j'allais me marier... qu'elle était décidée à empêcher ce mariage, et que, si l'on ne se dépêchait pas d'y renoncer, il y aurait du chambardement dans la cambuse... Voilà ce que disait la lettre anonyme... Eh bien, savez-vous ce qu'elle a fait, ma belle-mère, après avoir reçu cette lettre?

LABORDERIE, avec éclat.

Pour cela, oui, je le sais!... je le sais, parce que vous me l'avez dit... Elle vous a flanqué à la porte!

CHAMPVALLON.

Sans vouloir m'écouter, monsieur, sans me laisser le temps de protester, de me défendre... C'est alors que je suis venu ici.

LABORDERIE.

Et que vous m'avez emprunté mon encrier?...

CHAMPVALLON.

Il fallait bien écrire, puisqu'on ne voulait pas m'entendre... il fallait bien prouver que j'étais innocent...

LABORDERIE, à part.

Ce qui m'a le plus frappé là dedans, c'est le portrait de la fleuriste... le teint mat, les yeux noirs, le nez retroussé...

Entre le commissionnaire.

SCÈNE VI

LES MÊMES, UN COMMISSIONNAIRE.

LE COMMISSIONNAIRE, tenant une lettre.

Salle numéro 2... c'est bien ici... Monsieur Champvallon?

CHAMPVALLON, prenant la lettre.

C'est ma réponse. . oui, c'est bien l'écriture de ma belle-mère... pardonnez-moi... l'anxiété... l'émotion... qu'est-ce qu'il peut y avoir là dedans? Ah!

Il se laisse tomber dans les bras de Laborderie.

LABORDERIE.

Le cours de chimie est à côté, voulez-vous que j'envoie chercher quelque chose... quelque chose de fort?

CHAMPVALLON, se redressant brusquement.

Je vous remercie. (Il ouvre sa lettre, lit et retombe dans les bras de Laborderie.) Ah!

LABORDERIE.

Encore!

CHAMPVALLON.

Cette fois-ci, c'est la joie!

LABORDERIE.

Voulez-vous que j'envoie chercher?...

CHAMPVALLON, se redressant.

Je vous ai dit que je vous remerciais... Elle me croit,

monsieur, elle ne doute plus de mon innocence... Voilà ce que m'écrit ma belle-mère, et elle a permis à sa fille d'ajouter une ligne. « On vous aime et l'on vous attend. » (Baisant la lettre.) Elle m'attend. (Il fait baiser la lettre à Laborderie.) Elle m'attend, et je ne cours pas... et je ne suis pas encore à ses pieds... (Il s'élance, ouvre la porte et revient.) Je vous demande pardon... (Il monte dans la chaire et prend le parapluie de Laborderie.) Il pleut toujours... je prends votre parapluie.

LABORDERIE.

Mais, monsieur...

CHAMPVALLON.

Je vous le renverrai par le concierge.

Il sort.

SCÈNE VII

LABORDERIE, LE COMMISSIONNAIRE.

LABORDERIE, courant à la porte.

Mais, monsieur... mais, monsieur... (Revenant.) Est-ce qu'il ne m'aurait raconté cette longue histoire que pour en arriver à me chiper mon parapluie?... (Au commissionnaire qui, depuis son entrée en scène, est resté complètement immobile : — pas un mouvement, pas un geste, l'air abruti.) Qu'est-ce que vous faites là, mon ami?

LE COMMISSIONNAIRE.

De me! bourgeois...

LABORDERIE.

Eh bien?...

LE COMMISSIONNAIRE.

Je sais bien que la course n'a pas été longue, mais enfin, c'est une course... et une course, c'est vingt sous.

LABORDERIE.

Allons, bon! Il va encore falloir que ce soit moi... (S'arrêtant, frappé d'une idée, et regardant le commissionnaire.) Eh bien! oui, vous aurez vos vingt sous, mais d'abord asseyez-vous là.

LE COMMISSIONNAIRE, s'asseyant sur la première marche.
Que je m'asseye?

LABORDERIE.

Oui, asseyez-vous. (Il monte dans sa chaire.) Messieurs, c'est à tort que l'on a reproché à la science de n'être faite que pour un petit nombre de gens. Elle sait, quand il le faut, se mettre à la portée des esprits les plus humbles.

LE COMMISSIONNAIRE.

S'il vous plaît.

LABORDERIE, avec bonté.

Vous allez me comprendre... Soit A M N B le cercle représentant le disque du soleil; soit A B le diamètre de ce disque, soit M N la ligne suivie par Vénus. La voilà, Vénus, je la prends là!...

LE COMMISSIONNAIRE, se levant.

Ah bien! non, par exemple... j'aime encore mieux perdre mes vingt sous.

Il sort.

SCÈNE VIII

LABORDERIE, descendant de sa chaire.

Qu'est-ce qu'il a dit?... Pauvre astronomie transcendante!... personne n'en veut, décidément! ni les hommes! ni les femmes! ni les commissionnaires!

SCÈNE IX

LABORDERIE, CHAMPVALLON.

CHAMPVALLON, entrant par le fond.

Cachez-moi...

LABORDERIE, reprenant son parapluie.

Je vous remercie... Je n'étais pas inquiet, mais ça ne fait rien... je vous remercie de me l'avoir rapporté...

CHAMPVALLON.

Je suis perdu, monsieur...

LABORDERIE, tout en repliant son parapluie.

Qu'est-ce qui vous arrive encore?

CHAMPVALLON.

Elle est là...

LABORDERIE.

Qui ça, elle?

CHAMPVALLON.

Mimi Casse-cou... la fleuriste... à qui j'avais promis... elle est là... dans une voiture... Elle est venue se planter juste en face de la maison où demeure ma fiancée... Impossible d'entrer chez ma fiancée sans que Mimi Casse-cou m'aperçoive, et si elle m'aperçoit...

LABORDERIE.

Elle voudra monter avec vous chez madame votre belle-mère.

CHAMPVALLON.

Juste!

LABORDERIE.

Et c'est alors qu'il y aura du chambarde... comment dites-vous cela?

CHAMPVALLON.

Du chambardement dans la cambuse...

LABORDERIE va poser le parapluie à gauche.

Merci.

CHAMPVALLON.

Il n'y a que vous qui puissiez me tirer de là... Allez trouver Mimi Casse-cou.

LABORDERIE.

Moi?

CHAMPVALLON.

Vous êtes un homme respectable, elle vous écouterà ; vous lui direz...

LABORDERIE.

Mimi Casse-cou... c'est la petite qui a le teint mat?...

CHAMPVALLON.

Oui.

LABORDERIE.

L'oreille petite, les dents superbes?...

CHAMPVALLON.

Oui.

LABORDERIE.

Le nez retroussé?...

CHAMPVALLON.

Oui.

LABORDERIE.

Et les cheveux surtout, les plus adorables cheveux rouges?...

CHAMPVALLON.

Oui. Allez la trouver.

LABORDERIE, remontant.

J'y vais

CHAMPVALLON.

Attendez donc!

LABORDERIE.

Pourquoi attendre?

CHAMPVALLON.

Je ne vous ai pas dit ce qu'il fallait lui dire...

LABORDERIE.

Ça me viendra...

CHAMPVALLON.

Comment voulez-vous?...

LABORDERIE.

Ça me viendra, n'ayez pas peur... Ça me viendra, quand je serai près d'elle!

Il sort.

SCÈNE X

CHAMPVALLON, remontant à la fenêtre.

Il va faire quelque bêtise, c'est impossible autrement, il va faire quelque bêtise. (Regardant par la fenêtre.) Ah! le voilà... il traverse le boulevard... il arrive à la voiture dans laquelle est Mimi Casse-cou... Oui... oui... c'est bien celle-là... Il parle à Mimi Casse-cou... Ah! mon Dieu! il porte la main à sa joue, comme s'il venait d'y éprouver une commotion violente... il prend la fuite... il revient... il aura fait quelque bêtise... j'en étais sûr... il aura fait quelque bêtise.

SCÈNE XI

CHAMPVALLON, LABORDERIE.

LABORDERIE, entrant, son mouchoir sur la joue.
Ah! mon ami...

CHAMPVALLON, assis sur la dernière marche.
Elle vous a flanqué une gifle...

LABORDERIE.
C'est elle, mon ami... c'est elle!

CHAMPVALLON.
Qui ça, elle?

LABORDERIE.
La marchande de gants... celle à qui j'avais promis...
la boutique d'en face.

CHAMPVALLON.
Je ne comprends pas.

LABORDERIE.
Je n'ai pas le temps de vous expliquer... Voyez
d'abord ce qu'elle fait.

CHAMPVALLON, regardant.
Ah! mon Dieu!... elle a quitté la porte de ma belle-
mère... Elle est venue s'établir devant notre porte, à
nous.

LABORDERIE.
Nous sommes bloqués.

CHAMPVALLON, regardant toujours.
Ah! mon Dieu!...

LABORDERIE.
Qu'est-ce qu'il y a encore?

CHAMPVALLON.

Elle descend de voiture... elle vient ici...

LABORDERIE.

Ici, dans ce sanctuaire!... (Se jetant sur la porte.) Je sais bien que c'est une Faculté libre, mais ce n'est pas une raison. (On pousse la porte.) La voilà! elle pousse la porte. (Champvallon commence à descendre; on pousse la porte.) Eh là! eh là!... Cette jeune personne est vraiment d'une vigueur surprenante. (On pousse la porte.) Venez vite, mon ami, venez vite... Tout seul, je ne peux pas... elle va entrer.

CHAMPVALLON.

Il ne manquerait plus que ça... (Il s'adosse contre la porte; on la pousse.) Sapristi! qu'elle est forte!

LABORDERIE.

Là... maintenant que nous avons un moment de tranquillité (On pousse la porte.) je peux vous expliquer... Votre fleuriste et ma marchande de gants...

On pousse la porte.

CHAMPVALLON.

C'était la même personne?

LABORDERIE.

Oui.

CHAMPVALLON.

Et elle me jurait qu'elle n'avait jamais aimé que moi!...

On pousse la porte.

LABORDERIE.

Je ne peux pas dire précisément qu'elle m'ait aimé... On pousse violemment la porte, Laborderie tombe dans sa chaise et renverse la chaise; Champvallon est rejeté de côté, il tombe sur le premier gradin; le garçon de bureau, qui poussait la porte, va rouler par terre au milieu de la scène.

CHAMPVALLON.

Sapristi! qu'elle est forte!

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE GARÇON DE BUREAU,
puis LA FAMILLE AMÉRICAINE.

LE GARÇON, se relevant.

Qu'est-ce que ça veut dire?

LABORDERIE.

Mon garçon de bureau!...

LE GARÇON.

Voilà que vous empêchez le monde d'entrer, maintenant?...

LABORDERIE.

Eh bien, et elle, la marchande de gants?...

CHAMPVALLON.

La fleuriste...

LE GARÇON.

Quelle fleuriste? quelle marchande de gants?

LABORDERIE.

Elle n'était pas là?... elle ne poussait pas avec vous?...

LE GARÇON.

Non...

CHAMPVALLON, à la porte.

Elle continue à se promener devant la grille... Elle nous attend... elle nous guette...

LABORDERIE.

Comment faire?

CHAMPVALLON, redescendant.

Je ne sais pas.

III.

13

LABORDERIE, au garçon de bureau.

Mon ami, il n'y a que vous qui puissiez nous tirer de là... Allez trouver cette dame...

LE GARÇON.

Quelle dame?

LABORDERIE.

Vous la reconnaîtrez facilement... Elle a des cheveux rouges.

CHAMPVALLON.

Venez, du reste... Je vais vous la montrer... (Il monte sur les gradins et entraîne le garçon avec lui. — Laborderie haletant, essoufflé, monte derrière Champvallon et le garçon.) Tenez, là, vous la voyez...

LE GARÇON.

Je crois bien, que je la vois!...

CHAMPVALLON.

Eh bien! allez la trouver...

LE GARÇON, redescendant vivement.

Je crois bien, que j'y vais!...

LABORDERIE, redescendant, de plus en plus essoufflé, à la suite du garçon.

Mais attendez donc!...

LE GARÇON.

Non, non...

LABORDERIE.

Mais vous ne savez pas ce qu'il faut lui dire!

LE GARÇON.

Je le sais très bien, au contraire; je vous assure que je le sais parfaitement!

Il sort.

LABORDERIE, remontant.

Il va faire quelque bêtise, c'est inévitable! il va faire quelque bêtise!...

CHAMPVALLON, regardant par la fenêtre.

Il s'approche d'elle, il lui parle... Ah! mon Dieu!

LABORDERIE, portant la main à sa joue.

Je sais ce que c'est...

CHAMPVALLON.

Elle porte la main à sa joue comme si elle venait d'y éprouver une commotion violente...

LABORDERIE.

Pas elle... lui!

CHAMPVALLON.

Si fait, c'est elle... Elle remonte dans sa voiture... la voiture s'éloigne au grand galop... Elle part, elle est partie...

Entre le garçon.

LE GARÇON.

Et elle ne reviendra pas, je vous en répons.

LABORDERIE.

Comment! mais cette fleuriste, cette marchande de gants, c'était donc...

LE GARÇON.

C'était ma femme!

CHAMPVALLON et LABORDERIE, descendant les marches.

Sa femme! (Lui serrant la main.) Ah! mon ami!...

LE GARÇON.

Je vous remercie, mais qu'est-ce que vous voulez? ces choses-là peuvent arriver à tout le monde.

Rentrée de la famille américaine; elle s'assied sur le premier gradin.

CHAMPVALLON.

Le chemin est libre, maintenant... Je cours chez ma fiancée... Voulez-vous que je vous présente ?

LABORDERIE.

Est-elle jolie, votre fiancée ?

CHAMPVALLON.

Elle est ravissante !

LABORDERIE.

Allons-y, alors.

LE GARÇON, qui est monté dans la chaire pour ranger les papiers, désignant la famille américaine.

Mais, monsieur, voilà des élèves.

LABORDERIE, prenant son chapeau.

Ah ! j'ai bien la tête... Faites le cours à ma place...
Oh ! Vénus ! Vénus !... Allons voir votre fiancée...

Le garçon de bureau est debout dans la chaire en face de la famille américaine pendant que le rideau tombe sur la sortie de Laborderie et de Champvallon.

BARBE-BLEUE

OPÉRA-BOUFFE EN TROIS ACTES

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,
le 5 février 1866.

MUSIQUE DE JACQUES OFFENBACH.

PERSONNAGES

LE SIRE DE BARBE-BLEUE.....	MM.	DUPUIS.
LE ROI BOBÈCHE.....		KOPP.
LE COMTE OSCAR, grand courtisan du roi..		GRENIER.
POPOLANI, alchimiste au service de Barbe- Bleue		COUDER.
LE PRINCE SAPHIR.....		HITTEMANS.
ALVAREZ.....		HAMBURGER
UN GREFFIER.....		HORTON.
BOULOTTE.....	M ^{mes}	SCHNEIDER.
LA REINE CLÉMENTINE, femme de Bobèche.....		ALINE DUVAL.
LA PRINCESSE HERMIA, fille du roi, — paysanne au 1 ^{er} acte, sous le nom de FLEURETTE.....		VERNET.
HÉLOÏSE,	}	DE GÉRAUDON.
ROSALINDE,		AMÉLIE.
ISAURE,		GABRIELLE.
BLANCHE,		LEGRAND.
ÉLÉONORE,		MARTIN.
DEUX PAYSANNES.....	}	LÉONIE.
		BÉATRIX.
DEUX PAGES.....	}	TAILLEFER.
		JENNY.
UN ENFANT.....		MATHILDE.
PAYSANS ET PAYSANNES. HOMMES D'ARMES DE BARBE-BLEUE, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, PAGES ET GARDES DU ROI BOBÈCHE		

BARBE-BLEUE

ACTE PREMIER

Une place dans un village. — A droite, au premier plan, la cabane de Saphir, avec une fenêtre praticable au-dessus de la porte; à côté de cette porte, un petit banc. — En face, à gauche, la cabane de Fleurette; à côté de la porte, une fenêtre sur le rebord de laquelle est une grande corbeille oblongue contenant des fleurs. — A cette cabane s'appuie une jolie tonnelle. — Au fond, une montagne praticable, commençant au milieu, de droite à gauche, et continuant de gauche à droite. — Au haut de la montagne, à l'horizon, on aperçoit, perché sur un rocher, le manoir de Barbe-Bleue.

SCÈNE PREMIÈRE

SAPHIR, puis FLEURETTE.

Au lever du rideau, Saphir, vêtu en berger élégant, — justaucorps de satin, — sort de sa cabane, va regarder de tous les côtés, et revient au milieu de la scène.

SAPHIR, seul.

RÉCITATIF.

Dans la nature tout s'éveille,
Et le soleil sort de son lit :
On entend bourdonner l'abeille,
Le coq chante et le bœuf mugit.

C'est le jour qui commence... La bergère que j'aime
n'a pas encore paru... (Montrant la cabane de Fleurette.) Elle

est là... c'est dans cette cabane qu'elle respire... Fleurette!... chère Fleurette!... avertissons-la de ma présence par quelques modulations. (Il s'approche de la porte de Fleurette et se prépare à jouer d'une flûte qu'il tenait à la main en entrant, — pose à la Watteau. — Il prélude ; sa petite flûte rend le son d'un trombone; il s'arrête, stupéfait, puis il en prend son parti :) Elle ne m'en entendra que mieux...

Et il continue... Entre Fleurette, attirée par la mélodie; poses gracieuses, sorte de pas de deux, — le berger s'éloigne, la bergère le poursuit gentiment; — puis le berger s'arrête, la bergère le rejoint, et tous deux s'avancent sur le devant de la scène.

DUO.

ENSEMBLE.

Or, depuis la rose nouvelle,
C'est comme ça tous les matins :
{ Avec ma flûte je l'appelle,
{ Avec cette flûte il m'appelle,
Et nous errons dans ces jardins.

FLEURETTE.

Tous les deux,
Amoureux,
Nous tenant un doux langage,
Nous allons,
Nous venons,
Nous parcourons ce bocage.
« En avril,
Me dit-il,
Tout aime dans la nature!
Le printemps
Donne aux champs
Leur verdoyante parure :
Aimons-nous!
C'est si doux!
Aimons-nous bien, je t'en prie!
Ici-bas,
Il n'est pas
D'autre bonheur dans la vie! »
Un bosquet
Trop discret
L'enhardit;
Il saisit

Une main...
C'est en vain
Que je dis :
« Non, finis! »

ENSEMBLE

Tous les deux,
Amoureux,
Nous tenant un doux langage.
Nous allons,
Nous venons,
Nous parcourons ce bocage!
Aimons-nous!
C'est si doux!
Aimons-nous bien, je t'en prie!
Ici-bas,
I' n'est pas,
D'autre bonheur dans la vie!

FLEURETTE.

Pauvre cher!
Il a l'air
Tout penaud,
Tout nigaud;
Mais souvent,
Le brigand,
Il sourit
Et me dit
Sans motifs
Des mots vifs,
Dans le fond,
Qui me font
M'arreter,
Palpiter
Et rougir
De plaisir.
Quant à moi,
Sans effroi,
Je l'entends,
Et puis tout bas je reprends :
« Oui, c'est bien doux le printemps!
Le printemps!... »
Il rougit,
Il pâlit,

BARBE-BLEUE.

Et je sens.
 De nos cœurs les battements!...
 C'est la faute du printemps!
 Dans un transport suprême,
 Il s'écrie : « Ah! je t'aime! »
 Il m'aime!
 Il m'aime!

ENSEMBLE.

Tous les deux,
 Amoureux,
 Nous tenant un doux langage,
 Nous allons,
 Nous venons,
 Nous parcourons ce bocage!
 Aimons-nous!
 C'est si doux!
 Aimons-nous bien, je t'en prie!
 Ici-bas,
 Il n'est pas
 D'autre bonheur dans la vie!

FLEURETTE.

Qu'il est heureux,

SAPHIR.

Qu'elle est heureuse,

FLEURETTE.

Mon amoureux!

SAPHIR.

Mon amoureuse!

FLEURETTE.

Tous les matins,

SAPHIR.

Dans ces jardins,

FLEURETTE.

Nous nous trouvons,

SAPHIR.

Et répétons

ENSEMBLE.

« Je t'aime!... Nous nous aimons! »

FLEURETTE.

Tout ça, c'est très joli... nous errons dans les jardins, nous chantons... mais il ne serait pas mal de causer un peu!

SAPHIR.

Causons.

FLEURETTE.

Tu m'avoueras qu'il y a nombre de bergers qui m'ont couru après.

SAPHIR.

Je ne peux pas le nier, et vous êtes assez jolie pour...

FLEURETTE.

Fille d'un vieux soldat, qui m'a laissé pour tout héritage son honneur et son commerce de fleurs, j'ai soigneusement cultivé l'un et l'autre.

SAPHIR.

J'en conviens.

FLEURETTE.

Quelques-uns, les malins, ont essayé de me séduire par des présents... Tu sais comme je les ai reçus... Je me suis dit : « L'homme que je choisirai sera naïf et abordera tout de suite la grande question. »

SAPHIR, embarrassé, à part.

Aïe!...

FLEURETTE.

Je t'ai choisi, toi... tu es naïf... et cependant tu ne te dépêches pas de l'aborder, la grande question.

SAPHIR.

Je ne comprends pas bien.

FLEURETTE.

Ce n'est pourtant pas difficile à comprendre... Tu ne me parles pas mariage.

SAPHIR.

Mariage!...

FLEURETTE.

Qu'as-tu donc supposé ?

SAPHIR.

Certainement... moi, je ne demanderais pas mieux... mais ma famille...

FLEURETTE.

Ta famille? La famille d'un berger?...

SAPHIR.

Ah!...

FLEURETTE.

Que veux-tu dire?... explique-toi.

BOULOTTE, au dehors.

Holà, Noiraut!... attention à la grise!... mords-la, mon chien, mords-la!

SAPHIR.

Plus tard!... plus tard!... Vous n'entendez pas?...

FLEURETTE.

Si fait... c'est Boulotte.

SAPHIR.

Elle me fait peur, cette Boulotte!

FLEURETTE.

Et à moi donc!...

SAPHIR.

Elle me fait peur, parce qu'elle m'adore... et que, comme je ne l'adore pas, moi, elle veut toujours me battre... (Voulant aller à la cabane de Fleurette.) Rentrons.

FLEURETTE, le repoussant.

Rentrez chez vous... mais nous reprendrons cette conversation...

SAPHIR.

Sans doute.

BOULOTTE, au dehors.

A tout à l'heure, Noiraut! veille aux bêtes... Moi, j'ai affaire par là.

TOUS LES DEUX.

Boulotte!... c'est Boulotte!...

Ils rentrent précipitamment chez eux. — Boulotte paraît au fond, venant de la gauche.

SCÈNE II

BOULOTTE, seule.

COUPLETS.

I

Y a p't-êtr' des bergèr's dans l' village
 Qui gardent mieux qu' moi leur troupeau,
 Y en a p't-êtr' qui dans leur laitage
 Mett'nt moins d'amidon et moins d'eau;
 Mais, saperlotte!
 Y en a pas un' pour égaler
 La p'tit' Boulotte,
 Quand il s'agit d' batifoler!

II

Or on sait qu' tout' batifoleuse,
 A besoin d'un batifoleur :
 Il est là, l' mien... j' suis amoureuse;
 Est-il bêt' de m' tenir rigueur!
 Car, saperlotte!
 Y en a pas un' pour égaler
 La p'tit' Boulotte,
 Quand il s'agit d' batifoler!

Tous les matins, c'est comme ça... je viens chanter quelque chose sous la fenêtre du gueux pour qui que j'meurs d'amour!... Il fait semblant de ne pas m'entendre... attends!... attends!...

Elle ramasse une pierre et la jette dans la fenêtre de Saphir; on entend un bruit de vitre brisée : Saphir paraît furieux à sa fenêtre.

SCÈNE III

BOULOTTE, SAPHIR.

SAPHIR, voyant Boulotte.

C'est encore vous?...

BOULOTTE.

Oui.

SAPHIR.

Et vous ne voulez pas me laisser tranquille?

BOULOTTE.

Non!

SAPHIR.

Attendez, alors, je vais descendre!

BOULOTTE.

Je ne demande pas autre chose. (La fenêtre se referme.)
Vous allez le voir... et quand vous l'aurez vu, vous me direz s'il est possible de ne pas être amoureuse de ce garçon-là.

Saphir sort de sa cabane.

SAPHIR.

Eh bien, qu'est-ce que vous me voulez encore?...

BOULOTTE.

Vous dire que je vous aime!...

SAPHIR.

Vous me l'avez déjà dit, pas plus tard qu'hier à quatre heures et demie... je vous ai répondu que vous perdiez votre temps...

BOULOTTE.

Je le sais, mais ça ne m'empêche pas de t'aimer... Je t'aime pour un tas de raisons... D'abord, il y a un mystère dans ta vie. Un beau jour, t'as acheté cette cabane. D'où viens-tu?... qui es-tu?... Personne ne le sait... Les autres, je les connais; toi, je ne te connais pas : je voudrais te connaître... Et puis, tu n'es pas un berger comme les autres... Qu'est-ce qui t'a bâti un justaucorps de satin comme ça?... ce n'est pas le tailleur du village. Tes cheveux sentent bon, et t'as les mains blanches. C'est pour tout ça que je t'aime!

SAPHIR.

Il n'y a rien de blessant dans ce que vous me dites... mais je ne vous aime pas!

BOULOTTE.

Pourquoi ça?

SAPHIR.

Je n'ai pas à m'expliquer.

BOULOTTE.

Ah! je le sais, moi... parce que tu aimes cette mijaurée qui demeure là...

SAPHIR.

Fleurette?

BOULOTTE.

Oui, Fleurette... la bergère bien attiffée; mais sois tranquille, va, la première fois que je la rencontrerai, je lui administrerai une de ces danses!...

SAPHIR.

Vous ne ferez pas ça!

BOULOTTE.

Tu verras bien si je ne le fais pas!... Mais ne nous occupons pas d'elle, occupons-nous de nous.

SAPHIR.

Que voulez-vous dire?...

BOULOTTE.

Embrasse-moi.

SAPHIR.

Oh!

BOULOTTE.

Embrasse-moi tout de suite.

SAPHIR.

Puisque je vous dis...

BOULOTTE, menaçante.

Ne fais pas de manières!... Tu ne veux pas m'embrasser?... (Retroussant ses manches) Tu ne veux pas?... Alors, tu ne veux pas?...

Frayeur de Saphir. Boulotte marche vers lui avec une résolution froide.
Saphir passe à gauche.

SAPHIR.

Ah! mais... si vous approchez... je me défends...

BOULOTTE.

Ça m'est égal... C'est dit?... tu ne veux pas?

SAPHIR.

Non!

BOULOTTE.

Une fois?... deux fois?...

SAPHIR.

Non!...

Elle saute sur lui, il se sauve, elle le poursuit. Ils sortent par le fond, à droite. Musique à l'orchestre.

SCÈNE IV

POPOLANI, puis LE COMTE.

POPOLANI, entrant par la droite, tout rêveur.

Je viens ici pour trouver une rosière... c'est parfait,
s'il y en a une... mais s'il n'y en a pas?...

A ce moment, le comte, qui vient d'entrer par le fond à gauche,
lui frappe sur l'épaule.

LE COMTE.

Popolani?...

POPOLANI, se retournant.

Son Excellence!...

Il s'incline profondément.

LE COMTE.

Relève-toi, je te le permets.

POPOLANI.

Le comte Oscar ici!... ici le grand courtisan de Sa
Majesté le roi Bobèche!

LE COMTE.

Oui... mais silence!

POPOLANI.

Je me tais.

LE COMTE.

Ça fait plaisir de se retrouver... deux vieux cama-
rades!...

POPOLANI.

Dont l'un est arrivé plus haut que l'autre!

LE COMTE.

Ça, c'est vrai. Tu es resté l'alchimiste de Barbe-
Bleue; moi, je suis grand courtisan du roi...

POPOLANI.

Comment avez-vous obtenu cette haute position?

LE COMTE.

Par les femmes.

POPOLANI.

C'est un moyen.

LE COMTE.

Et toi, es-tu content?...

POPOLANI.

Je n'ai pas à me plaindre... mais mon nom ne laissera pas de trace dans l'histoire, tandis que vous...

LE COMTE.

Ne m'envie pas... si tu savais!...

POPOLANI.

On dit toujours ça...

LE COMTE.

Parlons d'autre chose... Il faut avouer que ton maître est un drôle de corps.

POPOLANI, se troublant.

Comment?...

LE COMTE.

Qu'est-ce qu'il peut faire de toutes ses femmes?... Cinq en trois ans!... car il est veuf, je crois?

POPOLANI.

Depuis jeudi.

LE COMTE.

C'est bien drôle!

POPOLANI.

Dites que c'est triste.

LE COMTE.

Oui, triste, et ça peut inspirer des soupçons.

POPOLANI.

Mais... vous vous trompez... je vous assure...

LE COMTE.

Je sais qu'il ne faut pas examiner de trop près la conduite des grands... Ah! s'il s'agissait d'un simple charbonnier, il y a longtemps que... enfin, parlons d'autre chose... Qu'est-ce que tu viens faire ici?

POPOLANI.

Chercher une rosière... une fantaisie de mon maître... il a envie d'en couronner une.

LE COMTE.

Plût au ciel qu'il n'eût jamais songé à employer son temps d'une autre manière!

POPOLANI.

J'ai lancé une petite proclamation. Toutes les jeunes filles du village sont averties. Elles viendront ici dans un quart d'heure...

LE COMTE, en riant.

Les jeunes filles du village... et tu es sûr de trouver parmi elles?...

POPOLANI.

Dame! vous savez... sûr...

LE COMTE.

Bah!... on est toujours sûr... Moi, quand, par hasard, mon maître, le roi Bobèche, a envie de couronner une rosière, j'ai un moyen pour en trouver une.

POPOLANI.

Quel moyen?

LE COMTE.

Je rassemble un certain nombre de jeunes filles et je les fais tirer au sort.

POPOLANI.

C'est une idée.

LE COMTE.

Excellente!... car elle répond à tout. S'il n'y a pas de rosière, on en trouve une tout de même... s'il y en a plusieurs, on en choisit une sans faire de jalouses.

POPOLANI.

C'est vrai... J'appliquerai votre idée.

LE COMTE.

Tu feras bien... Parlons d'autre chose.

Il passe à droite.

POPOLANI.

De quoi parlerons-nous?

LE COMTE.

Parlons de ce que je viens faire ici, moi; j'y viens chercher une jeune princesse.

POPOLANI.

Quelle princesse?...

LE COMTE.

La fille du roi, mon maître.

POPOLANI.

Je ne comprends pas.

LE COMTE.

Tu vas comprendre... Il y a dix-huit ans, le roi eut une fille... Trois ans après, il eut un fils. A peine eut-il eu ce fils que l'idée de laisser la couronne à une femme lui devint insupportable. « Je veux que mon fils règne, disait-il, et non ma fille. » Je lui proposai d'établir ici la loi salique. « Non, me dit-il, ne touchons pas aux coutumes de nos pères... mieux vaut nous débarrasser de ma fille. » Ce qui fut dit fut fait. On

déposa la jeune fille dans une corbeille; on confia la corbeille au fil du fleuve... et puis...

POPOLANI.

Et puis... va te promener!

LE COMTE.

Tu me comprends très bien. Malheureusement, le jeune prince tourna mal. A peine l'eût-on fait sortir des mains des femmes, pour faire de lui un homme, qu'il se hâta de s'y refourrer immédiatement, ce qui ne tarda pas à faire de lui un idiot... Impossible de songer à lui confier les destinées de cent vingt millions d'hommes!... Autrefois, je ne dis pas... mais aujourd'hui, avec les idées nouvelles...

POPOLANI.

L'esprit d'examen...

LE COMTE.

Ah! ne m'en parle pas... « Que faire?... » s'écria le roi... En ce moment, Clémentine...

POPOLANI.

Clémentine, seigneur?...

LE COMTE.

J'aurais dû dire : la reine... La reine donc, la reine Clémentine se rappela qu'elle avait eu une fille... « C'est vrai, lui dit le roi, je n'y pensais plus... » Et se tournant vers moi : « Comte Oscar, je vous donne vingt-quatre heures pour retrouver la princesse. » Là-dessus, je suis parti...

POPOLANI.

Et vous la trouverez, la princesse?

LE COMTE.

Je l'espère.

POPOLANI.

Mais si vous ne la trouvez pas?...

LE COMTE.

Je prendrai la première paysanne venue et je la déposerai sur les marches du trône... mais, encore une fois, j'espère trouver la vraie... J'ai réuni le conseil supérieur des ponts et chaussées, et je lui ai posé cette question : « Un berceau, confié à un fleuve, va-t-il tout droit à la mer?... — Oui, me répondirent les ponts et chaussées, à moins que sur ce fleuve il n'existe un barrage... — En existe-t-il un sur notre fleuve, à nous?... — Oui... devant le château du sire de Barbe-Bleue. » Voilà pourquoi je suis ici... c'est ici que la corbeille a dû s'arrêter... c'est ici que la princesse a dû être recueillie...

POPOLANI.

Très bien raisonné!

LE COMTE.

C'est en raisonnant comme ça que je suis arrivé à gouverner les hommes... en raisonnant comme ça, et en profitant de toutes les circonstances heureuses qui se présentaient... Or, il s'en présente une des plus heureuses... cette réunion de jeunes filles pour choisir la rosière.

POPOLANI.

C'est vrai!

Rentre, par la gauche, Saphir, essoufflé, que poursuit toujours Boulotte; il arrive à sa cabane et s'enferme; Boulotte arrive à son tour et trouve la porte fermée.

BOULOTTE.

Manqué!

SCÈNE V

LES MÊMES, BOULOTTE.

POPOLANI.

Tiens! c'est Boulotte!

BOULOTTE.

Tiens! c'est m'sieur l'alchimiste!

POPOLANI.

Qu'est-ce que tu faisais là?

BOULOTTE.

Un peu d'exercice... avant d' déjeuner.

LE COMTE, lui prenant la taille.

Belle fille!... très belle fille!

Elle passe au milieu.

POPOLANI, de même.

Je crois bien!...

BOULOTTE, passant à gauche.

Hé là! hé là!... vous m' chatouillez!...

POPOLANI, bas, au comte.

Faites-en la princesse royale.

LE COMTE, bas.

Eh! eh! il ne faudrait pas m'en défier... Fais-en la rosière.

POPOLANI, bas.

Oh! non!... par exemple!... on jase trop sur son compte.

LE COMTE.

Ça ne m'étonne pas... belle fille!

POPOLANI.

Superbe fille!

Ils lui reprennent la taille.

BOULOTTE, passant à droite.

Hé là! vous me faites rire!...

LE COMTE.

Écoutez-moi, adorable fille... si, par hasard, quelque jour, en chassant, je m'égarais du côté de votre cabane... ce n'est qu'une supposition... vous auriez bien, chez vous, quelque chose à offrir au chasseur affamé?

BOULOTTE, faisant la révérence.

Pour déjeuner?... mais je vous offrirai tout ce que vous voudrez, mon bon seigneur!

POPOLANI.

Je la reconnais bien là... (Ritournelle.) Voici les jeunes filles, et avec elles tout le village.

Les paysans et paysannes entrent de droite et de gauche. — Parmi eux est le greffier, muni de papiers, plume et encre. — Boulotte va s'asseoir sur le banc devant la cabane de Saphir. — Pendant le chœur suivant, le comte Oscar examine toutes les jeunes filles.

SCÈNE VI

LE GREFFIER, POPOLANI, LE COMTE, BOU
LOTTE, PAYSANS ET PAYSANNES.

CHŒUR.

Sur la place il faut nous rendre,
C'est l'ordre de l'intendant;
Il vient pour nous faire entendre
Quelque chos' d'intéressant.

POPOLANI.

Vous toutes et vous tous qui vous trouvez ici,
Je vous salue et je vous dis ceci :

RONDEAU.

J'apporte les volontés
 Du sire de Barbe-Bleue,
 Célèbre à plus d'une lieue
 Par sa soif des voluptés!
 Il veut — il a dit : « Je veux » —
 Qu'on couronne une rosière!
 La trouver, c'est une affaire...
 Être et paraître étant deux!
 Nous allons donc aujourd'hui
 Risquer une espièglerie :
 Nous mettrons en loterie,
 La rose et ce qui s'ensuit.
 Donc, donnez à mon greffier,
 Afin qu'il les puisse inscrire,
 Vos noms, qu'il va vite écrire,
 Sur un carré de papier.

Telles sont les volontés
 Du sire de Barbe-Bleue,
 Célèbre à plus d'une lieue
 Par sa soif des voluptés!

CHOEUR.

Telles sont les volontés... etc.

(Pendant cette reprise, on apporte une table et un escabeau que l'on place près de la tonnelle. — Le greffier s'assoit, dispose ses papiers et se prépare à écrire.)

POPOLANI.

Allons, poulettes et tendrons,
 Le greffier va prendre vos noms
 Et vos prénoms.

CHOEUR DE FEMMES, entourant le greffier.

Ah! prends mon nom,
 Et mon prénom,
 Joli greffier,
 Gentil greffier,
 Tremp' ta plum' dans ton encrier!

(Le greffier prend les noms des jeunes filles, qu'il inscrit sur de petits papiers).

BOULOTTE, se levant et venant toute rêveuse au milieu. — A part.

Faut-y aller? ou faut-y pas y aller?

V'la c' que j' me d'mande en mon particulier.

Ah bah! qui n' risque rien n'a rien!

(Haut et résolument au greffier.)

Eh! l'homme aux noms, prenez le mien!

(Profonde sensation.)

CHŒUR D'HOMMES.

Eh quoi! Boulotte, y penses-tu?

Il s'agit d'un prix de vertu!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Eh quoi! Boulotte, y penses-tu?

Il s'agit d'un prix de vertu!

(Pendant le chœur, les femmes entourent Boulotte et l'empêchent d'approcher du greffier; Boulotte irritée les repousse et se dégage.)

BOULOTTE.

COUPLETS.

I

V'la z'encor de drôls de jeunesses,

Qui s'coalis'nt pour m'empêcher

D'approcher!

Rentrez vos griffes, mes princesses,

Car si l'on m'pousse à bout, oui-dà,

L'on verra!

Vous avez vos droits, j'ons les nôtres :

C' t' honneur que vous d'sirez si fort,

Pourquoi qu' j' l'aurions pas comm' les autres,

Puisque ça doit s'tirer au sort?

II

C'est vrai qu'en fac' d'un' galant'rie

Je n' prends pas des airs courroucés

Et pincés;

Chez moi, pas ombr' de bégueul'rie.

Rien que d' la bonne et grosse vertu,

C'est connu!

Ainsi, mes titr's val'nt bien les vôtres...

C' t' honneur que vous d'sirez si fort,

Pourquoi qu' j' l'aurions pas comm' les autres,

Puisque ça doit s' tirer au sort?

(Elle va donner son nom au greffier et revient au milieu.)

POPOLANI, au greffier.

Vous avez écrit tous les noms?

LE GREFFIER.

Oui, monsieur.

POPOLANI.

Il nous faudrait une corbeille...

UNE PAYSANNE.

En voici une.

Elle va prendre la corbeille qui est sur la fenêtre de Fleurette, en retire les fleurs et la donne à Popolani.

POPOLANI.

Qui la tiendra?

LE COMTE.

Moi! si vous le voulez...

POPOLANI, allant à lui et lui donnant la corbeille.

Vous daigneriez, seigneur... (Bas, au comte.) Eh bien, vous ne reconnaissez pas?...

LE COMTE, bas.

Pas jusqu'à présent... mais je brûle... il y a quelque chose qui me dit que je brûle...

POPOLANI, bas.

Allons, tant mieux! (Le comte passe près du greffier, qui met tous les noms dans la corbeille. — Haut.) Le tirage annoncé va avoir lieu, mesdemoiselles. Le premier nom sortant gagnera la rose... le premier nom, vous entendez!... Les ordres de mon maître sont qu'immédiatement après le tirage, la rosière soit conduite chez elle en grande pompe, et revêtue d'habits somptueux. Ensuite, elle sera amenée en présence de haut et puissant seigneur de Barbe-Bleue, qui la couronnera de ses propres mains... Attention, mesdemoiselles, ça va commencer... Pour décerner le prix de l'innocence, il nous faudrait une main innocente.

BOULOTTE, s'avancant.

Voilà!

TOUTES.

Voilà!... voilà!... voilà!...

POPOLANI.

Je veux dire la main d'un enfant... (En voyant un à droite.)
En voici un, justement. Approche, mon enfant...
approche! n'aie pas peur!

L'ENFANT.

J'ose pas, moi.

UNE FEMME, poussant l'enfant.

Va, mon enfant, va. (Avec émotion.) Et tâche de faire
gagner ta mère.

POPOLANI, conduisant l'enfant près du comte.

N'aie pas peur, mon petit ami... et prends un de ces
petits papiers dans cette corbeille.

Il retourne à droite.

L'ENFANT.

Voilà, m'sieur, voilà!

Il prend un papier, le donne à Popolani et retourne près de sa mère.

POPOLANI, prenant le papier et criant.

Boulotte!

On enlève la table et l'escabeau.

CHŒUR.

Saperlotte!

C'est Boulotte!

O ciel! quelle surprise!

Hasard bien fait pour étonner!

Le sort la favorise,

Et nous devons nous incliner.

(Pendant ce chœur, le comte Oscar a examiné la corbeille qu'il tient
à la main : il donne les marques d'une violente émotion.)

LE COMTE.

O prodige! ô merveille!

Je reconnais cette corbeille!

A qui, à qui

Cette corbeille?

LE CHŒUR.

Cette corbeille!

LE COMTE.

A qui?

LE CHŒUR.

A qui?

LE COMTE.

Oui, oui, oui... oui!

BOULOTTE.

C'est la corbeille de Fleurette.

LE CHŒUR.

C'est la corbeille de Fleurette,
Dont voici la maison coquette!

LE COMTE.

Cela suffit! Éloignez-vous;
Laissez-moi tous, oui, tous, tous, tous!

LE CHŒUR.

Quoi! tous, tous, tous!

LE COMTE.

Oui, tous, tous, tous!

LE CHŒUR.

Obéissons, éloignons-nous,
Tous, tous, tous, tous!

(Pendant la dernière partie de ce morceau, Popolani a cueilli des roses blanches et s'est plu à en parer Boulotte. — A la fin du chœur, il lui donne la main et sort avec elle par la gauche. — Toutes les paysannes les suivent. — Les paysans disparaissent par la droite. — Le comte Oscar reste seul.)

SCÈNE VII

LE COMTE, puis FLEURETTE.

LE COMTE, seul, tenant toujours la corbeille.

Étrange! étrange!... Ils ont dit : Fleurette...

Il va remettre la corbeille sur le rebord de la fenêtre et frappe à la porte de Fleurette.

FLEURETTE, sortant de sa cabane.

Que me voulez-vous?

LE COMTE.

Deux mots, la belle enfant!

FLEURETTE.

Sont-ce des fleurs que vous voulez?

LE COMTE.

Pour le prix que je viens t'offrir, jamais tu ne pourrais trouver assez de fleurs dans ton magasin...

FLEURETTE.

Si vous avez à dire des choses qui soient contre l'honneur, vous feriez mieux de passer votre chemin.

LE COMTE.

Vous ne me comprenez pas.

FLEURETTE.

Expliquez-vous, alors.

LE COMTE.

Vous êtes la fille...?

FLEURETTE.

Du bon Lyciscas, un digne vieillard...

LE COMTE.

N'avez-vous jamais entendu dire que ce digne vieillard n'était pas votre père?

FLEURETTE.

Si fait, quelquefois!

LE COMTE.

Et ça ne vous a pas fait venir des doutes?

FLEURETTE.

Je n'ai vu là dedans qu'une de ces mauvaises plaisanteries...

LE GOMTE.

Vous auriez dû y voir autre chose... Souvenez-vous... souvenez-vous...

FLEURETTE.

Que voulez-vous dire?... Vous me troublez...

LE COMTE.

Remontez par la pensée jusqu'aux premières années de votre enfance... Un palais... un grand palais... des gardes avec de l'or sur leurs cuirasses, des femmes aux parures étincelantes... de jeunes seigneurs... et, au milieu, avec une couronne sur la tête, un mari qui se dispute avec sa femme... Luxe et splendeur, misère et vanité, une cour... une cour, enfin!... Souvenez-vous... souvenez-vous!

FLEURETTE, frappée.

Oui, oui, je me souviens...

LE COMTE.

Et plus tard, sans aucune transition, une grande sensation de fraîcheur... de l'eau, de l'eau partout... le fleuve tout autour; à droite et à gauche, les rives du fleuve. Au-dessus du fleuve, le ciel. Au-dessous du ciel, sur le fleuve, une corbeille, qui va, qui vient, qui flotte... dans cette corbeille, une enfant... Souvenez-vous... souvenez-vous!...

FLEURETTE.

Oui, oui, je me souviens...

LE COMTE.

Pas un mot de plus... Vous êtes la princesse Hermia; vous êtes la fille du roi, mon maître.

FLEURETTE, stupéfaite.

La fille?...

LE COMTE, s'agenouillant.

Du roi Bobèche!

FLEURETTE.

La fille du roi Bobèche!... (Elle le fait se relever.) Mais, si peu que je me sois occupée de politique, je sais qu'il a un fils, le roi Bobèche...

LE COMTE.

Le jeune prince, votre frère.

FLEURETTE.

Moins âgé que moi...

LE COMTE.

Moins âgé que Votre Altesse.

FLEURETTE.

Alors, c'est mon Altesse qui doit hériter ?

LE COMTE.

Comme vous dites.

FLEURETTE.

Et vous allez me conduire?...

LE COMTE.

A la cour de monsieur votre père.

FLEURETTE.

Quand partons-nous?

LE COMTE.

Tout de suite. Je n'ai qu'à appeler mes hommes... Ils sont à vingt pas d'ici... mais, en partant, ne désirez-vous rien emporter avec vous?...

FLEURETTE.

Si fait! vous faites bien de m'y faire penser, je veux emporter quelque chose avec moi. (Elle va à la cabane de Saphir). Saphir! Saphir!... venez, Saphir, ne craignez rien, c'est moi qui vous appelle...

Entre Saphir.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SAPHIR.

SAPHIR.

Me voici, chère Fleurette.

LE COMTE, lorgnant Saphir.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

FLEURETTE.

Ça?... mais c'est ce que je veux emporter.

LE COMTE.

Un berger ?

FLEURETTE.

Un berger.

LE COMTE.

Y songez-vous, princesse ?

SAPHIR, étonné.

Princesse !...

FLEURETTE.

Oui, princesse !... Tout à l'heure, j'étais bergère ; maintenant, je suis la fille du roi Bobèche.

SAPHIR.

Bobèche !

FLEURETTE.

Cela te fait peur, n'est-ce pas ?... Tu te dis que nous allons être séparés... et que deviendront alors les serments que nous avons échangés ?... N'aie pas peur, je t'emmène avec moi à la cour !

LE COMTE.

Par exemple !

FLEURETTE, avec autorité.

Je l'emmène... Appelez vos hommes et partons.

LE COMTE.

Encore une fois, princesse...

FLEURETTE.

Appelez vos hommes.

LE COMTE.

Emporter un berger!... Si c'était un mouton, passe encore... un petit mouton avec des faveurs roses, qui va, qui vient, qui trotte...

FLEURETTE.

Vous m'avez dit que j'étais la fille du roi...

LE COMTE.

Sans doute.

FLEURETTE.

Alors, il me semble que lorsque je parle, vous n'avez qu'à obéir.

LE COMTE, s'inclinant.

Princesse!...

Il remonte et va faire un signe à gauche : entrent alors quatre pages, suivis de quatre hommes portant un palanquin; ils le déposent au milieu du théâtre.

CHŒUR DES PORTEURS et DES PAGES.

Montez sur ce palanquin,

Que surmonte un baldaquin.

Cré coquin! cré coquin!

Il va fair' chaud l' long du ch'min!

FLEURETTE, à Saphir.

Viens, et suis ce palanquin,

Que surmonte un baldaquin.

Doux coquin, gai coquin,

L'amour sera du chemin!

(Elle s'installe dans le palanquin, les porteurs l'enlèvent; en ce moment, Barbe-Bleue, suivi de ses hommes d'armes, paraît sur la montagne. Les rideaux du palanquin sont ouverts : Barbe-Bleue aperçoit la princesse Hermia; il est saisi d'une violente admiration.)

REPRISE DU CHŒUR.

Montez sur ce palanquin, etc, etc.

(Les porteurs se mettent en marche; ils sortent par le fond à gauche, précédés du comte Oscar et suivis par Saphir.)

SCÈNE IX

BARBE-BLEUE, HOMMES D'ARMES.

Quand le cortège a disparu, Barbe-Bleue descend, suivi de ses hommes d'armes.

BARBE-BLEUE.

Encor une, soldats, belle parmi les belles !
 Pourquoi donc le destin les met-il sur mes pas,
 Ces femmes qu'aussitôt des morts accidentelles
 Arrachent de mes bras !

COUPLETS.

I

Ma première femme est morte,
 Et que le diable m'emporte
 Si j'ai jamais su comment !
 La deuxième et la troisième,
 Ainsi que la quatrième,
 Je les pleure également.
 La cinquième m'était chère,
 Mais, la semaine dernière,
 A mon grand étonnement,
 Sans aucun motif plausible,
 Les trois Parques, c'est horrible !
 L'ont cueillie en un moment...
 Je suis Barbe-Bleue, ô gué !
 Jamais veuf ne fut plus gai !

LES SOLDATS.

Il est Barbe-Bleue, ô gué !
 Jamais veuf ne fut plus gai !

BARBE-BLEUE.

II

Maintenant que j'ai dit comme
 L'on m'appelle et l'on me nomme,
 Chacun comprend à l'instant,
 Que mon unique pensée,
 Est de la voir remplacée,

Celle que j'adorais tant!
 Entre nous, c'est chose faite :
 La sixième est toute prête,
 Mais je sais ce qui l'attend..
 Je le sais, et je crois même
 Que déjà de la septième
 Je m'occupe vaguement...
 Je suis Barbe-Bleue, ô gué? etc., etc.

LE CHOEUR.

Il est Barbe-Bleue, etc.

(Entre Popolani, par la gauche; les hommes d'armes se retirent au fond.)

SCÈNE X

LES MÊMES, POPOLANI.

BARBE-BLEUE.

Te voilà, Popolani, mon fidèle alchimiste...

POPOLANI, s'inclinant.

Monseigneur...

BARBE-BLEUE.

Sais-tu quelle est cette jeune fille que je viens de voir partir en palanquin... et que le comte Oscar accompagnait lui-même, si je ne me suis trompé?

POPOLANI.

Cette jeune fille, quelle qu'elle soit, est la propre fille du roi Bobèche.

BARBE-BLEUE.

Comme ça se trouve!... je la reverrai à la cour, le jour où je présenterai ma nouvelle épouse...

POPOLANI.

Votre nouvelle épouse, monseigneur!

BARBE-BLEUE.

Penses-tu qu'à mon âge je veuille vivre sans une petite femme ?

POPOLANI.

Horrible ! horrible ! très horrible !...

BARBE-BLEUE.

Tu frémis !... Cette idée de noces nouvelles, qui me fait sourire, moi, te fait frissonner, toi.

POPOLANI.

Et ça se comprend, car c'est moi qui...

BARBE-BLEUE.

N'achève pas !... Après que mon amour les a tenues éveillées pendant quelque temps, c'est toi qui te charges de procurer à mes épouses un sommeil bien-faisant qui ne finit jamais, ô terrible alchimiste !

POPOLANI.

Est-ce que vous ne rougissez pas ?...

BARBE-BLEUE.

Non, je ne rougis pas, et je t'avouerai même que je trouve qu'il y a dans mon caractère quelque chose de poétique !... Je n'aime pas une femme, j'aime toutes les femmes... c'est gentil, ça !... En m'attachant exclusivement à une d'elles, je croirais faire injure aux autres... Ajoute à cela des scrupules qui ne me permettent pas de croire qu'il soit permis de prendre une femme autrement qu'en légitime mariage : tout te paraîtra clair dans ma conduite ; tu m'auras tout entier.

POPOLANI.

Enfin !... Et me permettez-vous de vous demander qui est cette nouvelle épouse ?

BARBE-BLEUE.

Qui peut savoir ?... Ne le sais moi-même... Tu as exécuté mes ordres ?

POPOLANI.

Oui, monseigneur; vous allez couronner votre rosière.

BARBE-BLEUE.

Et comment est-elle ?

POPOLANI.

Mais... c'est une femme...

BARBE-BLEUE.

J'entends, mais quel genre de femme ?...

POPOLANI.

Du genre des belles femmes.

BARBE-BLEUE.

Ressemble-t-elle aux femmes que j'ai rencontrées jusqu'ici ?

POPOLANI.

Oh ! quant à cela, pas du tout ! Si vous vous attendez à revoir une nouvelle Isaure de Valbon...

BARBE-BLEUE.

Cette chère Isaure... Je l'ai bien aimée !... Ainsi, la rosière ne lui ressemble pas ?

POPOLANI.

Pas le moins du monde.

BARBE-BLEUE.

Mais parle donc !... il faut t'arracher les paroles... Comment est-elle, enfin, cette rosière !... trace-moi son portrait.

Ritournelle.

POPOLANI, allant regarder à gauche.

C'est inutile, car la voici, on vous l'amène !

Entre la rosière avec son cortège, par le fond à gauche; le cortège fait le tour du théâtre.

SCÈNE XI

LES MÊMES, BOULOTTE, en robe blanche, couverte de fleurs d'oranger, PAYSANS ET PAYSANNES.

Le greffier est en tête du cortège, puis vient Boulotte, voilée, entre deux jeunes filles vêtues de blanc comme elle; l'une de ces jeunes filles porte une couronne de fleurs d'oranger, et l'autre un de ces petits coussins appelés macarons. — Tous les paysans et paysannes ont au côté des fleurs et des rubans. Arrivée au milieu du théâtre, Boulotte s'arrête; les deux jeunes filles restent derrière elle, celle qui porte la couronne à sa gauche, et l'autre à sa droite.

FINALE.

CHŒUR.

Honneur, honneur
A monseigneur,
Qui lui-même a voulu.
Couronner la vertu,
Montrant ainsi que l'innocence,
Trouve toujours sa récompense!
Honneur! honneur,
A monseigneur!

BARBE-BLEUE.

L'innocence, en effet, je pense,
Va recevoir sa récompense!

(Deux jeunes filles enlèvent le voile de Boulotte; celle-ci, très émue, salue Barbe-Bleue, qui, au milieu du silence général, s'approche de Boulotte et l'examine attentivement. — Après cet examen, Barbe-Bleue s'avance sur le devant de la scène et dit avec enthousiasme.)

COUPLETS.

I

C'est un Rubens!
Ce qu'on appelle une gaillarde,
Une robuste campagnarde,
Bien établie en tous les sens!
Elle n'a point ces mignardises
Qui m'ont fatigué des marquises!
C'est un Rubens!

BARBE-BLEUE.

LE CHŒUR.
C'est un Rubens!

BARBE-BLEUE.

II

C'est un Rubens!
Une grosse et forte luronne
Qui, lorsqu'un amant la chiffonne,
Se défend à grands coups de poings!
Elle est robuste, elle est naïve,
Sa grâce est quelque peu massive...
C'est un Rubens!

LE CHŒUR.
C'est un Rubens!
(La jeune fille qui porte le macaron le dépose devant Boulotte.)

POPOLANI, à Boulotte.
Et maintenant, approchez-vous,
Et sur ce macaron vous mettez à genoux!
(Boulotte s'agenouille.)

LE CHŒUR.
Pour la rosière, ah! quel honneur!
Vive Boulotte et vive monseigneur!

POPOLANI.
Silence! silence!
De monseigneur admirons l'éloquence!
BARBE-BLEUE, prenant la couronne et la posant sur le front de
Boulotte.

COUPLETS.

I

En recevant ce témoignage
Que nous devons à tes vertus,
Tu nous promets de rester sage,
Ainsi que toujours tu le fus.

BOULOTTE, se levant.
Vous promettre ça?... Je l' veux bien,
Attendu qu' ça n' m'engage à rien!
(Elle se remet à genoux.)

BARBE-BLEUE.

II

Si quelque jour, bientôt peut-être,
D'un mari je te fais présent,
Ce jour-là, tu nous promets d'être
Digne de lui, comme à présent.

BOULOTTE, se levant.

Vous promettre ça?... Je l' veux bien,
Attendu qu' ça n' m'engage à rien!

BARBE-BLEUE.

Écoutez, manants et vassaux!...
Je vais faire une chose immense!
Grands principes, je vous devance!
J'inaugure les temps nouveaux!
Moi, noble et grand seigneur de race haute et fière,
Sire de Barbe-Bleue et de maints autres lieux,
J'entends que le palais s'unisse à la chaumière;
Prince, j'épouse une bergère
A la barbe de mes aïeux!

LE CHŒUR, intrigué.

Une bergère!

BARBE-BLEUE, montrant Boulotte.

Cette bergère!

POPOLANI, crevant de rire, à part.

Ah! quelle bergère!

LE CHŒUR.

Prince, il épouse une bergère!

BOULOTTE, saisie.

C'est-y ben vrai, mon doux seigneur?

BARBE-BLEUE, simple et grand.

Ma parole d'honneur!

BOULOTTE, faisant la révérence.

Ah! pour moi quel honneur!

POPOLANI, bas, à Boulotte.

Femme de Barbe-Bleue! et vous n'aurez pas peur?

BARBE-BLEUE.

BOULOTTE.

Qui?... moi, peur?...
Jamais, manant ou grand seigneur,
Jamais homme ne m'a fait peur.

BARBE-BLEUE.

Ça, maintenant, que l'on s'apprête
À retourner dans mon manoir !
Je veux terminer cette fête
Aujourd'hui même, dès ce soir !
Les cavaliers, dans ce voyage,
Iront à cheval, comme il sied ;
Les gens de pied, selon l'usage,
Les gens de pied iront à pied.

LE CHOEUR.

Les gens de pied, selon l'usage,
Les gens de pied iront à pied.

BARBE-BLEUE.

Allons, marchons !
Allons, partons !
Gai, gai, marions-nous !
Le mariage est doux !
Allons, marchons !
Allons, partons !
Chaud, chaud, partons gaiement !
Je suis impatient !

LE CHOEUR.

Allons, marchons !
Allons partons !
Gai, gai, mariez-vous !
Le mariage est doux !
Allons, marchons :
Allons, partons !
Chaud, chaud, partons gaiement !
Il est impatient !

BOULOTTE, à part, regardant Barbe-Bleue.

Je sais que de l'homme qui m'aime,
On ne dit pas grand bien ;
Mais baste!... essayons-en tout d' même !
Qui n' risque rien n'a rien !

BARBE-BLEUE et LE CHŒUR.

REPRISE

Allons, marchons!
 Allons, partons! etc.
 D'abord au pas,
 Au petit pas,
 Sans grand fracas,
 Et puis au trot,
 Au petit trot,
 Puis au grand trot,
 Puis au galop,
 Au grand galop!
 Hop là! hop là!
 Tra la la la.

POPOLANI.

En route, vassaux et manants!
 En route, sans perdre de temps!
 Faisons cortège aux deux amants!

(Pendant la reprise du chœur, le cortège se forme et se met en marche : il part de la gauche et traverse la scène sur le devant, allant vers la montagne. — La moitié des hommes d'armes ouvre la marche, puis viennent les paysannes, puis Barbe-Bleue et Boulotte, puis le reste des hommes d'armes et enfin les paysans. — Popolani et le greffier dirigent le cortège.)

BARBE-BLEUE, BOULOTTE, POPOLANI et LE CHŒUR.

Allons, marchons!
 Allons, partons! etc.
 D'abord au pas,
 Au petit pas, etc.

BARBE-BLEUE, tenant Boulotte par la main et arrivé sur le devant de la scène.

Je suis Barbe-Bleue, ô gué!
 Jamais veuf ne fut plus gai!

LE CHŒUR.

Il est Barbe-Bleue, ô gué!
 Jamais veuf ne fut plus gai!

(Arrivés au milieu de la montagne, Barbe-Bleue et Boulotte s'arrêtent et saluent les paysans, qui, restés en bas, agitent leurs chapeaux. — Tableau.)

ACTE DEUXIÈME

PREMIER TABLEAU

Le Palais du Roi.

La Salle des Ancêtres, garnie de portraits en pied. — Au fond, trois grandes baies ouvrant sur une galerie. — A droite, deuxième plan, porte de l'appartement du roi ; à gauche, en face, porte de l'appartement de la reine. — De chaque côté de la scène, au second plan, des potiches posées sur des socles. — A droite, sur le devant, un guéridon. — Le fauteuil royal à côté du guéridon ; un autre fauteuil pareil, à gauche ; sièges au fond, à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

ALVAREZ, COURTISANS, puis LE COMTE,
puis UN PAGE.

Alvarez se tient le premier à gauche parmi les courtisans.

CHŒUR.

Notre maître
Va paraître ;
Au palais nous accourons.
Force grâces,
Force places,
Voilà ce que nous voulons.

(Entre, par le fond, le comte Oscar ; il est rêveur.)

LE COMTE, à part.

Serai-je Richelieu ? Serai-je Olivarès ?

LE CHŒUR.

Le premier ministre !
Son air est sinistre !

LE COMTE, saluant.

Salut à vous, messieurs !

LE CHOEUR, saluant.

Nous sommes vos valets.

LE COMTE, avec amertume, à part.

Mes valets aujourd'hui! mes ennemis demain!
Car ils sont courtisans, et tous sauraient, je pense,
Si je les en priais, répéter le refrain
Du courtisan par excellence.

(Parlé, aux courtisans.)

Chantons, messieurs.

COUPLETS.

I

C'est un métier difficile
Que celui des courtisans,
Et tel, qui s'y croit habile,
Souvent se fourre dedans.
Il faut, s'il veut arriver,
Qu'un bon courtisan s'incline,
Qu'il s'incline,
Qu'il s'incline,
Et qu'il courbe son échine
Autant qu'il la peut courber.

LE CHOEUR.

Il faut, s'il veut arriver, etc.

(De profondes salutations accompagnent en mesure les mots : « qu'il s'incline ».)

LE COMTE.

II

Quoi que notre maître dise,
On doit se pâmer d'abord;
Et, si c'est une bêtise,
On ne rit plus, on se tord!
Il faut, s'il veut arriver,
Qu'un bon courtisan s'incline,
Qu'il s'incline,
Qu'il s'incline,
Et qu'il courbe son échine
Autant qu'il la peut courber.

LE CHOEUR.

Il faut, s'il veut arriver, etc.

LE COMTE, à part, regardant les courtisans courbés.
Qu'est-ce que je disais ?

UN PAGE, entrant par la droite et annonçant.

Le roi !

Les courtisans, qui sont en cercle autour du comte, passent à gauche ; tous se rangent avec empressement sur deux lignes, Alvarez toujours le premier. Le roi Bobèche entre par la droite : les courtisans, ainsi que le comte Oscar, s'inclinent profondément.

LE COMTE.

Sa Majesté Bobèche !

SCÈNE II

LES MÊMES, LE ROI BOBÈCHE, suivi d'un autre page.
Il parcourt les rangs, sa figure exprime une vive satisfaction ; les deux pages se tiennent derrière le guéridon.

BOBÈCHE.

Deux pouces plus bas qu'hier... parfait ! (Apercevant Alvarez qui est moins courbé que les autres.) Ah ! cependant... (Reconnaissant Alvarez.) Alvarez !... ce devait être lui !... Patience, patience !... (Il donne une tape sur la tête d'Alvarez pour le mettre au niveau.) Comme les autres, monsieur, comme les autres !... (Après un silence, il frappe dans ses mains.) Pan !... pan !... (Les courtisans se relèvent.) Comte Oscar, lisez l'emploi de la journée.

LE COMTE, prenant un papier que lui donne le deuxième page et lisant.

« A deux heures, réception du prince Saphir, qui vient pour épouser la princesse Hermia. Après avoir été reçu dans les jardins par la foule des courtisans, qui lui chanteront la cantate n° 5... » Vous la savez :

Chantant.

« Ah ! quel beau jour !
Ah ! quel beau jour !... »

ALVAREZ, continuant l'air.
« Ah ! quel beau jour !... »

BOBÈCHE, sévèrement

Assez, monsieur!... Continuez, comte Oscar.

LE COMTE, lisant.

« Après avoir été reçu par la foule des courtisans... le jeune prince sera amené, par moi, en présence du roi, de la reine et de la jeune princesse... Scène intime... épanchements de famille. »

BOBÈCHE, se retournant vers Alvarez.

Vous causez, seigneur Alvarez!

ALVAREZ.

Ce n'est pas moi, sire.

BOBÈCHE.

Je vous dis que vous causez...

ALVAREZ.

Foi de gentilhomme!

BOBÈCHE.

Encore, monsieur!... ne savez-vous pas que, quand c'est à moi que l'on parle, on doit garder le silence?... Continuez, comte Oscar.

LE COMTE, lisant.

« A trois heures, réception du sire de Barbe-Bleue et de sa nouvelle épouse. — Cantate n° 9. »

BOBÈCHE, chantant.

« Voici cet heureux couple...
Il vient à petits pas... »

Continuez.

LE COMTE, lisant.

« Réception de gala et baise-main, ici même dans la Salle des Ancêtres... (Tous les courtisans s'inclinent devant les portraits des ancêtres; Bobèche frappe deux coups dans sa main, ils se relèvent.) A huit heures, le dîner;... à minuit, le mariage du prince et de la princesse. — Cantate n° 22. »

BOBÈCHE, chantant.

« Hyménée, hyménée!...
O la belle journée!... »

LE COMTE, lisant.

« A minuit et demi, feu d'artifice, concert et bal. »
C'est tout.

Il rend le papier au page.

BOBÈCHE, aux courtisans.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler, messieurs, que, pour ces diverses cérémonies, une mise soignée est de rigueur... Et maintenant, allez, messieurs. Vous, Alvarez, restez...

Il donne le signal du départ en frappant deux coups dans ses mains.

REPRISE DU CHOEUR.

Il faut, s'il veut arriver,
Qu'un bon courtisan s'incline..., etc.

Les courtisans, moins Alvarez, sortent par le fond, les deux pages rentrent à droite.

SCÈNE III

ALVAREZ, BOBÈCHE, LE COMTE.

BOBÈCHE, à Alvarez.

A quelle heure vous êtes-vous levé ce matin ?

ALVAREZ.

A l'heure qui plaira à Votre Majesté.

BOBÈCHE, à part, avec amertume.

Et l'on veut que les rois sachent la vérité!... (Haut, à Alvarez.) Alors, vous vous êtes levé à sept heures du matin, vous êtes descendu dans le parc, vous y avez rencontré une femme.

ALVAREZ.

La reine...

BOBÈCHE.

Cette femme, monsieur, nous ne la nommerons pas...
Il convient de ne pas la nommer... Êtes-vous marié?

ALVAREZ.

Non, sire.

BOBÈCHE.

Vous avez des enfants, au moins?

ALVAREZ.

Non, sire.

BOBÈCHE.

C'est bien, vos enfants et votre femme trouveront en
moi un second père... Allez! Je n'avais pas autre chose
à vous dire...

ALVAREZ, se prenant la tête entre ses mains, à part.

Oh! je suis perdu!... je suis bien perdu!

Il sort par le fond.

SCÈNE IV

BOBÈCHE, LE COMTE.

BOBÈCHE.

Tu m'as compris?

LE COMTE.

Eh quoi! sire, encore du sang?

BOBÈCHE.

Il le faut!

LE COMTE.

Ils sont quatre déjà, qui ont rencontré la reine dans
le parc, et qui, deux heures après...

BOBÈCHE, avec horreur.

Quatre déjà!...

LE COMTE.

Il faut nous arrêter. Sire, vous êtes la voix qui commande, mais moi, je suis le bras qui exécute... et ça commence à me fatiguer. Et puis, j'ai des remords... c'est la nuit que ça me prend... Pas plus tard qu'avant-hier, j'ai eu une crise... je me suis levé précipitamment. La comtesse Oscar m'a dit : « Qu'avez-vous, mon ami?... » Je n'ai pas osé lui dire que c'était le remords... Elle a cru ce qu'elle a voulu.

BOBÈCHE.

Je comprends ça.

LE COMTE.

Il faut nous arrêter.

BOBÈCHE.

Bah! celui-là encore... après, nous verrons... (Passant à droite). Et maintenant, occupons-nous des affaires de l'État. (Il fait tourner une crécelle dorée qui est sur le guéridon; un page entre par la droite.) Qu'on m'apporte le monde!... (Le page apporte un globe terrestre, qu'il dépose sur le guéridon et sort. Au comte.) Avez-vous observé l'horizon politique?

LE COMTE.

Oui, sire.

BOBÈCHE, s'asseyant près du guéridon et s'amusant à faire tourner le globe.

Moi aussi, monsieur, et j'ai une opinion.

LE COMTE, s'approchant.

Je ne la connais pas, sire, mais je la partage absolument.

BOBÈCHE.

Mon opinion, c'est que la conduite du sire de Barbe-Bleue n'est pas claire... Cinq de ses femmes ont déjà

disparu... Ne vous avais-je pas chargé de lui faire quelques observations ?

LE COMTE.

Après la disparition de sa troisième femme, je suis allé le trouver... et, pour entamer la conversation : « C'était une bien digne femme que feu Isaure de Valbon, lui ai-je dit. — Oui, m'a-t-il répondu, une bien digne femme, mais c'était toujours la même chose... » Je n'ai pas cru devoir aller plus loin.

BOBÈCHE.

Tu as bien fait... Il me semble, cependant, que tant de crimes ne peuvent rester impunis... Cinq femmes!...

LE COMTE.

Oui, sire, il a fait disparaître cinq femmes... tout comme moi, par votre ordre, j'ai fait disparaître cinq...

BOBÈCHE, se levant et passant à gauche.

Oses-tu comparer la conduite d'un roi qui commande à cent vingt millions d'hommes à celle d'un méchant petit prince, qui n'a pas trois mille sujets?...

LE COMTE.

Sire!...

BOBÈCHE.

Tu vois... tu ne l'oses... Il faut sévir... et nous sévirons!

LE COMTE.

C'est qu'il a des canons, le sire de Barbe-Bleue!... Tandis que vous... vous n'en avez pas!

BOBÈCHE.

Comment, je n'en ai pas?...

LE COMTE.

Dame! l'an dernier, vous avez tenu à avoir votre statue équestre... Tous vos canons y ont passé.

BOBÈCHE.

Mais, depuis ma statue, qu'est-ce que le grand-maître de mon artillerie fait de l'argent que je lui donne?

LE COMTE.

Il le dépense avec des femmes.

BOBÈCHE.

Il devrait nous inviter, au moins!

LE COMTE.

Moi, il m'invite.

BOBÈCHE.

Il vous invite?... Ah!... (Changeant de ton.) Donc, votre avis est qu'il ne faut pas sévir?

LE COMTE.

Non seulement il ne faut pas sévir, mais il faudra recevoir très bien le sire de Barbe-Bleue, et lui obéir, s'il plaît à ce redoutable seigneur d'ordonner quelque chose.

BOBÈCHE.

Eh bien!... on lui obéira.

LE COMTE.

Est-ce décidé, sire?

BOBÈCHE.

C'est décidé!... (Avec orgueil et passant à droite.) Un homme est bien fort, quand il a pris une résolution!

SCÈNE V

LES MÊMES, UN PAGE,
puis LA REINE CLÉMENTINE, suivie d'un autre page.

UN PAGE, entrant par la gauche et annonçant.

La reine!

Clémentine paraît, un deuxième page la suit.

BOBÈCHE, regardant entrer Clémentine, à part.

Tout comme Isaure de Valbon, la reine... avec une nuance, cependant... c'est une femme très désagréable, mais c'est toujours la même chose. (Au comte.) Allez, comte Oscar, et n'oubliez pas que vous avez deux mots à dire au seigneur Alvarez.

CLÉMENTINE.

Ah! à propos d'Alvarez, comte Oscar?...

LE COMTE, redescendant vivement.

Majesté?...

CLÉMENTINE.

Dites-lui que j'ai pensé à ce qu'il m'a demandé et que je crois que ça pourra se faire.

BOBÈCHE, bas, au comte.

Et tu voulais l'épargner!...

LE COMTE, bas.

C'est bien, sire, j'obéirai.

Il sort par le fond, Bobèche remonte et redescend à gauche; les pages rentrent à gauche.

SCÈNE VI

BOBÈCHE, CLÉMENTINE.

BOBÈCHE.

Que me voulez-vous, madame?

CLÉMENTINE.

On vient de notifier à ma fille et à moi l'emploi de cette journée.

BOBÈCHE.

Eh bien?

CLÉMENTINE.

J'y vois que ce soir, à minuit, elle doit épouser le prince Saphir...

BOBÈCHE.

C'est exact.

CLÉMENTINE.

Eh bien! monsieur, ce mariage ne peut pas se faire.

BOBÈCHE.

Pourquoi? Ah! dites-moi pourquoi?

CLÉMENTINE.

Je connais le cœur de ma fille... Elle aime quelqu'un.

BOBÈCHE, amèrement.

Mais on peut aimer une personne et en épouser une autre.

CLÉMENTINE, avec énergie.

Ah! je le sais bien.

BOBÈCHE.

Madame!...

CLÉMENTINE.

Mais je sais, et vous savez aussi, ce qui d'ordinaire résulte de ces sortes d'unions...

BOBÈCHE.

Je ne vous parle jamais de ça, vous m'en parlez toujours : vous avez tort. Ça n'est pas un sujet convenable de conversation.

CLÉMENTINE.

J'ai le droit d'en parler, moi... car je ne suis jamais allée jusqu'à la faute...

BOBÈCHE.

Parce que je vous ai arrêtée à la frontière.

CLÉMENTINE.

Jamais, monsieur, et cependant... avouez qu'en un cas pareil, l'épouse pourrait plaider les circonstances atténuantes.

COUPLETS.

I

On prend un ange d'innocence,
 Tout comme j'étais à seize ans;
 Un jour, on la met en présence
 D'un prince des plus déplaisants...
 Voilà comment cela commence.
 Elle pleure, elle en perd l'esprit,
 Mais la raison d'État empêche
 Qu'on écoute ce qu'elle dit.
 Bref, elle épouse un roi Bobèche!...
 Voilà comment cela finit!

II

Un seigneur de haute naissance,
 Un beau soir, paraît à la cour;
 Il ose, voyez l'insolence,
 A la reine parler d'amour...
 Voilà comment cela commence.
 De fureur la reine pâlit;
 Mais, le lendemain, moins revêche,
 A l'imprudent elle sourit...
 Et tu vois d'ici, roi Bobèche,
 Tu vois comment cela finit!

BOBÈCHE.

Vous avez une manie désagréable, c'est de toujours me parler de ce dont les femmes évitent généralement de parler à leurs maris...

CLÉMENTINE.

Je ne vous en parlerais certes pas, monsieur, s'il ne s'agissait du bonheur de ma fille.

BOBÈCHE.

Votre fille, madame!... je suis sûr qu'elle sera plus

raisonnable que vous, votre fille, et qu'elle prendra la chose très gentiment.

CLÉMENTINE.

Très gentiment?... Eh bien, savez-vous ce qu'elle fait, depuis qu'elle a appris qu'elle serait mariée ce soir avec ce prince Saphir?

BOBÈCHE.

Qu'est-ce qu'elle fait?

CLÉMENTINE.

Elle brise des vases précieux.

BOBÈCHE, furieux.

Elle brise mes biscuits!... par exemple!...

Il veut s'élançer, Clémentine l'arrête.

CLÉMENTINE.

Oh! soyez tranquille, vous ne tarderez pas à la voir paraître... quand elle aura cassé les potiches qui sont par là, elle viendra casser celles qui sont ici.

Bruit de porcelaine brisée au dehors; la princesse Hermia entre précipitamment par la gauche.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

Ah! vous voulez me marier avec le prince Saphir!
(Elle brise un vase à gauche.) V'lan!

CLÉMENTINE, à Bobèche.

Vous voyez!...

BOBÈCHE, cherchant à arrêter sa fille.

Hermia!...

LA PRINCESSE.

Ah! c'est pour ce soir, à minuit!... (Elle brise un autre vase à droite.) V'lan!

BOBÈCHE, courant à elle.

Mia-mia!

LA PRINCESSE.

C'est ce que nous verrons!...

Elle veut saisir le globe terrestre.

BOBÈCHE, l'arrêtant.

Pas ça, ma fille!... Pas le monde!...

CLÉMENTINE, à Bobèche.

Quand je vous le disais!...

BOBÈCHE, ramenant sa fille au milieu de la scène.

Voyons, ma fille, voyons, il faut être raisonnable.

LA PRINCESSE.

Je ne demande pas mieux que d'être raisonnable, mais à la condition qu'on fera ce que je voudrai... Je n'épouserai pas votre prince Saphir! J'aime un berger!... Ce berger, je l'avais emmené avec moi; au milieu du chemin, il m'a dit : « Quand vous étiez bergère, je n'osais pas parler à ma famille de notre mariage; mais du moment que vous êtes princesse, c'est bien différent, et je vais parler à ma famille... » Là-dessus, il m'a quittée... Il faut l'attendre.

BOBÈCHE.

Il est trop tard, ma fille.

CLÉMENTINE.

Il n'est jamais trop tard pour empêcher un malheur.

BOBÈCHE.

Madame!...

CLÉMENTINE, avec intention.

Un nouveau malheur.

BOBÈCHE.

Voilà que vous recommencez...

LA PRINCESSE.

Tiens bon, maman! (A Bobèche.) Maman est pour moi!... (A sa mère.) Tiens bon, maman!

BOBÈCHE

Clémentine fera ce que je voudrai!... Elle est ma femme, Clémentine!

CLÉMENTINE.

Oui, mais, avant d'être votre femme, j'étais sa mère...

BOBÈCHE.

Comment?

CLÉMENTINE.

Je veux dire qu'avant d'être votre femme, je suis sa mère!

BOBÈCHE.

J'aime mieux ça.

CLÉMENTINE.

Et puis...

BOBÈCHE, furieux.

Et puis... en voilà assez!... (Musique au dehors.) J'entends la cantate... c'est le jeune prince!

Il remonte, Clémentine et la princesse passent à droite.

LA PRINCESSE, brisée.

Oh! maman! maman!...

Elle se jette dans les bras de sa mère.

CLÉMENTINE, la soutenant.

Oh! ma fille! ma fille!...

BOBÈCHE, redescendant à gauche.

Attention, ma fille!

LA PRINCESSE, se redressant.

N'ayez pas peur, vous allez voir comment je vais le recevoir!

Deux pages entrent par le fond, précédant le prince Saphir; après son entrée, ils restent au fond.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE PRINCE SAPHIR.

UN PAGE, annonçant du fond.

Le prince Saphir!

SAPHIR, entrant par le fond et saluant Bobèche et Clémentine.

Sire!... Madame!... (Il salue la princesse.) Mademoiselle!...
Celle-ci tourne le dos.

CLÉMENTINE, bas, à sa fille.

Je t'assure qu'il n'est pas mal.

SAPHIR.

Chère princesse...

La princesse continue à lui tourner le dos.

BOBÈCHE, mécontent.

Ma fille!... ma fille!...

LA PRINCESSE, allant à Saphir.

Non!... et je vais lui dire à lui-même... (Elle lève les yeux, reconnaît Saphir et se précipite dans ses bras en jetant un cri de joie.) Ah!...

QUATUOR.

LA PRINCESSE.

C'est mon berger!

TOUS, étonnés.

C'est son berger!

LA PRINCESSE.

Pourquoi me faire énragé ?
C'est mon berger !

TOUS.

C'est son berger !

LA PRINCESSE.

C'est bien lui ! c'est mon berger !
Il a changé de costume,
Mais son cœur n'a pu changer,
Et sous cette toque à plume
Je reconnais mon berger !

TOUS.

C'est son berger !

LA PRINCESSE.

C'est mon berger !
Quel plaisir de reconnaître
Ce front charmant !
Il est mon seigneur et maître,
Et mon amant !
Mariez-nous tout de suite !
A mon côté mettez vite,
Mettez la fleur d'oranger,
Que j'épouse mon berger !
C'est mon berger !

TOUS.

C'est son berger !

BOBÈCHE, ahuri.

C'est mon berger!... c'est son berger!... Ce n'est
donc pas le prince ?

SAPHIR.

Si fait ! le prince et le berger ne font qu'un...

BOBÈCHE.

Comment cela ?

SAPHIR.

Je vais vous le dire : une fois, à la chasse, je m'éga-
rai... j'aperçus...

BOBÈCHE.

Ah! vous avez quelque chose à raconter... (Il remonte et fait un signe : Les deux pages avancent un fauteuil à droite, un fauteuil à gauche, deux tabourets au milieu.) Ça se trouve bien, car nous avons mis une scène intime sur le programme, et je ne sais fichtre pas avec quoi nous l'aurions remplie. Asseyons-nous (Tous les quatre s'asseyent. — Les pages se retirent. — A Saphir.) Maintenant, vous pouvez...

SAPHIR.

Une fois, à la chasse, je m'égarai; j'aperçus une bergère d'une beauté éclatante!...

LA PRINCESSE, ingénument.

C'était moi, maman!

CLÉMENTINE.

Pauvre enfant!

SAPHIR, continuant.

Je vins m'établir auprès d'elle, dans le même village, sous l'apparence d'un berger... On n'aime bien qu'à la campagne! Dans les villes, le cœur ne bat pas, mais il bat aux champs.

BOBÈCHE.

Il bat aux champs!... Battre aux champs!

Il se lève, et attaque le quatuor en faisant les gestes d'un tambour qui bat aux champs. Stupéfaction de Saphir.

QUATUOR.

BOBÈCHE.

Ran, plan, plan, plan, plan!

CLÉMENTINE, même jeu.

Ran, plan, plan, plan, plan!

LA PRINCESSE, même jeu.

Ran, plan, plan, plan, plan!

SAPHIR, ahuri, mais prenant son parti et faisant comme les autres.

Ran, plan, plan, plan, plan!

Le roi, la reine et la princesse se rasseyent en même temps, mécaniquement, sur la dernière note... Saphir stupéfait les regarde et se rassied un peu après.

BOBÈCHE, à Saphir. Parlé, très naturellement.

Maintenant, reprenez votre récit...

SAPHIR, parlé.

Je disais donc que le cœur ne bat pas à la ville, mais qu'il bat aux champs...

BOBÈCHE, parlé.

Alors, je reprends.

Ici reprise du quatuor avec les mêmes jeux de scène.

BOBÈCHE, se levant.

Ran, plan, plan, plan, plan!

CLÉMENTINE, se levant.

Ran, plan, plan, plan, plan!

LA PRINCESSE, de même.

Ran, plan, plan, plan, plan!

SAPHIR, de même.

Ran, plan, plan, plan, plan!

Ils se rasseyent ensemble cette fois.

SAPHIR, étonné.

Je ne comprends pas...

BOBÈCHE.

Ça ne fait rien... Vous avez de l'esprit, nous aussi... ça ne nous empêche pas d'avoir du cœur... Ainsi, je vais pouvoir vous appeler mon fils, vous allez prendre femme. Si j'ai quelque chose à vous souhaiter, c'est d'avoir un intérieur comparable au mien. Un paradis, un vrai paradis!... Une fille douce et obéissante... une femme affectueuse et dévouée... Il y a vingt ans déjà

que j'ai épousé Clémentine, et nous nous aimons encore comme au premier jour... pas vrai, mon ange ?

CLÉMENTINE, amèrement.

Oui, comme au premier jour.

BOBÈCHE, se levant.

Titine...

CLÉMENTINE, se levant.

Bobèche!...

BOBÈCHE.

Viens, pour montrer au monsieur comme nous nous aimons... viens, Titine, viens m'embrasser !

CLÉMENTINE, énergiquement.

Jamais de la vie!

La princesse se lève, inquiète.

BOBÈCHE.

Madame!...

CLÉMENTINE.

Si vous vous figurez que j'en ai envie!...

BOBÈCHE.

Eh bien, et moi donc!... Je disais cela, parce qu'il y a du monde.

CLÉMENTINE.

Ma fille! ma fille!... on insulte ta mère!...

LA PRINCESSE.

Maman!... maman!...

CLÉMENTINE.

Tu me défendras...

BOBÈCHE, allant à elles. — A Clémentine.

Vous abusez, madame...

LA PRINCESSE, voulant l'arrêter.

Ne touchez pas à ma mère, monsieur!...

Elle veut retenir son père.

BOBÈCHE, impatienté.

Eh! laisse-moi, toi!...

Il se débarrasse un peu vivement de sa fille et la fait passer à gauche.

LA PRINCESSE, avec éclat.

Il m'a battue!... il m'a battue!... ah!...

CLÉMENTINE, avec fureur.

Il a battu mon enfant!... ah!

Toutes deux jettent des cris perçants.

BOBÈCHE, à Saphir, qui, cloué sur son siège, a écouté toute cette scène avec stupeur.

Voilà notre intérieur, monsieur... Un enfer! un véritable enfer!... une fille qui casse des vases précieux, et une femme...

SAPHIR.

Une femme?...

Le comte Oscar entre en s'appuyant sur deux pages qui restent au fond.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE COMTE.

Le comte Oscar est pâle, bouleversé; il arrive jusqu'au milieu de la scène sans dire un mot.

BOBÈCHE.

Eh bien, comte Oscar?... (Le comte Oscar veut parler, tombe assis sur un siège, au milieu, et ne peut pas trouver une parole.) Qu'est-ce que vous avez?

LE COMTE.

Vous me demandez ce que j'ai!...

BOBÈCHE, comprenant.

Ah!... c'est fait?

LE COMTE, d'une voix étouffée.

Oui.

Il se lève et remonte.

BOBÈCHE, avec éclat à Saphir, qui continue à écouter avec stupeur et qui est toujours assis.

Une femme... à cause de qui j'ai été obligé de faire tuer un homme, il n'y a pas un quart d'heure!

Saphir se lève.

CLÉMENTINE, avec anxiété.

Un homme tué à cause de moi!... Et qui ça?

BOBÈCHE, terrible.

Alvarez, madame!

CLÉMENTINE, avec un grand soupir de délivrance.

Alvarez! Ah! vous m'avez fait une peur!...

BOBÈCHE, à part.

Allons, bon!... Ce n'était pas lui!... Tout est à recommencer! (Musique à l'orchestre. — Haut.) Qu'est-ce?

LE COMTE, redescendant.

C'est le sire de Barbe-Bleue et sa nouvelle épouse!

BOBÈCHE.

Alors, fin de la scène intime... (Les pages remettent les sièges en place et sortent par la droite, en emportant le guéridon. — Au comte Oscar.) Je suis satisfait de vos services... Je vous nomme gouverneur de nos provinces du sud... celles qui, jusqu'à présent, ont refusé de reconnaître notre autorité.

LE COMTE.

Ah! ma reconnaissance...

Il remonte.

SAPHIR, à la princesse, bas.

J'ai beaucoup réfléchi pendant la scène intime... une fois mariés, nous verrons très peu tes parents...

nous les inviterons à dîner une fois par mois... pas davantage.

CLÉMENTINE, rêveuse, à part.

Tuer Alvarez... Pourquoi ? quel quiproquo !...

Saphir et la princesse passent à droite, près de Bobèche et de Clémentine. — Les courtisans et les dames de la cour entrent par le fond.

SCÈNE X

LES MÊMES, LES COURTISANS, DAMES DE LA COUR,
puis BARBE-BLEUE et BOULOTTE, GARDES,
qui restent dans la galerie du fond.

FINALE

CHŒUR.

Voici cet heureux couple !
Il vient à petits pas ;
L'époux est mince et souple,
L'épouse a des appas.

LE COMTE, à Bobèche.

Il vient vous présenter son épouse, et désire
Vous adresser son compliment.

BOBÈCHE.

C'est la sixième fois... Je sais ce qu'il va dire :
Toujours le même boniment !

LE CHŒUR

Toujours le même boniment !

BOBÈCHE.

Écoutons cependant.

LE COMTE.

Écoutons...

BOBÈCHE.

Cependant.

(Barbe-Bleue entre par le fond avec Boulotte; celle-ci superbement vêtue.)

BARBE-BLEUE, à Bobèche.

COUPLETS.

I

J'ai, la dernière semaine,
De l'hymen serré la chaîne.

LE CHOEUR.

Mais il nous a déjà dit ça!

BARBE-BLEUE.

Donc, selon l'antique usage,
Roi, je viens vous rendre hommage...

LE CHOEUR.

Mais il nous a déjà dit ça!

BARBE-BLEUE.

Et vous présenter la dame
Qui, pour l'instant, est ma femme.

LE CHOEUR.

Halte-là!

Car déjà

Vous nous avez dit tout cela!

BARBE-BLEUE.

Eh bien, si j'ai dit tout cela,
Je le répète... et puis voilà!
(Barbe-Bleue fait passer Boulotte près de Bobèche.)

BOULOTTE, à Bobèche.

II

Le roi Bobèch', c'est vous, sire?...
Vous m'allez... j' vous l' fais pas dire.

LE CHOEUR, étonné.

On ne nous a jamais dit ça!

BOULOTTE, montrant Clémentine.

C'tte gross' mèr' qu'a si bonn' mine,
Vingt sous qu' c'est mam' Clémentine!

LE CHOEUR.

On ne nous a jamais dit ça!

BARBE-BLEUE.

BOULOTTE.

On parl' bien, quand on s'applique...

Salut à tout' la boutique !

(Elle fait des révérences.)

LE CHŒUR.

Halte-là !

Halte-là !

On ne nous a jamais dit ça !

BARBE-BLEUE, bas, à Boulotte.

Ma chère, on ne dit pas cela.

BOULOTTE.

Moi, je le dis... et puis voilà !

(Barbe-Bleue s'empresse de faire repasser Boulotte à sa droite.)

BOBÈCHE, à Barbe-Bleue, en riant sous cape des manières
de Boulotte.

Mes compliments, seigneur, votre femme est gentille .

BARBE-BLEUE.

Ne parlons pas de ça... Parlons de votre fille.

Quand la mariez-vous ?

BOBÈCHE.

Ce soir même, à minuit !

BARBE-BLEUE.

A minuit ?

CLÉMENTINE.

Le contrat, la chapelle... et tout ce qui s'ensuit !

BARBE-BLEUE.

A minuit ?

BOBÈCHE et CLÉMENTINE.

A minuit !

BARBE-BLEUE, à part.

J'ai le temps, il suffit.

BOBÈCHE.

Passons au baise-main !

LE COMTE, aux courtisans.

Messieurs, le baise-main !

(Il va se placer à la droite de Bobèche. — Barbe-Bleue et Boulotte gagnent la gauche; Clémentine s'assied sur le fauteuil de droite: la princesse et Saphir restent debout auprès d'elle.)

LE CHŒUR.

De notre auguste souverain
Baisons la main.

LE COMTE, annonçant le premier couple qui s'avance. — Parlé.
Le chevalier et la chevalière de la Tour-qui-craque!

BOBÈCHE, parlé.

Ma bonne noblesse du midi!

(Tous les seigneurs et dames viennent, à tour de rôle, baiser la main de Bobèche.)

LE CHŒUR.

Baisons la main
Du souverain.

BARBE-BLEUE, regardant la princesse, à part.

Ah! qu'elle est belle, sur mon âme,
Celle qui sera ma septième femme!

LE COMTE, quand tous les seigneurs et dames ont défilé, annonçant de même. — Parlé.

Le sire de Barbe-Bleue et sa sixième!

(Barbe-Bleue s'avance avec Boulotte.)

BOULOTTE, à part, voyant Saphir et s'arrêtant au moment de baiser la main de Bobèche.

Ah çà! ce jeune homme,
Vêtu de satin...
Mais, nom d'une pomme!
C'est mon galopin!

(Elle va pour s'élancer vers Saphir, Barbe-Bleue la retient.)

BOBÈCHE, tendant sa main.

J'ai l'honneur de tendre
Ma royale main...
Je ne puis attendre
Jusques à demain!

Clémentine se lève.)

SAPHIR et LA PRINCESSE, reconnaissant Boulotte, à part.
Boulotte!...

BOULOTTE, voyant la princesse.
Fleurette!

SAPHIR, à part.
Grands Dieux!

LA PRINCESSE, bas, à Clémentine.
Ah! maman!...

CLÉMENTINE.
Quoi donc?

LA PRINCESSE, bas.
Voyez cette femme!

BOULOTTE, à part, regardant Saphir.
Ah! le petit gueux!

BARBE-BLEUE, bas, à Boulotte.
Madame!...madame!...

BOBÈCHE, tendant toujours sa main. *Parlé.*
Eh bien?...

SAPHIR, à part, avec crainte, *parlé.*
C'est elle!

BOBÈCHE, *parlé.*
Eh bien?

BOULOTTE, à part.
C'est lui!
Ce qui précède s'est dit sur de la musique de scène; le finale n'a pas été interrompu; ici on recommence à chanter.

BARBE-BLEUE, bas, à Boulotte, lui montrant Bobèche.
Le roi tend la main... allez-y, madame!

BOULOTTE.
Eh bien! quoi?... qu'est-c' qu'il faut que j' fasse?

LE COMTE et LE CHŒUR.
Embrassez!

BOULOTTE.

S'il n' s'agit que d'embrasser, j'embrasse,
Et j'embrasse de tout mon cœur!

(Au lieu de baiser la main de Bobèche, elle se précipite vers Saphir, qu'elle embrasse sur les deux joues. — Stupéfaction générale. — Clémentine et la princesse, effrayées du mouvement de Boulotte, remontent et passent à gauche. — Saphir les suit après s'être dégagé des mains de Boulotte, qui alors revient au milieu.)

LE CHŒUR.

C'est une horreur!
Holà! holà!
D'où tenez-vous ces façons-là?
Nul baise-main de grand gala
Ne s'est passé comme cela!

BOULOTTE, étonnée.

Pourquoi qu'ils m' font tous les gros yeux?
Pourquoi ces cris, c't air furieux?
Quoi qu' j'ai donc fait d' si scandaleux?
Pourquoi cette grimace,
Quand j' l'embrasse?
Qu'est-c' qu'ils ont donc à s' trémousser,
A m'agacer,
A m' tracasser ?

(Montrant le comte Oscar.

C'est m'sieur qui m'a dit d'embrasser!

LE CHŒUR.

C'est une horreur! holà! holà!
D'où tenez-vous ces façons-là?

BARBE-BLEUE, à Boulotte.

Taisez-vous, ou, sur ma foi,
Vous aurez affaire à moi!

LE CHŒUR.

Nul baise-main de grand gala
Ne s'est passé comme cela!

BOULOTTE, regardant Saphir

Qu'il est charmant, le freluquet!
Quel œil fripon! quel air coquet
Qu'il est charmant, le freluquet!

BARBE-BLEUE.

Et puis quelle tournure!
 Quelle allure!
 Qu'il est gentil! qu'il est mignon!
 Ah! le joli petit trognon!

BOBÈCHE, à Boulotte.

Ce n'était pas lui... c'était moi!
 Moi, le roi!

LE CHŒUR.

Lui, le roi!

BOULOTTE, à Bobèche.

Vous aussi?... je n' demand' pas mieux!
 (Elle embrasse Bobèche sur les deux joues.)

LE CHŒUR.

Ah! quelle audace!

BOULOTTE.

Pendant qu' j'y suis, faut-y qu' j'embrasse,
 Tous ces messieurs?
 (Elle va embrasser le comte Oscar, puis veut s'élancer vers les seigneurs,)

BARBE-BLEUE, l'arrêtant et la ramenant au milieu.
 Non, ça suffit... Partons, partons!

BOULOTTE.

Pourquoi partir!... restons, restons!

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

BOBÈCHE, CLÉMENTINE, LA PRINCESSE, SAPHIR,
 LE COMTE et LE CHŒUR.

Partez, partez! Emmenez-la!
 Nous n'aimons pas ces façons-là!
 Nul baise-main de grand gala
 Ne s'est passé comme cela!
 Sous les lambris de ce palais,
 Rien de pareil n'advint jamais!

BARBE-BLEUE, à Boulotte.

Venez, venez! chez nous rentrons!
 De tout ceci nous parlerons!
 Assez causé comme cela!
 Nous réglerons ce compte-là!

Sortons, sortons de ce palais ;
Vous le quittez, et pour jamais !

BOULOTTE.

Qué qu' c'est qu' tout ça?... Pourquoi partir ?
Je commençais à m' divertir.
Mais voilà c'est toujours comm' ça...
On voudrait rester... on s'en va !
Pourquoi partir?... Moi, j' commençais
A m'amuser dans ce palais !

(Pendant cet ensemble, la reine Clémentine tombe à moitié évanouie dans un fauteuil. Bobèche, furieux, fait signe à Barbe-Bleue et à Boulotte de sortir. Barbe-Bleue cherche à entraîner Boulotte qui résiste, se débat, se démène, envoie des baisers à tout le monde. La cour est au comble de l'indignation. Le rideau tombe sur un tableau très animé.)

DEUXIÈME TABLEAU

Le Caveau de l'Alchimiste.

Une grande pièce souterraine. Le laboratoire de Popolani : fourneaux, cornues. Au fond, au milieu de la scène, faisant face au public, un grand mausolée portant une série d'inscriptions funéraires : « Ci-gît Héloïse. — Ci-gît Rosalinde. — Ci-gît Éléonore. — Ci-gît Blanche. — Ci-gît Isaure. » — A gauche, un lit de repos ; à droite, une table. — Porte d'entrée au fond, vers la gauche ; une autre porte à droite, au premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE

POPOLANI, seul.

Hier il faisait beau, aujourd'hui il fait un temps de chien ; hier, à trois reprises, j'ai observé le ciel... à trois reprises, j'ai pu constater que Mars se rapprochait sensiblement de Vénus... Je ne l'en blâme pas, mais tous ceux qui comprennent le langage des astres savent ce

que ça veut dire. Ça veut dire que si, d'ici à huit jours, je n'ai pas brisé mon maître, le sire de Barbe-Bleue me brisera... et l'orage d'aujourd'hui veut dire que je ferais bien de me dépêcher... Il n'y a pas à hésiter... Brisons mon maître. C'est un sacripant, d'ailleurs, et sa chute me relèvera dans l'estime des honnêtes gens. (On entend le son du cor.) Qu'est-ce que c'est que ça?... On dirait le cor du sire de Barbe-Bleue... Non, c'est le bruit du vent dans le corridor. (Il reprend.) Cinq femmes déjà sont entrées ici... Tous ces crimes chargent ma conscience... je ne veux pas en commettre de nouveaux. D'autant plus que, les cinq premiers m'ayant été bien payés, je ne vois pas la nécessité d'en commettre un sixième... j'ai de quoi vivre en honnête homme... Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce donc que la vertu?... ne serait-ce que la satiété?... ce serait atterrant, atterrant, atterrant!... (On entend de nouveau le son du cor, plus rapproché, cette fois.) Mais non, je ne m'étais pas trompé. C'est bien le cor de Barbe-Bleue... Il vient ici... il est là!... que vient-il encore me demander? Est-ce que déjà Boulotte, la malheureuse Boulotte?...

On frappe trois coups à la porte du fond; Popolani va ouvrir : Barbe-Bleue paraît. — Il est précédé par deux hommes d'armes portant des torches.

SCÈNE II

POPOLANI, BARBE-BLEUE.

POPOLANI, saluant.

Monseigneur...

BARBE-BLEUE, d'une voix brève qu'il garde pendant toute la scène.

Tu es seul ?

POPOLANI, sombre.

Toujours seul!

BARBE-BLEUE, aux hommes d'armes.

Allez, gens d'armes! (Les hommes d'armes sortent par le fond.
— A Popolani.) Va préparer le plus rapide de tes poisons.

POPOLANI.

Pourquoi faire ?

BARBE-BLEUE.

Ne le devines-tu pas?... Elle vient.

POPOLANI, à part.

Quand je le disais!... (Haut.) Ah! monseigneur...

BARBE-BLEUE.

Des observations!... Je ne les tolérerais pas, même si j'avais le temps de les écouter... mais ce temps, je ne l'ai pas... Il faut qu'à minuit j'aie épousé la fille du roi Bobèche.

POPOLANI.

A minuit ?

BARBE-BLEUE.

Minuit un quart au plus tard... et il est dix heures et demie... Tu vois qu'il n'y a pas de temps à perdre.

POPOLANI.

De plus en plus fort!...

BARBE-BLEUE.

Je ne dis pas le contraire... mais j'ai pour devise : Toujours veuf et jamais veuf!... Et tu sais, quand on a une devise....

POPOLANI, à part.

Les astres ont parlé... Si je ne le brise pas... il me brise!

BARBE-BLEUE.

Tu ne m'as pas entendu ?

POPOLANI, suppliant.

Encore une fois...

BARBE-BLEUE.

Le plus rapide de tes poisons!... obéis... je suis excessivement pressé.

POPOLANI.

J'obéis, monseigneur.

Il sort par la droite.

SCÈNE III

BARBE-BLEUE, seul, regardant le mausolée.

ROMANCE.

Le voilà donc le tombeau des cinq femmes,
 Qui m'ont aimé d'un amour sans pareil!
 Dormez en paix, dormez bien, pauvres âmes,
 Je ne viens pas troubler votre sommeil!
 Elles sont cinq!... O destinée humaine!
 Quoi! cinq déjà!... cinq anges disparus!
 Il en manque un pour la demi-douzaine...
 Dans un instant, il n'en manquera plus!

Entre, par le fond, Boulotte, conduite par deux hommes d'armes qui se retirent après l'avoir amenée.

SCÈNE IV

BARBE-BLEUE, BOULOTTE.

BOULOTTE.

Ah ça, qu'est-ce que ça signifie?... cette partie de campagne à dix heures du soir... cette promenade au galop à travers la tempête, les éclairs et tout le tremblement... Votre silence quand je vous demande où que nous allons... cette tour et cet escalier dont 708 hommes d'armes m'ont fait descendre les marches... cet escalier où qu'il y a un tas de rats... (Mouvement de

Barbe-Bleue.) Ne dites pas non!... je les ai sentis qui me couraient dans les jambes, pendant que je descendais.

BARBE-BLEUE.

Prenez garde, dame Boulotte... (Appuyant.) ma sixième femme!

BOULOTTE.

Qu'est-ce que ça veut dire, ça?

BARBE-BLEUE, la prenant par la main.

Savez-vous lire, madame?

BOULOTTE.

Dame! quand les lettres sont grosses...

BARBE-BLEUE.

Lisez, alors.

Il la mène devant le mausolée.

BOULOTTE, lisant les inscriptions.

« Ci-gît, Héloïse, de son vivant haute et puissante dame de Barbe-Bleue!... » (Avec effroi.) Allons-nous-en!

BARBE-BLEUE, la retenant.

Vous n'avez pas tout lu.

BOULOTTE, lisant.

« Ci-gît Rosalinde; ci-gît Éléonore; ci-gît... » Allons-nous-en!... allons-nous-en!

BARBE-BLEUE, la reprenant par la main.

Lisez encore, madame... lisez : « Ci-gît Blanche... ci-gît Isaure... » et au-dessous de ce dernier nom, que lisez-vous?

BOULOTTE.

Il n'y a rien.

BARBE-BLEUE.

Il n'y a rien, cela est vrai. Eh bien! demain...

BARBE-BLEUE.

BOULOTTE.

Demain?...

BARBE-BLEUE.

Demain, vous pourrez y lire... « Ci-gît Boulotte. »

BOULOTTE, effrayée.

Allons-nous-en!

Elle veut se sauver et se jette sur la porte du fond qu'elle trouve fermée.

BARBE-BLEUE, riant.

Vous en aller !... ah! ah!

BOULOTTE.

Ne riez pas ainsi, vous me faites peur!

BARBE-BLEUE.

Ah! vous comprenez, alors... Vous comprenez que vous allez mourir!

BOULOTTE.

Mourir... je ne veux pas!

BARBE-BLEUE, gentiment.

C'est bête, ce que vous dites là! Je le sais bien, que vous ne voulez pas... mais...

DUO.

BARBE-BLEUE, désignant le mausolée.

Vous avez vu ce monument,
Et lu les noms écrits sur ces sinistres pierres!
Cinq chambres sont déjà, dans cet appartement,
Prises par vos cinq devancières...
Mais la sixième est vide!

BOULOTTE.

Et vous voulez, seigneur,
M' fair' passer par la sixièm' chambre!

BARBE-BLEUE.

Vous êtes fine comme l'ambre...
Vous avez deviné!

BOULOTTE.

Mourir!... c'est une horreur!...

BARBE-BLEUE, farouche.

N'as-tu rien à te reprocher?...
Si tu voulais chercher,
Tu saurais découvrir
Pourquoi tu vas mourir!

BOULOTTE.

Une jeunesse, mêm' la plus sage,
A toujours là quelqu' repentir.
J'en ai deux... moi, pas davantage.
Y a-t-il de quoi m'en fair' mourir?

COUPLETS.

I

Pierre, un beau jour, parvint à m' prendre
Un p'tit baiser... j' devais crier...
J'en conviens, j'aurais dû m' défendre...
Mais j' savais pas... c'était l' premier!

BARBE-BLEUE.

Hé là!
Je ne savais pas ça.

BOULOTTE.

Ah! ah!
Vous ne saviez pas ça?...
J' croyais, moi, que j' mourais pour ça!

II

Le s'cond, c'était l' coq du village,
Un enjôleur!... mais croyez bien
Qu' s'il n' m'avait pas promis l' mariage,
Il n'eût obtenu rien de rien!

BARBE-BLEUE.

Hé là!
Je ne savais pas ça.

BOULOTTE.

Ah! ah!
Vous ne saviez pas ça!
J' croyais, moi, que j' mourais pour ça!

III

Bref, je l'confes', faut pas êtr' fière
 Quand on est en fac' de la mort,
 Il fallait, pour que j' fuss' rosière,
 Que la ros' fût tirée au sort!

BARBE-BLEUE.

Hé là!

Je ne savais pas ça.

BOULOTTE.

Ah! ah!

Vous ne saviez pas ça?

J' croyais, moi, que j' mourais pour ça.

BARBE-BLEUE.

Pour cette cause,
 Ou pour autre chose.
 Il faut en finir...
 Et tu vas mourir!

BOULOTTE.

Comment, mourir?

BARBE-BLEUE.

Il faut mourir!

BOULOTTE.

Pourquoi mourir?

BARBE-BLEUE.

Parce que j'aime,
 D'amour extrême,
 Enfant naïve aux blonds cheveux,
 Dont je prétends et dont je veux
 Faire ma septième!
 Voilà pourquoi.

BOULOTTE.

Comment, mourir?

BARBE-BLEUE.

Tu vas mourir!

BOULOTTE.

Je n' veux pas, moi!

Parlé.

Mourir!...

Elle tombe à genoux.

Mourir!...
BARBE-BLEUE, parlé.

BOULOTTE, suppliant.
Brigand, ma jeunesse,
Mes pleurs, ma faiblesse,
Devraient l'attendrir!...

(Se relevant.)

Entends ma prière,
Homme sanguinaire,
Je n' veux pas mourir!

BARBE-BLEUE, sans l'écouter.
Amours nouvelles!
Changer de belles,
Changer tous les huit jours!
Quoi qu'on en dise,
C'est ma devise!
Amours,
Courtes amours!

ENSEMBLE.

BOULOTTE.
Brigand, ma jeunesse,
Mes pleurs, ma faiblesse..., etc.

BARBE-BLEUE.
Amours nouvelles!
Changer de belles..., etc.

BARBE-BLEUE.
Plus savoureuse que la pêche,
Plus pure qu'un jour de printemps,
Dans le palais du roi Bobèche,
Il est une enfant de seize ans!

BOULOTTE.
Tu voudrais l'épouser, peut-être ?

BARBE-BLEUE, gaiement.
Oui, je veux me remarier.

BOULOTTE, furieuse.
Sacripant! lâche! fourbe! traître!

BARBE-BLEUE, tranquillement.
 Vous avez le droit de crier.
 (Orage très violent au dehors.)

BOULOTTE, remontant.
 Du ciel redoute la colère!

BARBE-BLEUE.
 Le ciel... c'est mon affaire!

BOULOTTE.
 Entends-tu le tonnerre?

BARBE-BLEUE.
 Eh bien! je chanterai plus haut que le tonnerre!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

BOULOTTE.
 Brigand, ma jeunesse,
 Mes pleurs, ma faiblesse..., etc.

BARBE-BLEUE.
 Amours nouvelles!
 Changer de belles..., etc.

A la fin de l'ensemble, le tonnerre éclate et Popolani paraît, venant de la droite. — Il tient un flacon et un verre d'eau sucrée qu'il remue.

SCÈNE V

LES MÊMES, POPOLANI.

POPOLANI.
 Voilà la chose.

BOULOTTE, jetant un cri et tombant à genoux.
 Ah!...

BARBE-BLEUE, à Boulotte.
 Tu comprends?... Je vous laisse! Dans cinq minutes,
 je viendrai voir l'effet.

BOULOTTE, se traînant à ses pieds et se cramponnant à lui.
 Monseigneur!...

BARBE-BLEUE, la repoussant.

Dans cinq minutes! (Boulotte tombe lourdement sur ses mains; il se retourne et dit tranquillement.) Vous vous êtes fait mal?

BOULOTTE, d'un ton naturel.

Vous êtes bien bon.

Barbe-Bleue sort par le fond.

SCÈNE VI

BOULOTTE, POPOLANI.

BOULOTTE, se relevant.

Toi, tu ne me tueras pas!...

POPOLANI, tenant toujours le verre et la fiole.

Madame...

BOULOTTE.

Ne m'appelle pas madame... appelle-moi Boulotte, ta petite Boulotte!

POPOLANI, embarrassé.

Ma petite Boulotte...

BOULOTTE.

Ta petite Boulotte chérie... et rappelle-toi l'épisode des grands marronniers...

POPOLANI.

Ne parlons pas de ça!

BOULOTTE.

Parlons-en, au contraire!

POPOLANI.

Je ne me souviens pas... je ne veux pas me souvenir... Et puis, d'ailleurs, vous feriez croire des choses... Il ne s'est rien passé de décisif...

BOULOTTE.

Parce que je t'ai administré une de ces torgnoles...
mais si je ne t'avais pas administré...

POPOLANI.

Ah! Boulotte!...

BOULOTTE.

Tu vois bien que tu ne peux pas me tuer!

POPOLANI.

Si je ne vous tuais pas, il nous tuerait tous les
deux... Vous n'y gagneriez rien, et, moi, j'y perdrais
beaucoup.

BOULOTTE.

Mais c'est donc le démon?

POPOLANI.

Non... ce n'est pas une mauvaise nature... mais c'est
un homme qui a une manie... Rien à faire avec ces
gens-là.

BOULOTTE.

Une manie?... quelle manie?...

POPOLANI.

Il a la manie de se remarier... Donc, hop-là!...
hop-là!... dépêchons... dépêchons...

Il lui présente le verre et la fiole.

BOULOTTE.

Ainsi, tu auras le cœur...

POPOLANI.

De vous voir mourir?... ma foi, non!... aussi, voilà ce
que j'ai fait... Écoutez... et tâchez de bien me com-
prendre... (Montrant le verre.) Voici un verre d'eau
sucrée...

BOULOTTE, répétant machinalement.

Un verre d'eau sucrée...

POPOLANI.

Pas besoin de remuer... le sucre est fondu... Là, dans cette fiole, il y a du poison... Vous comprenez... du poison... Vous prendrez cette fiole... vous-même... et vous verserez dans le verre...

BOULOTTE, comme hébétée.

Moi ?...

POPOLANI.

Oui, vous-même...

BOULOTTE, de même.

Bien!... bien!...

POPOLANI.

Et puis, vous boirez.

BOULOTTE, de même.

Oui... oui... je boirai.

POPOLANI.

Moi, pendant ce temps-là, je tournerai le dos. . je ne veux pas me mêler de tout ça... Vous avez compris ?...

BOULOTTE.

Oui... oui... mais ça ne fait rien... répétez encore...

POPOLANI.

Là, verre d'eau sucrée...

BOULOTTE.

Pas besoin de remuer...

POPOLANI.

Sucre fondu...

BOULOTTE.

Ici, fiole...

POPOLANI.

Poison dans fiole...

BOULOTTE.

Dans fiole poison...

POPOLANI.

Ça revient au même... Vous, prendre fiole.

BOULOTTE.

Verser poison dans verre...

POPOLANI.

Moi tourner le dos...

BOULOTTE.

Et pas regarder.

POPOLANI.

C'est ça même.

BOULOTTE, prenant le verre et la fiole.

Compris!... j'ai compris!...

Elle passe à droite.

POPOLANI.

Nous y sommes, cette fois?

BOULOTTE.

Nous y sommes. (Popolani tourne le dos. — Boulotte jette vivement ce qu'il y a dans la fiole et boit le verre d'eau sucrée.)
Fait!... Ah! fait!...

Elle met la fiole sur la table.

POPOLANI, se retournant.

Vous avez bu?

BOULOTTE, ravie.

J'ai bu! (Riant.) mais pas fiole!...

Elle lui montre le verre vide.

POPOLANI, riant plus fort.

Elles y ont toutes été prises!... Bécasse!.

BOULOTTE, interdite.

Comment?

POPOLANI.

Vous n'avez pas deviné que c'était le verre d'eau qui était le poison?

BOULOTTE, jetant un cri.

Ah!...

POPOLANI, riant.

La fiole, ce n'était rien du tout.

BOULOTTE, jetant un second cri.

Ah!... (Elle laisse tomber le verre. — Avec anxiété.) Alors, ça y est ?

POPOLANI.

Sans doute... Est-ce que vous ne sentez pas ?...

BOULOTTE.

Si fait... ça commence...

(Elle passe à gaucho.)

BOULOTTE.

Holà! holà!

Ça me prend là!

Quel drôl' d'effet,

La mort me fait!

(Elle va tomber sur le lit de repos.)

POPOLANI.

Parfait! parfait!

BOULOTTE.

Ça, la mort? Ça n'est pas possible!...

On souffre quand on doit mourir!

POPOLANI.

Je suis un chimiste sensible,

Mes poisons ne font pas souffrir.

BOULOTTE, étendue sur le lit.

Holà! holà!

Ça me prend là!

Quel drôl' d'effet,

La mort me fait!

(Elle meurt.)

POPOLANI.

Allons... c'est fait!

(Entre Barbe-Bleue, par le fond.)

SCÈNE VII

BOULOTTE, POPOLANI, BARBE-BLEUE.

BARBE-BLEUE.

Eh bien ?

POPOLANI.

C'est fait ! Elle est morte, la malheureuse.

BARBE-BLEUE, parlé.

Morte ?...

POPOLANI, de même.

Morte !

(Barbe-Bleue va prendre à Boulotte son anneau nuptial.)

BARBE-BLEUE, tranquillement.

Je devrais avoir des remords...

Mais je n'en ai pas et je sors,

En chantant ma chanson joyeuse :

(Il reprend son refrain.)

Amours nouvelles !

Changer de belles,

Changer tous les huit jours !

Quoi qu'on en dise,

C'est ma devise !

Amours,

Courtes amours !

(Il sort, par le fond, en chantant ce refrain qu'on l'entend continuer au dehors.)

SCÈNE VIII

BOULOTTE, POPOLANI.

Popolani regarde Boulotte étendue sur le lit ; le refrain de la chanson de Barbe-Bleue se perd au loin.

POPOLANI.

Une justice à lui rendre, c'est qu'il prend tout ça gaîment!... Et puis, il a une jolie voix... Le voilà parti,

et pour tout de bon, cette fois... (Il revient vers Boulotte et la regarde.) Pauvre Boulotte! Avec elle, ça me fait plus d'effet qu'avec les autres, parce que je la connais... Maintenant, un peu de physique amusante!... (Tout en parlant, il va chercher une petite machine électrique et la met sur la table.) C'est très exact ce qu'elle me rappelait tout à l'heure!... l'épisode des grands marronniers... Elle était paysanne alors... moi, j'étais dans un de ces moments... où l'astrologue le plus endurci donnerait vingt comètes pour un baiser... et il est bien possible que, sans la torgnole qu'elle m'a, en effet, administrée... Pur badinage, d'ailleurs... nous avons ri... nous n'avons fait que rire... (Il prend le fil et va le mettre dans la main de Boulotte.) C'est de mon invention, ça... Et d'un effet sûr!... (Regardant la main de Boulotte. Jolie main... petite... toute petite... et cependant, sous les grands marronniers, grosse... très grosse... énorme torgnole!... (Il embrasse Boulotte.) Là... ça va aller tout seul!... (Il retourne à sa machine, tire un grand foulard de sa poche, le déplie, l'étale sur la machine électrique, puis, la tête sous le foulard, il observe Boulotte comme un photographe observerait un modèle; cela fait, il tourne la manivelle de sa machine : on entend un air de serinette.) Elle est à musique... c'est plus gai.

Boulotte commence à s'agiter sous le fluide.

BOULOTTE, s'agitant.

Eh là!...

POPOLANI, tournant toujours.

Ne lâchez pas!

BOULOTTE, s'agitant de plus en plus.

Eh là! eh là!...

POPOLANI.

Ça marche!... ça marche!

Il tourne toujours.

BOULOTTE.

C'est bête!... finissez donc!

POPOLANI.

La voyez-vous, l'étincelle?... la voyez-vous ?

BOULOTTE.

Maman!... maman!...

POPOLANI.

Ne lâchez pas, on vous dit... (Tournant.) Pif!... paf!...

BOULOTTE, sautant à terre.

Qu'est-ce que c'est ça ?

POPOLANI.

C'est la vie!

BOULOTTE.

Vous avez dit ?...

POPOLANI.

J'ai dit : « C'est la vie! »

BOULOTTE, éperdue.

La vie!...

POPOLANI.

Oui!... (Boulotte, qui tenait toujours le cordon, le lui rend; tous deux éprouvent une violente secousse électrique.) Il en restait.

Il remet le cordon sur la machine.

BOULOTTE.

Je ne serais pas morte ?

POPOLANI.

Vous n'êtes pas morte!

BOULOTTE, l'embrassant.

Popolani!...

POPOLANI, l'embrassant.

Boulotte!...

BOULOTTE, qui a passé à droite.

Mais ce que vous disiez tout à l'heure... poison dans verre...

POPOLANI.

Pas poison... narcotique... vous, pas morte... vous dormir.

BOULOTTE.

Dormir?...

POPOLANI.

Oui, tout à l'heure dormir... réveillée maintenant par petite machine.

BOULOTTE.

C'est sérieux, au moins?

POPOLANI.

Me croyez-vous homme à vous faire une pareille farce?

BOULOTTE, avec joie.

Je ne suis pas morte, alors?... je ne suis pas morte?...

POPOLANI.

Pas plus morte que les cinq autres femmes de Barbe-Bleue!

BOULOTTE.

Les autres femmes?...

POPOLANI.

Vous avez cru qu'elles étaient...

BOULOTTE.

Oui... on le croit.

POPOLANI.

On se trompe... Au fond, je suis le meilleur homme du monde... plein de cœur, Popolani, plein de cœur... et d'électricité!... Il y a trois ans, le sire de Barbe-Bleue m'ordonna de tuer sa première femme... C'était Héloïse... Je fus humain... je me contentai de lui administrer une drogue qui ne la tua que pour une demi-heure. Quand elle revint à elle, je lui tins à peu près ce

langage : « Ma petite chatte, entendons-nous bien... voulez-vous remourir, pour tout de bon, cette fois, ou bien consentir à être gentille avec Popol... et à faire son petit besigue, comme Odette avec Charles VI?... »

BOULOTTE.

Vous lui avez dit ça ?

POPOLANI.

Ce qu'il y a de flatteur, c'est qu'elle n'hésita pas.

BOULOTTE, avec transport.

Vivante!... je suis vivante!.. Ah! que c'est bon, la vie!... le chant des oiseaux!... le parfum des fleurs!... un premier repas le matin!... un deuxième à midi!... un troisième à deux heures!... un quatrième le soir!... Et après ça, la danse sous les grands arbres!... — Ah! la danse sous les grands arbres... (Elle fait quelques pas de danse, puis s'arrête et dit tranquillement :) Continuez maintenant.

POPOLANI.

Au bout d'une année de... besigue, nouveau mariage de Barbe-Bleue, nouvelle femme à tuer... Les garder ici toutes les deux, c'était braver la colère de Barbe-Bleue... mais c'était humain!... ce fut l'humanité qui l'emporta!... Puis vint une troisième femme, une quatrième... une cinquième... Et toujours cette diablesse d'humanité!...

BOULOTTE, souriant.

Ah ça, mais dites donc, vous, vous êtes encore pas mal farceur!

POPOLANI, innocemment.

Comment?

BOULOTTE.

Ça vous fait cinq femmes ?

POPOLANI.

Je suis humain!

BOULOTTE.

Je sais ce qui m'attend, alors... Vous allez me demander d'être gentille avec...

POPOLANI.

Si je vous le demandais?...

BOULOTTE.

Vous m'embarrasseriez beaucoup.

POPOLANI.

Eh bien! je ne vous le demande pas.

BOULOTTE, avec un étonnement mêlé d'un peu de dépit.

Ah bah!

POPOLANI.

Je suis résolu, ce soir même, à envoyer promener toute la boutique... J'irai me jeter aux pieds du roi et je dénoncerai la conduite indélicate de mon maître.

BOULOTTE.

Vous irez seul?

POPOLANI.

Non pas... ses victimes viendront avec moi. Je comptais en emmener cinq, j'en emmènerai six, voilà tout.

BOULOTTE.

Eh bien! voulez-vous que je vous dise?...

POPOLANI.

Dites-moi.

BOULOTTE.

Ce que vous me proposez là me va mieux que ce que vous avez proposé à Héloïse.

POPOLANI.

Vous avez envie de vous venger?

BOULOTTE.

Oui... Et puis... peut-on savoir ce qu'il y a au fond du cœur des femmes?... un autre sentiment, peut-être... Il était superbe, le brigand!... il était superbe tout à l'heure, quand il chantait...

(Chantant.)

Amours nouvelles!...

POPOLANI, continuant et chantant horriblement faux.

Changer de belles!...

BOULOTTE.

Vous connaissez le motif.

POPOLANI.

Je crois bien!... c'est la sixième fois que je le lui entends chanter.

BOULOTTE.

C'est vrai... Et où sont-elles, ces cinq autres femmes?

POPOLANI, montrant le mausolée.

Là!

BOULOTTE.

Brrr!... ça ne doit pas être gai de vivre là dedans!... Qu'est-ce qu'elles peuvent faire maintenant?

POPOLANI.

Elles vous attendent.

BOULOTTE.

Comment, elles m'attendent?

POPOLANI.

Mais oui... Tout à l'heure elles ont entendu le cor de leur... de votre mari, et elles savent bien que, lorsque le sire de Barbe-Bleue vient ici, il faut ajouter un couvert.

BOULOTTE.

Et quand les verrai-je?

POPOLANI.

Mais tout de suite, si vous voulez!
Il va pousser un bouton placé dans le mur du fond, à gauche, puis passe
à droite.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LES CINQ FEMMES.

La porte du tombeau s'ouvre et en laisse voir l'intérieur : c'est un boudoir décoré et meublé avec un grand luxe; fleurs, candélabres, table servie, et, autour de cette table, les cinq femmes, debout, le verre à la main.

FINALE.

LES CINQ FEMMES.

Salut à toi, sixième femme
De l'homme aux rapides amours!
(Elles descendent en scène.)

BOULOTTE.

Et quand on songe que l'infâme
Avait juré d' m'aimer toujours!

LES FEMMES.

Salut à toi, très noble dame,
Femme aux harmonieux contours!
Salut à toi, sixième femme,
De l'homme aux rapides amours!

BOULOTTE, passant au milieu, ainsi que Popolani.

Oui, bien rapides, car l'infâme
Ne m'a donné que mes huit jours!

HÉLOISE.

Huit jours!... c'est peu; sans compliments...
Nous avons duré plus longtemps.

COUPLETS.

I

C'est moi, jadis, qui, la première,
Entrai dans ce boudoir fatal!
Et, pendant une année entière,

BARBE-BLEUE.

Il me drolota, l'animal !
 Maintenant, n, i, ni,
 Fini !

Il me reste Popolani !

POPOLANI.

Il vous reste Popolani !

HÉLOISE.

Toujours, toujours, Popolani !

TOUTES.

Toujours, toujours, Popolani !

ÉLÉONORE.

II

J'ai fait ma part dans cet orchestre,
 Car la deuxième, ce fut moi !

ISAURE.

Moi, je n'ai duré qu'un trimestre,
 Quatre-vingt-dix jours... après quoi...

ÉLÉONORE.

Maintenant, n, i, ni,
 Fini !

ISAURE.

Il nous reste Popolani !

POPOLANI.

Il vous reste Popolani !

HÉLOISE.

Toujours, toujours, Popolani !

TOUTES.

Toujours, toujours Popolani !

ROSALINDE.

III

Je m'élançai dans la carrière,
 A mon tour, de mon pied léger.

BLANCHE.

Je n'eus qu'un mois, un seul, ma chère,
 Et je tombai sur février.

ROSALINDE.

Maintenant, n, i, ni,
Fini!

BLANCHE.

Il nous reste Popolani!

POPOLANI.

Il vous reste Popolani!

HÉLOÏSE.

Toujours, toujours, Popolani!

TOUTES.

Toujours, toujours, Popolani!

POPOLANI, passant près d'Héloïse.

C'est ainsi, mes petites chattes,
Que vous traitez Popolani ?
Allez, vous êtes des ingrates !
Mais je suis bon prince aujourd'hui.
Pour répondre à cette romance,
Où vous m'avez fort maltraité,
Je vous offre, moi, la vengeance,
Je vous offre la liberté!

TOUTES.

La vengeance ?

BOULOTTE.

Oui, la vengeance,
Avec la liberté!

POPOLANI.

La vengeance!

TOUTES.

Ah! la vengeance,
Avec la liberté!

BOULOTTE.

COUPLETS.

I

Mortes, sortez de vos tombeaux,
Pour revivre!

BARBE-BLEUE.

Il faut quitter ces noirs caveaux,
 Et me suivre!
 Mortes, sortez de vos tombeaux,
 Pour revivre!
 Vive la gaité,
 La liberté!
 Le cri de guerre sera :
 « Vengeance! »
 Et le traître recevra,
 Sa danse!

TOUTES.

Mortes, sortons de nos tombeaux.
 Pour revivre!
 Vive la gaité,
 La liberté!

BOULOTTE.

Partons! mais toutes,
 Avant de partir, lançons
 A ces sombres voûtes
 Nos plus joyeuses chansons!

TOUTES.

Partons! mais toutes, etc.

BOULOTTE.

II

Sortons d'ici, rentrons gaiement
 Dans le monde;
 Et donnons-nous de l'agrément,
 A la ronde!
 Sortons d'ici, rentrons gaiement
 Dans le monde!
 Un joli garçon,
 C'est ça qu'est bon!
 Tout ce qu'un cœur de vingt ans
 Adore,
 Nous l'aurons, chères enfants,
 Encore!

TOUTES.

Sortons d'ici, rentrons gaiement
 Dans le monde!
 Vive la gaité,
 La liberté

BOULOTTE.

Partons ! mais toutes,
Avant de partir, lançons
A ces sombres voûtes
Nos plus joyeuses chansons !

TOUTES.

Partons ! oui, partons !

(Sur la ritournelle, Popolani va ouvrir la porte du fond et, du geste, invite les femmes à le suivre. Celles-ci, folles de joie, se disposent à partir ; le rideau tombe.)

ACTE TROISIÈME

Dans le palais du roi Bobèche, grande salle très riche, brillamment illuminée pour une fête. — Statues portant des girandoles. — A droite, sur le devant, un canapé. — Au fond, une large baie laisse apercevoir une chapelle gothique dont le portail et les vitraux sont éclairés.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRINCE, LE COMTE, BOBÈCHE, CLÉMENTINE, LA PRINCESSE, COURTISANS, DAMES, PAGES, puis BARBE-BLEUE.

Le prince et la princesse sont en habits de noces. — Au lever du rideau, minuit sonne lentement.

CHOEUR, au fur et à mesure que sonnent les douze coups de minuit.

Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit,
Neuf, dix, onze, douze!...
Suivons l'époux, suivons l'épouse,
Il est minuit.

(Cloches au dehors. — Les deux fiancés se rapprochent l'un de l'autre.)

SAPHIR, à la princesse.

Venez, ma belle, à la chapelle;
La cloche gaiement nous appelle.

LE COMTE, consultant son carnet, parlé.

Cantate numéro 22!

CHOEUR GÉNÉRAL.

Hyménée! hyménée!
O la belle journée!
Qu'ils soient heureux longtemps,
Ces deux beaux jeunes gens!
Hyménée! hyménée!

(Le cortège se dirige vers le fond, Saphir et la princesse en tête, quand apparaît Barbe-Bleue.)

BARBE-BLEUE.

Arrêtez! arrêtez!

(Tout le monde redescend.)

BOBÈCHE et SAPHIR.
Pourquoi donc s'arrêter?

BARBE-BLEUE.
Vous le saurez, messire...
J'ai quelques mots à dire,
Que vous ferez bien d'écouter.

BOBÈCHE.
Quoi! sitôt de retour?

CLÉMENTINE.
Et vous reparaissez tout seul à notre cour?

BARBE-BLEUE, avec beaucoup de tristesse.

Madame! ah! madame!
Plaignez mon tourment!...
J'ai perdu ma femme,
Bien subitement!

(Mouvement général.)

Sur sa haquenée
Elle allait trottant,
De sa destinée
Point ne se doutant!...
La nuit était belle,
Le bois était noir...
« Ah! me disait-elle,
Qu'il fait bon, ce soir! »
Femme que j'adore,
Là-bas je te vois,
Et je crois encore
Être dans ce bois,
Où, d'une voix forte,
Tu poussas un cri,
Disant : « Je suis morte!... »
Et ce fut fini!

(Avec beaucoup moins de tristesse.)

C'est un coup bien rude,
Rude à recevoir,
Malgré l'habitude
Qu'on en peut avoir!

Je lui ferai faire,
 Un beau monument...
 Mais sur cette affaire
 Glissons à présent !
 Allons, soyons homme !...
 Chacun est mortel !
 La défunte, en somme,
 Est heureuse au ciel !
 Mais moi... moi, je reste !
 Me revoilà veuf...
 Cet état funeste
 Pour moi n'est pas neuf !
 Quand, du fond de l'âme,
 Je crierais, hélas !
 A quoi bon ?... ma femme
 Ne renaîtrait pas.

(Avec beaucoup de gaité.)

Donc, cueillons des roses,
 Un peu de gaité,
 Et prenons les choses,
 Par leur bon côté !
 Foin de la tristesse !
 Vive le plaisir !
 La seule sagesse
 Est de s'esbaudir !
 L'amour, c'est la vie !
 La vie est un bal !
 Vive la folie,
 Et le carnaval !

(A Bobèche.)

Or, ta fille est belle,
 Et je viens soudain
 De mademoiselle
 Demander la main.

(Stupéfaction générale.)

BOBÈCHE.

Ne sais si je dors ou je veille !
 Comprend-on audace pareille !
 Vous, la main de ma fille !...

BARBE-BLEUE.

Oui, tels sont mes souhaits.

BOBÈCHE.

Jamaïs !

LA PRINCESSE.

Jamais!

CLÉMENTINE et LE CHŒUR.

Jamais!

BARBE-BLEUE.

COUPLETS.

I

J'ai, pas bien loin dans la montagne,
Un petit gros de cavaliers,
Plus dix obusiers de campagne,
Servis par mes fiers canonniers,
Force artilleurs,
Et tirailleurs!

TOUS.

Que c'est comme un bouquet de fleurs.

BARBE-BLEUE.

II

J'ai des gens portant hallebardes,
J'ai des gens portant mousquetons,
J'ai le régiment de mes gardes,
J'ai mes lanciers et mes dragons,
Mes éclaireurs,
Et mes sapeurs!

TOUS.

Que c'est comme un bouquet de fleurs!

BARBE-BLEUE.

Bref, mes chers seigneurs, refusez,
Et vous serez pulvérisés!

Je vous tiens dans ma main!

LE COMTE, bas, à Bobèche et à Saphir.

Ce n'est que trop certain.

BOBÈCHE.

Hélas!

Qui nous tirera d'embarras?

SAPHIR, à Bobèche.

Moi, si vous voulez.

BARBE-BLEUE.

BOBÈCHE.

Je veux bien.
Jeune homme, quel est ton moyen ?

SAPHIR, allant à Barbe-Bleue.

Pour t'arracher ma douce amie,
A toi, félon, j'adresse ce cartel,
Et sous ses yeux je te défie,
Non dans un vain tournoi, mais au combat mortel!
(Le comte remonte et va prendre deux épées de la main d'un page.)

BOBÈCHE, gaiment.

Un duel ! un duel !
C'est charmant ! ça va nous distraire !

SAPHIR, à Barbe-Bleue.

Acceptes-tu ?

BARBE-BLEUE.

J'accepte, téméraire.
(Le comte leur remet à chacun une épée et retourne à la droite de Bobèche.)

BOBÈCHE, toujours gaiment.

Tout est pour le mieux, battez-vous :
Le vainqueur sera son époux !

BARBE-BLEUE et SAPHIR.

Le ciel juge entre nous !

LE CHOEUR.

Le ciel juge entre vous !

BOBÈCHE, au comte.

Nous, prudemment, éloignons-nous,
Pour ne pas attraper de coups.
(Ils se retirent à gauche.)

CLÉMENTINE, à sa fille.

Nous, mon enfant, prions pour eux !
(Elles se retirent à droite.)

BOBÈCHE, à Saphir et à Barbe-Bleue.

Et maintenant, allez, messieurs !
(Le combat commence.)

LE CHOEUR, excitant les combattants.

Kiss! kiss! kiss! kiss!
 En quarte, en tierce!
 Qu'on se transperce!
 De par l'enfer,
 Baltez ce fer!
 Belle estocade!
 Belle parade!
 Bien attaqué!
 Bien répliqué!
 Kiss! kiss! kiss! kiss!

LA PRINCESSE et CLÉMENTINE, à part.

Le ciel protège { son }
 { mon } amant!

BOBÈCHE, ravi.

Ce spectacle est vraiment charmant!

LE CHOEUR.

Kiss! kiss! kiss! kiss!
 Leurs deux épées
 Sont bien trempées;
 Dégagements
 Et froissements,
 Seconde et prime...
 Vive l'escrime!
 Qu'ils sont malins,
 Ces spadassins!
 Kiss! kiss! kiss! kiss!

(Pendant le duel, les pages font circuler des rafraîchissements.)

BARBE-BLEUE, avec un grand cri.

Ah! les gendarmes!

SAPHIR, se retournant vers la droite.

Les gendarmes!

(Il tombe frappé par Barbe-Bleue, on le relève et on l'étend sur le canapé;
 la princesse court à lui, s'agenouille près du canapé.)

BARBE-BLEUE, froidement.

C'est un coup que m'apprit jadis mon maître d'armes!

(Il essuie son épée.)

LE COMTE.

Ah! saperlotte!
 La belle botte!

LA PRINCESSE, désolée.
 Mon amant est mort ! ah ! malheur !
 (Elle se jette sur le corps du prince Saphir.)

BARBE-BLEUE, à Bobèche.
 O roi, tu tiendras ta promesse !

BOBÈCHE.
 Sans doute !... A toi la princesse !
 Je te donne sa main, demande-lui son cœur.

LA PRINCESSE, examinant Saphir.
 Mais où diable a-t-il donc reçu le coup mortel ?

BARBE-BLEUE, à la princesse penchée sur Saphir.
 Relevez-vous, princesse, et volons à l'autel !
 (Les cloches se remettent à sonner ; Clémentine arrache sa fille du corps de Saphir et l'emmène de force vers Barbe-Bleue, qui lui prend la main.)

BOBÈCHE.
 Et vous messieurs les courtisans,
 Reprenez vos rangs
 Et vos chants,
 Car, de plus belle, à la chapelle
 La cloche gaiement nous appelle !

LE CHŒUR.
 La cloche gaiement nous appelle !

LE COMTE, parlé.
 Reprise de la cantate numéro 22.

LE CHŒUR.
 Hyménée ! hyménée !
 O la belle journée ! etc.
 (Le cortège se reforme, Barbe-Bleue entraîne la princesse à moitié évanouie ; tout le monde sort par le fond, excepté le comte Oscar.)

SCÈNE II

LE COMTE, SAPHIR, étendu sur le canapé, puis UN PAGE,
 puis POPOLANI.

LE COMTE, seul, regardant Saphir.
 O prince infortuné !... à quoi cela lui a-t-il servi
 d'être jeune, d'être beau, d'être aimé ?... Mais qu'est-ce

que ça me fait après tout?... Est-ce que, nous autres, hommes politiques, nous avons le temps de pleurer?...

Un page entre par la gauche et lui remet un billet.

LE COMTE, après avoir lu le billet.

Où est l'homme qui t'a remis ce billet?

LE PAGE, montrant la gauche.

Il est là.

LE COMTE.

Qu'il vienne!

LE PAGE.

Le voici.

Entre Popolani; il est déguisé en bohémien; il traverse la scène en dansant et en agitant frénétiquement un tambour de basque. Le page sort. A partir de cette entrée de Popolani, la scène doit être jouée dans le mouvement le plus rapide; les répliques sont échangées d'un ton haletant et précipité.

LE COMTE.

Un bohémien!...

POPOLANI.

Non, un suppliant.

LE COMTE.

Popolani!

POPOLANI.

Monseigneur...

LE COMTE.

C'est à l'ami que tu parles.

POPOLANI.

C'est à l'ami que j'ai besoin de parler.

LE COMTE.

Ça se trouve bien.

POPOLANI.

J'en ai assez, j'en ai assez!...

LE COMTE.

Explique-toi plus clairement.

POPOLANI.

Mais cet homme, il peut nous entendre!

Il désigne le prince Saphir étendu sur le canapé.

LE COMTE.

Je l'en défie.

POPOLANI.

Il est sourd ?

LE COMTE.

Non, il est mort.

POPOLANI, tranquillement.

Ah! alors... Il y a une heure, il est venu à ma tour.

LE COMTE.

Le sire de Barbe-Bleue ?

POPOLANI.

Oui.

LE COMTE.

Avec sa femme ?

POPOLANI.

Avec Boulotte... Et il m'a dit...

LE COMTE.

« Il faut qu'elle meure! »

POPOLANI.

Vous le saviez ?

LE COMTE.

Je m'en doutais, car maintenant...

POPOLANI.

Maintenant?...

LE COMTE.

A l'autel...

POPOLANI.

Il en épouse?...

LE COMTE.

Une autre!

POPOLANI.

Horreur! horreur!

Il agite son tambour de basque.

LE COMTE.

Tais-toi donc!

POPOLANI.

J'obéis.

LE COMTE.

Et dis-moi pourquoi tu as un tambour de basque?...

POPOLANI.

Tout à l'heure, tout à l'heure... Cette femme, je ne l'ai pas tuée!...

LE COMTE.

Que me dis-tu?

POPOLANI.

Pas plus que je n'avais tué les cinq autres.

LE COMTE.

Alors, les six femmes de Barbe-Bleue...

POPOLANI.

Vivantes... on ne peut plus vivantes!

LE COMTE.

Et lui?...

POPOLANI.

Polygame... on ne peut plus polygame!...

LE COMTE.

Et tu veux?...

POPOLANI.

Me jeter aux pieds du roi et lui présenter ces six infortunées.

LE COMTE

Aux pieds du roi?

POPOLANI.

Oui... Il jugera Barbe-Bleue.

LE COMTE.

Et qui donc jugera le roi ?

POPOLANI.

Que dites-vous ? Prenez garde !

LE COMTE.

A mon tour!... à mon tour!... (Il s'empare du tambour de basque, l'agite violemment et le rend à Popolani.) Si tu as tes remords, moi aussi, j'ai les miens !

POPOLANI.

Qui est-ce qui n'en a pas ?

LE COMTE.

Moi aussi, j'ai sur la conscience...

POPOLANI.

Vous me faites peur !

LE COMTE.

Il faut en finir!... Prends cette clef.

Il lui donne une petite clef.

POPOLANI.

Tachée de sang!...

LE COMTE.

Pourquoi ça ?

POPOLANI.

Je pensais...

LE COMTE.

Tu avais tort... Tu vas entrer dans le caveau dont cette clef ouvre la porte...

POPOLANI.

Où ça, ce caveau ?

LE COMTE.

Tu le trouveras.

POPOLANI.
 Bien!

LE COMTE.
 Dans ce caveau, tu verras cinq hommes...

POPOLANI.
 Horreur! horreur!

Il agite son tambour de basque.

LE COMTE.
 Tais-toi donc!

POPOLANI.
 J'obéis.

LE COMTE.
 Et dis-moi pourquoi tu as un tambour de basque?

POPOLANI.
 Afin de pouvoir pénétrer...

LE COMTE.
 Dans ce palais...

POPOLANI.
 Sans exciter...

LE COMTE.
 De soupçons!...

POPOLANI.
 J'ai dit aux six malheureuses de revêtir des costumes de bohémiennes...

LE COMTE.
 Et tu t'es toi-même déguisé...

POPOLANI.
 En bohémien!...

LE COMTE.
 Je comprends... Les cinq hommes...

POPOLANI.
 Quels cinq hommes?...

LE COMTE.

Ceux du caveau.

POPOLANI.

Ah! bien!

LE COMTE.

Tu les crois morts?

POPOLANI.

Mettez-vous à ma place!

LE COMTE.

Je le veux bien. (Ils changent très tranquillement de place et continuent aussitôt du même ton rapide, précipité.) Ils ne le sont pas, morts!

POPOLANI.

Allons! tant mieux!

LE COMTE.

Tu leur diras de te suivre, et tu iras chez le costumier du palais.

POPOLANI.

Et je lui demanderai cinq costumes...

LE COMTE.

De bohémiens...

POPOLANI.

J'en étais sûr... Mais consentira-t-il?...

LE COMTE, lui donnant un papier.

Voici l'ordre.

POPOLANI.

Oh! avec ce papier... (Il agite son tambour de basque.)
Mais...

LE COMTE.

Qu'as-tu encore?

POPOLANI.

Une chose m'afflige.

LE COMTE.

Laquelle?

POPOLANI.

J'aurai six bohémiennes et seulement cinq bohémiens.

LE COMTE, reculant, abîmé dans ses réflexions.

C'est vrai!... c'est vrai!...

Il se laisse tomber sur le canapé et s'assied sur le prince Saphir.

SAPHIR, jetant un cri.

Ah!

LE COMTE, bondissant.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

SAPHIR, se mettant sur son séant.

C'est moi !

Il se lève tout à fait.

POPOLANI, au comte.

Pas mort, il paraît ?

LE COMTE.

Il paraît.

POPOLANI.

Vous m'aviez trompé.

LE COMTE.

Je ne savais pas.

SAPHIR, se tâtant.

Non, pas mort, décidément !

LE COMTE.

Blessé, au moins ?

SAPHIR, se tâtant de nouveau.

Blessé? peut-être... non, pas blessé!

LE COMTE.

Tombé, pourtant ?...

SAPHIR.

Oui, tombé!

LE COMTE.

L'émotion?

SAPHIR.

Pas autre chose!

LE COMTE.

Sauvé, alors?...
Sauvé!

SAPHIR.

Sauvé!

TOUS TROIS.

Sauvé!... sauvé!...

Popolani agite son tambour de basque avec frénésie.

SAPHIR.

Mais la princesse?...

LE COMTE.

En train de se marier...

SAPHIR.

Ah! j'empêcherai!...

Il veut s'élançer.

LE COMTE, l'arrêtant.

J'ai mieux que ça à vous proposer.

SAPHIR.

Quoi?

LE COMTE, montrant Popolani.

Suivez cet homme.

SAPHIR.

Pourquoi faire?

LE COMTE.

Pour vous venger!

SAPHIR.

Je le suivrai!

LE COMTE, à Popolani.

Tu m'as compris?

POPOLANI.

Parfaitement... le sixième bohémien...

LE COMTE.

Ce sera lui! Tu sais où tu vas ?...

POPOLANI.

Pas du tout.

LE COMTE.

Dans un instant, j'irai t'y rejoindre, et je te donnerai des instructions plus détaillées.

POPOLANI.

Courons, alors!

Il agite son tambour de basque.

SAPHIR.

Courons, courons!

Sortent, par la gauche, Popolani et le prince Saphir.

LE COMTE, seul.

Voilà une partie vigoureusement engagée!... Où tout cela me mènera-t-il? je l'ignore absolument... mais qu'importe?... c'est en ne sachant jamais où j'allais moi-même que je suis arrivé à conduire les autres!

Le cortège du mariage rentre par le fond. — Barbe-Bleue donne la main à la princesse.

SCÈNE III

CLÉMENTINE, LA PRINCESSE, BARBE-BLEUE, BOBÈCHE, LE COMTE, COURTI-
TISANS, DAMES DE LA COUR, PAGES.

LE CHŒUR.

Hyménée! hyménée!
O la belle journée!

Qu'ils soient heureux longtemps,
Ces deux beaux jeunes gens!
Hyménée! hyménée!

Sur le devant de la scène, la princesse tombe accablée
dans les bras de sa mère.

LE COMTE, à Bobèche.

Eh bien! mon roi, c'est fait?...

BOBÈCHE.

Mon Dieu, oui! voilà une affaire terminée... mais, il
faut en convenir... la cérémonie a manqué de gaité,
et maintenant encore... regarde...

Il lui montre Clémentine et sa fille.

LA PRINCESSE, à sa mère.

Perdue! ô ma mère, perdue!

CLÉMENTINE.

Mon enfant!... mon enfant!...

BARBE-BLEUE.

Dites donc, Bobèche?...

BOBÈCHE, venant à lui.

Qu'est-ce que c'est?

BARBE-BLEUE.

Regardez un peu... votre femme et la mienne... Et
toute la cour qui voit ça!... Il faudrait tâcher de
détourner l'attention...

BOBÈCHE.

Mais comment?

BARBE-BLEUE.

Comme vous voudrez.

LE COMTE, s'approchant.

Il y aurait un moyen, peut-être...

BOBÈCHE.

Lequel? Parlez.

LE COMTE.

Il vient d'arriver au palais une troupe de bohémiens...

BOBÈCHE.

Et qu'est-ce qu'ils font, ces bohémiens ?

LE COMTE.

Que voulez-vous que fassent des bohémiens ? Ils dansent, chantent et disent la bonne aventure.

BOBÈCHE.

J'aime assez, moi, me faire dire la bonne aventure... je n'y crois pas, mais ça me fait une peur!...

LE COMTE.

Alors, si Votre Majesté daignait permettre ?...

BOBÈCHE.

Certainement ; faites-les venir.

BARBE-BLEUE.

Et dépêchez-vous.

LE COMTE, avec intention.

Soyez tranquille, monseigneur, je vais ordonner qu'on les amène.

Il sort par le fond.

SCÈNE IV

CLÉMENTINE, LA PRINCESSE, BARBE-BLEUE, BOBÈCHE, COURTISANS, DAMES DE LA COUR, PAGES.

CLÉMENTINE, à la princesse, la prenant à part.

Écoute, mon enfant... Tu vas aller trouver ton mari, et tu lui diras ces simples mots : « Jamais, monsieur, jamais!... » Il comprendra.

BARBE-BLEUE.

LA PRINCESSE, bas.

Mais, moi, je ne comprends pas.

CLÉMENTINE, bas.

Je l'espère bien!... Va, mon enfant.

LA PRINCESSE, allant à Barbe-Bleue.

Seigneur?...

BARBE-BLEUE, empressé.

Ma douce fiancée?...

LA PRINCESSE.

Jamais! jamais! jamais!...

BARBE-BLEUE, stupéfait.

Pardon... vous avez dit?

LA PRINCESSE.

J'ai dit : « Jamais! jamais! »

Elle retourne vers sa mère.

BARBE-BLEUE.

Ah bien! par exemple!... Dites donc, Bobèche...

BOBÈCHE, s'approchant et avec humeur.

Ne m'appellez donc pas Bobèche!..

BARBE-BLEUE.

Puisque c'est votre nom!

BOBÈCHE.

Je suis en instance pour en changer.

BARBE-BLEUE.

Eh bien, Bobèche, savez-vous ce que votre fille vient de me dire? Elle m'a dit : « Jamais! jamais! »

BOBÈCHE, appelant.

Ma fille?...

LA PRINCESSE.

Papa?...

BOBÈCHE.

Viens çà. (La princesse s'approche.) Qui est-ce qui t'a dit de dire ça au monsieur ?

LA PRINCESSE.

C'est maman.

BOBÈCHE, appelant.

Titine?...

CLÉMENTINE, s'approchant.

Bobèche?...

BOBÈCHE.

Comment, madame, c'est vous?...

CLÉMENTINE.

Oui, monsieur... et plutôt à Dieu qu'il fût encore temps de vous le dire, à vous!...

BOBÈCHE, furieux.

Madame!...

CLÉMENTINE.

Eh bien, après?...

BOBÈCHE, menaçant.

Ah! si je ne me retenais!...

CLÉMENTINE.

Venez-y donc, un peu!

BOBÈCHE.

Il ne faudrait pas m'en défier!

CLÉMENTINE.

Eh bien, je vous en défie!

BARBE-BLEUE, bas.

Et toute la cour qui vous regarde, Bobèche!... et toute la cour qui vous regarde!...

Pendant ces quelques répliques, ils sont groupés tous les quatre, toute la cour faisant cercle autour d'eux.

BOBÈCHE, bas.

Saperlotte!... c'est vrai!... Réserveons ça pour la prochaine scène intime.

BARBE-BLEUE, bas.

Oui... plus tard... en famille...

Bruit de tambour de basque au dehors.

LE COMTE, rentrant par le fond.

Voici les bohémiens!...

Bobèche, Clémentine, Barbe-Bleue, la princesse et le comte Oscar gagnent la droite. — Entrent par le fond, amenés par Popolani masqué, six bohémiens et six bohémiennes également masqués. — Les six bohémiens sont : Saphir, Alvarez et quatre seigneurs de la cour. — Les bohémiennes sont : Boulotte et les cinq premières femmes de Barbe-Bleue. — Les bohémiens et bohémiennes descendent sur deux rangs, face au public, les bohémiennes devant; le premier des bohémiens à droite est Saphir; le deuxième, Alvarez.

SCÈNE V

LE COMTE, POPOLANI, BARBE-BLEUE, BOULOTTE, BOBÈCHE, CLÉMENTINE, LA PRINCESSE, SAPHIR, ALVAREZ, BOHÉMIENS ET BOHÉMIENNES.

L'entrée des bohémiens se fait sur le chœur, en dansant.

LES BOHÉMIENS.

Nous arrivons à l'instant même,
Du joli pays de Bohême.
Écoutez bien, nobles seigneurs,
Les chanteuses et les chanteurs!

CHŒUR.

Ils arrivent à l'instant même,
Du joli pays de Bohême.
Écoutons bien, dames, seigneurs,
Les chanteuses et les chanteurs!

BOBÈCHE, à Boulotte.

Chantez, pour amuser ma cour,
Refrain de guerre ou bien d'amour!

BOULOTTE.

BALLADE.

I

Nous possédons l'art merveilleux,
Nous, filles de Bohême,
De découvrir à tous les yeux
Jusqu'à l'avenir même!
De nos chansons,
De nos leçons
Ne perdez rien ;
Écoutez bien,
Votre main dans la mienne,
Et, foi de bohémienne,
Bientôt vous en saurez
Plus que vous ne voudrez?...
Nous allons voir pleurer tous ceux
Que l'on voit si joyeux!
Rire aujourd'hui, pleurer demain,
C'est la loi du destin!

LE CHŒUR.

Rire aujourd'hui, pleurer demain,
C'est la loi du destin!

BOULOTTE.

II

Il est souvent, au fond des cœurs,
Des secrets redoutables!
Des gens qu'ont fait un tas d'horreurs,
Se croient invulnérables.
Mais le destin,
Ce vieux malin,
A l'œil sur eux,
Les malheureux!
Aussi je les engage
A s'armer de courage :
Ils vont passer maint'nant
Un quart d'heure embêtant!...

Nous allons voir pleurer tous ceux
 Que l'on voit si joyeux!
 Rire aujourd'hui, pleurer demain,
 C'est la loi du destin!

LE CHŒUR.

Rire aujourd'hui, pleurer demain,
 C'est la loi du destin!

Les bohémiens et les bohémiennes vont se placer, les femmes à gauche, les hommes à droite, sur un seul rang. — Pendant la dernière reprise, Barbe-Bleue a gagné la gauche, en passant derrière les bohémiens.

BOBÈCHE.

Et maintenant, commençons sans perdre une minute...
 La bonne aventure, ô gué, la bonne aventure!

BOULOTTE, à Bobèche.

A tout seigneur, tout honneur!... votre main, roi
 Bobèche?

BOBÈCHE, lui donnant sa main.

La voici.

Musique à l'orchestre.

BOULOTTE.

Combien de doigts à cette main?

BOBÈCHE, étonné.

Combien de doigts?

BOULOTTE.

Oui, combien?

BOBÈCHE.

Cinq... je crois...

BOULOTTE.

Cinq... vous l'avouez...

BOBÈCHE, à part.

Voilà que je commence à avoir peur... mais ça m'intéresse.

BOULOTTE.

Cinq... et si chaque fois que vous avez dit au comte
 Oscar : « Comte Oscar... Cet homme doit mourir!... »

si chaque fois que vous avez dit cela, il vous était tombé un doigt, n'est-ce pas qu'aujourd'hui vous seriez diablement embarrassé pour tenir votre royale fourchette?...

BOBÈCHE, à part, retirant sa main.

Cette femme!... cette femme!...

POPOLANI.

A qui le tour, maintenant, à qui le tour?

BOULOTTE, à Barbe-Bleue, qui s'approche d'elle.

A vous, messire, si vous le voulez!

BARBE-BLEUE, donnant sa main à Boulotte.

Je ne demande pas mieux.

BOULOTTE, regardant la main.

Une jolie bague à votre main...

BARBE-BLEUE.

Simple... mais de bon goût.

BOULOTTE.

Mais pourquoi du sang sur cette bague?... Pourquoi du sang?...

BARBE-BLEUE.

Du sang?...

BOULOTTE.

Vous ne le savez pas?... je vais vous le dire... c'est parce qu'il y a une heure, cette bague était au doigt de la malheureuse Boulotte, et que la malheureuse Boulotte est morte empoisonnée!...

Mouvement général.

BARBE-BLEUE, retirant sa main.

Holà, sorcière!

BOULOTTE.

Voilà pourquoi il y a du sang sur cette bague!

TOUS.

Horreur!... horreur!...

Les bohémiens agitent avec fureur leurs tambours de basque.

BOBÈCHE.

Mais qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?

BARBE-BLEUE.

Faites-les chasser, Bobèche !

BOULOTTE.

Ah ! ah ! vous commencez à avoir peur, mes maîtres !... Et vous avez raison... car, s'il y a des morts qui se portent bien... il y a, en revanche, des vivants qui sont bien malades !

Elle pince Barbe-Bleue.

BARBE-BLEUE.

Aïe!...

BOULOTTE, aux bohémiens.

Bas les masques, maintenant, bas les masques!...

Tous les masques tombent. — Reconnaissance générale.

BARBE-BLEUE, stupéfié.

Elles!...

BOBÈCHE, de même.

Eux!...

LES SIX FEMMES, s'avançant sur Barbe-Bleue et le menaçant.

Monstre!...

BARBE-BLEUE.

Mes six femmes !

BOBÈCHE, voyant Alvarez qui vient de descendre à sa gauche.
Alvarez!...

ALVAREZ.

Méchant!... qu'est-ce que je vous avais fait?...

CLÉMENTINE, à Alvarez.

Vous recevrez un dédommagement.

Alvarez regagne sa place.

BOBÈCHE.

Alvarez et ses quatre prédécesseurs!...

LA PRINCESSE, reconnaissant Saphir.

Mon berger!...

SAPHIR.

Ma princesse!...

BARBE-BLEUE, à Popolani.

Tu ne les tuais donc pas ?

POPOLANI.

Vous voyez bien.

BARBE-BLEUE.

Qu'est-ce que tu en faisais, alors ?

POPOLANI.

Je les électrisais !

BARBE-BLEUE.

Coquin !

BOBÈCHE, au comte Oscar qui s'approche.

Tu n'as donc pas exécuté mes ordres ?

LE COMTE.

Non, sire.

BOBÈCHE.

Mais où les cachais-tu donc, ces gentilshommes ?

LE COMTE.

Chez une cousine à moi.

BOBÈCHE.

Une gaillarde !

LE COMTE.

Mais, comme elle va se marier... vous comprenez... elle ne pouvait pas les garder chez elle.

BOBÈCHE.

Pourquoi?... (A Barbe-Bleue.) Mais qu'est-ce que nous allons faire de tout ce monde-là ?

BARBE-BLEUE.

Est-ce que je sais, moi?... sept femmes!... Comme

c'est amusant!... Est-ce qu'il va falloir que je les reprenne ?

BOBÈCHE.

Eh bien?... et moi... ces messieurs, dont je me croyais délivré... Qu'est-ce que je vais en faire ?

BOULOTTE, à Bobèche.

Comme il faut peu de chose pour vous embarrasser !... Sept femmes... sept hommes... nombre égal...

BOBÈCHE, répétant machinalement.

Nombre égal...

BOULOTTE.

Eh bien, mon cher, vous allez marier tous ces gens-là!... chaque cavalier prendra la main de la dame correspondante et l'épousera immédiatement.

BOBÈCHE.

Accordé! accordé!... Comte Oscar?...

LE COMTE.

Sire?...

BOBÈCHE.

Faites ce qu'on vient de dire.

LE COMTE.

C'est bien simple.

BOBÈCHE, à part.

Je n'y ai rien compris du tout.

Il passe près de Clémentine qui se trouve à l'extrême droite. — Pendant le chœur suivant, le comte Oscar fait passer la princesse Hermia et la conduit à Popolani qui la place en tête des femmes de Barbe-Bleue, rangées sur une seule ligne oblique. — Elles se trouvent ainsi disposées : La princesse, Héroïse, Isaure, Rosalinde, Éléonore, Blanche et Boulotte. — De leur côté, les hommes se sont aussi rangés sur une seule ligne, à droite : en tête, Saphir, puis Alvarez, les quatre seigneurs et Barbe-Bleue. — Au milieu, un espace libre dans lequel se trouvent Popolani et le comte Oscar. — Bobèche et Clémentine sont toujours à l'extrême droite.

FINALE.

CHŒUR.

Idée heureuse,
Ingénieuse!
C'est original
Et moral!

(A chaque présentation, les personnes désignées s'avancent, les femmes près de Popolani, les hommes près du comte.)

LE COMTE, présentant Saphir.
Premier seigneur!

POPOLANI, présentant la princesse.
Première dame!

LA PRINCESSE, à Saphir.
A vous mon cœur!

SAPHIR.
A vous mon âme!

LE COMTE, à la princesse.
Ça vous va-t-il?

LA PRINCESSE, avec joie.
Si ça me va!...

BOBÈCHE.
Hop là! hop là!
C'est entendu, passez par là!

CHŒUR.
Hop là! hop là!
C'est entendu, passez par là!
(Saphir et la princesse remontent au second plan.)

LE COMTE, présentant Alvarez.
Second seigneur!

POPOLANI, présentant Héloïse.
Seconde dame!

LE COMTE, à Héloïse.
Ça vous va-t-il?

HÉLOÏSE.
Oui, ça me va.

BOBÈCHE.

Hop là ! hop là !
C'est entendu, passez par là !

CHŒUR.

Hop là ! hop là !
C'est entendu, passez par là !
(Héloïse et Alvarez remontent au second plan, près de la princesse
et de Saphir.)

LE COMTE, présentant quatre bohémiens.
Quatre seigneurs !

POPOLANI, présentant quatre bohémiennes.
Et quatre dames !

LE COMTE, aux quatre femmes.
Ça vous va-t-il ?

ISAURE, ROSALINDE, ÉLÉONORE et BLANCHE.

Oui, ça nous va !

BOBÈCHE.

Hop là ! hop là !
C'est entendu, passez par là !

CHŒUR.

Hop là ! hop là !
C'est entendu, passez par là !
(Les quatre seigneurs et les quatre dames remontent au second plan,
près des autres.)

LE COMTE, présentant Barbe-Bleue.
Dernier seigneur !

POPOLANI, présentant Boulotte.
Dernière dame !

BARBE-BLEUE, à Boulotte.
Voyons, Boulotte, sois bonne !

BOULOTTE.

Tu veux que je te pardonne ?

BARBE-BLEUE.

Au fond, je suis bon enfant.

BOULOTTE.

Scélérat! traître! brigand!

BARBE-BLEUE.

Je te promets d'être aimable.

BOULOTTE.

Tu le jures, misérable?

BARBE-BLEUE.

Tu peux croire à mes serments?

BOULOTTE.

Ah! l'habile homme!

Voyez donc comme

Il me prend par les sentiments!

(Le comte passe à droite, Saphir descend à gauche avec la princesse,
et Héloïse à droite avec Alvarez.)

BARBE-BLEUE.

Quant à moi, je suis très content
Que cela finisse gaiement!

BOULOTTE, au public.

Vous connaissez son caractère...

BARBE-BLEUE, de même.

Vous connaissez mon caractère :

Je suis Barbe-Bleue, ô gué!

Jamais veuf ne fut plus gai!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Il est Barbe-Bleue, ô gué!

Jamais veuf ne fut plus gai!

LA MI-CARÊME

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL le 2 avril 1874.

PERSONNAGES

BOISLAMBERT.....	MM.	GIL PÉREZ.
MITAINE.....		LHÉRITIER.
LE BARON DE MORANCHARD.....		HYACINTHE.
ALFRED PAPONNET.....		LASSOUCHE.
PREMIER VICOMTE.....		CH. NUMA.
DEUXIÈME VICOMTE.....		BUCAILLE.
TROISIÈME VICOMTE.....		STRINTZ.
UN GARDE FRANÇAISE.....		RHÉAL.
UN SERGENT DE VILLE.....		DUFLOST.
UN MARMITON.....		FERDINAND.
MARCELINE DE NANTOULAS.....	M ^{mes}	VALÉRIE.
MARGUERITE LAMBERTHIER.....		ALICE REGNAULT.
VICTOIRE.....		E. LEMERCIER.
MADAME PAPONNET.....		DELISLE.
UNE BERGÈRE.....		LUCIE.

A Paris, de nos jours.

LA MI-CARÊME

Le théâtre en deux parties : à droite une loge de concierge ; au fond de la loge, une soupente praticable, fermée par des rideaux ; on monte à cette soupente par un petit escalier de cinq ou six marches ; — à gauche, l'allée de la maison ; au fond de cette allée, face au public, la porte cochère ; à gauche, au premier plan, les premières marches de l'escalier. — Cloison vitrée entre la loge du concierge et l'allée ; dans cette cloison vitrée, le plus près possible du public, le petit vasistas par lequel le concierge communique avec les passants ; près de ce vasistas, le cordon ; dans la loge, une table, un fauteuil, deux chaises ; un cor de chasse accroché à la muraille.

SCÈNE PREMIÈRE

MITAINE, VICTOIRE, dans la loge ; puis UN GARDE FRANÇAISE et UNE BERGÈRE.

VICTOIRE, assise à la table, joue aux cartes avec Mitaine.
Encore cinq cents.

MITAINE.

Vous vous y habituez, au cinq cents !

VICTOIRE.

C'est chez ma maîtresse que j'ai pris cette habitude-là !

Bruit de cornet à bouquin : Victoire se bouche les oreilles. — Arrivent, par l'escalier, le Garde française et la Bergère.

LE GARDE FRANÇAISE, dans l'allée.

Cordon, s'il vous plaît!

MITAINE, se levant et allant ouvrir le vasistas,

Ce sont mes petits locataires du cinquième... Bonsoir, mes enfants!

LE GARDE FRANÇAISE.

Bonsoir, monsieur Mitaine!

LA BERGÈRE.

Ouvrez-nous la porte, monsieur Mitaine.

Le Garde française remet son bougeoir à Mitaine par le vasistas.

MITAINE.

Certainement, je vais vous l'ouvrir! Où allez-vous comme ça tous les deux?

LA BERGÈRE.

Nous allons en face, à Valentino...

MITAINE.

Vous allez vous amuser... (Tirant le cordon.) Vous avez raison. (Sortent la Bergère et le Garde française.) Certainement, ils ont raison!

VICTOIRE.

Je ne vous dis pas le contraire, monsieur Mitaine.

MITAINE, venant se rasseoir.

C'est aujourd'hui la mi-carème, pas vrai?

VICTOIRE.

Oui, monsieur Mitaine.

MITAINE.

Et qu'est-ce que c'est que la mi-carème?... un second mardi gras.

VICTOIRE.

Censément.

MITAINE.

Eh bien, moi, mademoiselle, j'ai une opinion... c'est

que tout homme qui ne s'amuse pas le jour de la mi-carême est un mauvais citoyen.

VICTOIRE.

Oh!

Bruit de cornet à bouquin.

MITAINE.

Aussi, quand j'entends des gens qui s'amuse, je fais chorus avec eux. Tra la la la poum poum!...

Fin du cornet à bouquin. — On sonne : Mitaine tire le cordon; entrent Marguerite Lamberthier et le Premier Vicomte.

SCÈNE II

MITAINE, VICTOIRE, dans la loge;
MARGUERITE, PREMIER VICOMTE,
dans l'allée.

PREMIER VICOMTE.

Voyons, Marguerite?...

MARGUERITE.

Laissez-moi tranquille!...

PREMIER VICOMTE.

Cependant...

MARGUERITE.

Il n'y a pas de cependant...

PREMIER VICOMTE.

Marguerite?...

MARGUERITE.

Laissez-moi tranquille, je vous dis! (Elle ouvre la porte de la loge.) Ma femme de chambre est en haut?

VICTOIRE, sortant de la loge.

Me voici, madame.

MARGUERITE.

Montez-vite chez moi... et apportez-moi d'autres gants... et un manteau de fourrure.

VICTOIRE.

Bien, madame...

Elle monte par l'escalier.

PREMIER VICOMTE, suppliant.

Marguerite?...

MARGUERITE, entrant dans la loge.

Restez-là, vous, et attendez-moi.

Elle ferme la porte au nez du Premier Vicomte et va tomber dans le fauteuil de Mitaine. — Le Vicomte se promène dans l'allée en fumant son cigare.

MITAINE.

Madame semble irritée...

MARGUERITE.

Je suis furieuse!...

MITAINE passe à la cheminée.

Je disais bien!...

MARGUERITE.

Donnez-moi de l'encre et une feuille de papier...

MITAINE, prenant cela sur la cheminée.

Voici, madame.

MARGUERITE, écrivant.

Ce baron... ce baron qui vient chez moi tous les soirs...

MITAINE.

Monsieur le baron de Moranchard...

MARGUERITE.

Savez-vous ce que je viens d'apprendre sur son compte, il n'y a pas une heure, aux Variétés?...

MITAINE.

Je l'ignore absolument.

MARGUERITE.

Il se marie dans huit jours!!!

MITAINE.

C'est révoltant!...

MARGUERITE.

On m'a donné des détails... il épouse une jeune veuve... madame de Nantoulas... Aussi je me dépêche de lui signifier son congé. Il y a longtemps, d'ailleurs, que je cherchais un prétexte... il est assommant, ce baron...

MITAINE, le dos à la cheminée.

Tous les hommes ne sont pas aussi amusants que l'était ce pauvre monsieur de Boislambert.

MARGUERITE.

Ah! Boislambert!...

MITAINE.

En voilà un qui était gai, bon enfant!

MARGUERITE.

Vous l'aimiez bien?...

MITAINE.

Oui.

MARGUERITE.

Moi aussi.

MITAINE.

Et pas fier... il entraît chez moi... il s'asseyait dans ce fauteuil où madame est assise .. Et il causait... il riait... Il me doit encore vingt-sept francs cinquante de voitures que j'ai payées pour lui... du temps qu'il aimait madame.

MARGUERITE.

Eh bien, j'ai grand'peur que vous ne les rattrapiez jamais, vos vingt-sept francs cinquante!... Pauvre Boislambert! je l'ai ruiné, complètement ruiné... où est-il maintenant? qui sait ce qu'il est devenu?... (Fermant sa lettre.) Là, si mon baron ne comprend pas ce que cela veut dire...

Revient Victoire, par l'escalier, avec les gants et le manteau; elle entre dans la loge.

VICTOIRE.

Voici, madame.

MARGUERITE, se levant.

Le baron de Moranchard viendra tout à l'heure, vous lui remettrez cette lettre.

VICTOIRE.

Oui, madame.

MARGUERITE, s'apprêtant à sortir.

Je vais souper. Je serai ici dans une heure... Vous m'attendrez.

VICTOIRE.

Et, quand madame sera rentrée, madame voudra-t-elle me permettre d'aller au bal?

MARGUERITE.

Oui... mais attendez-moi. Bonsoir, monsieur Mitaine!
Elle sort de la loge.

MITAINE.

Bonsoir, madame.

Il tire le cordon.

MARGUERITE, au Premier Vicomte qu'elle trouve dans l'allée.
Allons, venez, vous!...

PREMIER VICOMTE.

Mais enfin, Marguerite...

MARGUERITE.

Ça va recommencer?...

PREMIER VICOMTE.

Non, mais enfin...

MARGUERITE.

Taisez-vous! vous êtes insupportable...

Elle sort avec lui. — Bruit de cornet à bouquin.

SCÈNE III

MITAINE, VICTOIRE, jouant.

MITAINE, s'asseyant.

Traderidera poum poum!... Vous voyez, je continue à faire chorus... Et vous, mademoiselle Victoire, est-ce que vous ne comptez pas vous amuser aussi?

VICTOIRE, assise à la table.

Oh! que si, monsieur Mitaine!... dès que ma maîtresse sera revenue, je compte me déguiser en laitière et m'en aller au bal avec mon petit amoureux.

MITAINE.

Qui c'est-il, votre petit amoureux? Est-ce que je le connais?

VICTOIRE.

Vous le connaissez parfaitement, c'est un des locataires de cette maison.

MITAINE.

Allons donc!...

VICTOIRE.

A preuve qu'il est sorti... mais tout à l'heure il rentrera... et il trouvera une lettre que j'ai mise pour lui...

sous le paillason de l'escalier... une lettre dans laquelle
je lui donne rendez-vous.

MITAINE.

Un locataire de cette maison?...

VICTOIRE.

Oui.

MITAINE, badin.

Locataire ou concierge?

VICTOIRE.

Locataire.

MITAINE.

Qui ça peut-il être?

VICTOIRE.

Cherchez...

On sonne : Mitaine tire le cordon ; entrent madame Paponnet et
Alfred.

SCÈNE IV

MITAINE, VICTOIRE, MADAME PAPONNET,
ALFRED.

MADAME PAPONNET, dans l'allée.

Viens, Alfred! Alfred!... Vous avez mon bougeoir,
monsieur Mitaine?

Elle a passé la tête par le vasistas.

MITAINE.

Oui, madame Paponnet, le voici... Vous rentrez tard
aujourd'hui ; ça n'est pas dans vos habitudes.

MADAME PAPONNET.

J'ai voulu accorder à mon neveu une petite distraction.
(Elle se tourne vers Alfred : celui-ci cache précipitamment une lettre

qu'il vient de prendre sous le paillason de l'escalier.) Si je ne lui en accordais pas de temps à autre, il en prendrait lui-même... il irait voir des femmes... c'est ce que je ne veux pas, monsieur Mitaine, c'est ce que je ne veux pas!... Je sais ce que c'est que les femmes... je l'ai été.

MITAINE, allumant le bougeoir.

Fichtre!

MADAME PAPONNET.

Alfred, viens ici...

ALFRED, qui a lu la lettre et l'a mise dans sa poche.

Me voilà, ma tante.

MADAME PAPONNET.

Il a bien travaillé hier : alors, pour le récompenser, je l'ai mené aux conférences du boulevard des Capucines... Tu t'es bien amusé, Alfred?

ALFRED.

Oui, ma tante.

MADAME PAPONNET.

Maintenant tu vas venir te coucher.

ALFRED.

Oui, ma tante.

MADAME PAPONNET.

Et demain tu te remettras au travail.

ALFRED.

Oui, ma tante.

MADAME PAPONNET.

Bonsoir, monsieur Mitaine.

MITAINE.

Bonsoir, madame Paponnet.

MADAME PAPONNET.

Prends le bougeoir, Alfred.

ALFRED, le prenant.

Oui, ma tante.

MADAME PAPONNET, montant l'escalier.

Bonsoir, monsieur Mitaine.

ALFRED.

Bonsoir, monsieur Mitaine.

MADAME PAPONNET, dans l'escalier, appelant.
Alfred!...

ALFRED.

Me voilà, ma tante...

Ils disparaissent dans l'escalier.

SCÈNE V

MITAINE, VICTOIRE.

VICTOIRE, qui s'est levée.

Eh bien, c'est lui, mon amoureux...

MITAINE.

Qui ça, le petit bonhomme à madame Paponnet?

VICTOIRE.

Juste! Il m'a rencontrée dans l'escalier... mais il n'a pas osé me parler, à cause de sa tante... il s'est contenté de se jeter à mon cou et de m'embrasser trois ou quatre fois de suite... j'en ai conclu qu'il avait quelque chose à me dire... en effet, il a fini par m'avouer qu'il mourait d'envie de se déguiser en mousquetaire.

MITAINE.

Brave jeune homme!

VICTOIRE.

Avec un faux nez pour ne pas être reconnu... J'ai

loué un faux nez, j'ai loué un costume de mousquetaire, j'ai mis le tout dans le paquet qui est là... et j'ai écrit à Alfred...

MITAINE.

La lettre sous le paillason?...

VICTOIRE.

Où je lui ai dit de s'échapper dès que sa tante serait endormie, et de venir s'habiller chez vous.

MITAINE.

Chez moi?...

VICTOIRE.

Vous voulez bien, monsieur Mitaine?

MITAINE.

Puisque je vous dis que, selon moi, tout homme qui ne s'amuse pas le jour de la mi-carême est un mauvais citoyen!... je serais un mauvais citoyen moi-même, si je ne consentais pas. (Prenant le paquet et montant à la soupen-
te.) Je vais porter le mousquetaire dans ma soupen-
te, et votre jeune homme viendra s'habiller quand il voudra.

Il commence à monter l'escalier. — On sonne.

VICTOIRE.

On sonne, monsieur Mitaine : faut-il tirer le cordon?

MITAINE, sur son escalier.

Ça m'obligera sensiblement.

Il disparaît dans la soupen-
te. — Victoire tire le cordon : entre
Boislambert.

SCÈNE VI

MITAINE, VICTOIRE, BOISLAMBERT.

BOISLAMBERT, entrant vivement dans l'allée.

L'escalier de Marguerite! la porte cochère de Marguerite!... (Entrant dans la loge.) C'est moi!

VICTOIRE.

Ah! mon Dieu!... Monsieur Mitaine, monsieur Mitaine!...

MITAINE, reparaissant.

Qu'est-ce qu'il y a?

VICTOIRE.

Regardez... l'ancien à madame... monsieur de Bois-lambert...

MITAINE, descendant très vite.

Est-il possible?...

BOISLAMBERT.

Oui, c'est moi, retour d'Amérique... après un an d'exil... je reviens et je vous retrouve... la maison de Marguerite! le portier de Marguerite! la femme de chambre de Marguerite!... (A Victoire.) Elle m'aime toujours, n'est-ce pas?

VICTOIRE.

Certainement, monsieur, certainement.

MITAINE.

Il n'y a pas cinq minutes, elle me parlait encore de vous.

BOISLAMBERT.

Vraiment?

MITAINE.

Oui, monsieur... « Ce pauvre Boislambert!... » elle disait cela avec une voix qui m'arrachait des larmes... « Ce pauvre Boislambert, je l'ai ruiné, complètement ruiné... »

BOISLAMBERT, avec orgueil.

C'est vrai!

MITAINE.

... « Où est-il maintenant?... »

BOISLAMBERT.

« Où est-il maintenant?... » et j'étais là, j'accourais... Ah!... Elle est chez elle?

VICTOIRE.

Non, monsieur... mais si vous voulez attendre, madame rentrera dans une heure.

BOISLAMBERT.

Dans une heure?

VICTOIRE.

Oui, monsieur...

BOISLAMBERT.

Ainsi, dans une heure, je verrai Marguerite.

VICTOIRE.

Oui, monsieur.

BOISLAMBERT, tombant dans les bras de Mitaine.

Ah!

MITAINE.

Eh bien, monsieur, eh bien?...

BOISLAMBERT, à Victoire.

Conduis-moi, je vais l'attendre chez elle.

VICTOIRE, embarrassée.

Chez elle?...

BOISLAMBERT.

Oui, dans le petit salon.

VICTOIRE.

C'est que... monsieur...

BOISLAMBERT.

C'est que?...

VICTOIRE.

Je n'ose pas vous laisser entrer chez madame parce que...

Silence.

BOISLAMBERT.

Parce que?...

VICTOIRE.

Parce que...

BOISLAMBERT.

Elle m'aime toujours, n'est-ce pas?

VICTOIRE.

Certainement, monsieur, certainement... mais...

BOISLAMBERT.

Mais j'ai un successeur.

VICTOIRE.

Oui, monsieur.

Boislambert s'affaisse de nouveau dans les bras de Mitaine.

BOISLAMBERT, se relevant.

Est-il bien?

MITAINE.

Peuh!...

BOISLAMBERT.

Il ne me vaut pas, hein?

MITAINE.

Oh! non... oh! non...

BOISLAMBERT.

Et il est là-haut!...

VICTOIRE.

Non, monsieur, mais il va venir.

BOISLAMBERT.

Alors, en restant ici, je le verrai passer?

VICTOIRE.

Oui, monsieur.

BOISLAMBERT.

Eh bien, ça me fera plaisir.

MITAINE.

Vous restez, alors?

BOISLAMBERT.

Oui, je reste; j'attendrai Marguerite ici, et, comme je meurs de faim, vous, Mitaine, vous allez passer chez Voisin et vous direz que l'on m'apporte à souper.

MITAINE.

Bien, monsieur.

BOISLAMBERT.

Voulez-vous de l'argent?

MITAINE.

Oh! non, monsieur... ça se trouvera avec le reste, ça se trouvera avec les vingt-sept francs cinquante.

BOISLAMBERT.

Quels vingt-sept francs cinquante?

MITAINE.

Rien, monsieur, rien... ne parlons pas de ça aujourd'hui... c'est une petite note de voitures... que j'ai payées pour monsieur, du temps que monsieur aimait madame... n'en parlons pas, nous avons tout le temps

d'en parler... je vais chez Voisin. (Il tire le cordon.) Si quelqu'un sonne pendant que je ne serai pas là, vous aurez la bonté de tirer le cordon, n'est-ce pas, monsieur?... (On entend des trompes de chasse : Mitaine va prendre la trompe qui est accrochée au mur de la loge.) Et moi aussi, j'en pince... Écoutez ça, monsieur, écoutez ça!

Il sort en sonnant de toutes ses forces.

SCÈNE VII

BOISLAMBERT, VICTOIRE.

BOISLAMBERT, *approchant une chaise.*

Maintenant, mettez-vous là, et parlez-moi d'elle.

VICTOIRE, *s'asseyant.*

Vous l'aimez toujours, monsieur...

BOISLAMBERT, *s'asseyant auprès d'elle.*

Si je l'aime!... une femme pour qui j'ai dépensé quatre cent mille francs en vingt-deux mois!

VICTOIRE.

C'est beau, ça!...

BOISLAMBERT.

Une femme à cause de qui je me suis brouillé avec toute ma famille... car j'ai une famille... on ne le dirait pas en me voyant... mais j'ai une famille, et qui me tient serré.

VICTOIRE.

Elle n'a pas tort!

BOISLAMBERT.

Quand je dis que je me suis brouillé avec ma famille à cause de Marguerite, ce n'est pas tout à fait exact...

ce qui a causé la brouille, c'est que ma famille a voulu me marier.

VICTOIRE.

Oh!

BOISLAMBERT.

Oui, ma chère... avec une femme charmante... une veuve... madame de Nantoulas... Marceline de Nantoulas... Moi, je n'ai d'abord dit ni oui ni non... mais, au dernier moment, pensant au chagrin que cela ferait à Marguerite, j'ai rompu... j'ai rompu de la façon la plus scandaleuse... le jour même du contrat. Alors, elle s'est fâchée pour tout de bon, ma famille... et elle m'a expédié à Chicago.

VICTOIRE.

Chicago... je connais ça... il en est venu un chez madame, un monsieur de Chicago.

BOISLAMBERT.

Et j'y suis resté pendant un an... dans une maison de banque, avec trois mille francs d'appointements... deux cent cinquante par mois.

Il se lève.

VICTOIRE, se levant.

C'était maigre...

BOISLAMBERT, gagnant la gauche.

Aussi n'en faisais-je qu'une bouchée... le jour où je les recevais, j'allais régulièrement les jouer... et je les perdais, non moins régulièrement. Enfin, ce mois-ci, la déveine s'est lassée... avec mes deux cent cinquante francs, j'en ai gagné sept ou huit mille... avec mes sept ou huit mille francs, j'ai eu l'idée d'acheter tous les billets d'un concert qui devait être donné trois jours plus tard par une société de perroquets chanteurs; pendant ces trois jours j'ai revendu mes billets et je les ai revendus dix fois, vingt fois ce qu'ils m'avaient

coûté... **benéfica net** : quarante mille francs... Une fois que j'ai eu quarante mille francs dans ma poche, vous devinez ce que j'ai fait.

VICTOIRE.

Vous avez pensé à madame.

BOISLAMBERT.

Oui, tout de suite!.. Il y a douze jours, je prenais le bateau à New-York; hier, j'étais à Brest; ce soir, je suis ici... chez Marguerite!!! Elle m'aime toujours, n'est-ce pas?

VICTOIRE.

Certainement, monsieur!

Parait Alfred. — Il arrive par l'escalier avec une grande robe de chambre jaune à ramages et un bonnet de coton, un bougeoir à la main.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ALFRED.

ALFRED, ouvrant la porte de la loge et entrant.
Où est-il, le mousquetaire?

BOISLAMBERT.

Qu'est-ce que c'est que ça?

VICTOIRE.

C'est mon amoureux, monsieur.

BOISLAMBERT.

Il a tout à fait bon air.

ALFRED, donnant son bougeoir à Boislambert.

Tenez-moi ça, vous. (Il s'élance sur Victoire et il l'embrasse trois ou quatre fois; puis, reprenant son bougeoir.) **Maintenant, rendez-moi ça...**

BOISLAMBERT, vexé.

Ah ça! mais...

VICTOIRE.

Il est comme ça... c'est la jeunesse!

ALFRED.

C'est la jeunesse!

BOISLAMBERT.

Il est gentil!

VICTOIRE.

N'est-ce pas, monsieur?

ALFRED.

J'ai fait tout ce que vous m'avez dit... J'ai attendu que ma tante fût endormie... et, dès qu'elle a été endormie, je suis descendu... D'abord, je n'osais pas... mais j'ai trouvé dans l'armoire un flacon de rhum... j'en ai bu la moitié... après ça, j'ai osé... Où est-il, le mousquetaire?

VICTOIRE.

Il est là, dans la soupenle de monsieur Mitaine... montez-y, et habillez-vous vite.

ALFRED.

Dans la soupenle?

VICTOIRE.

Oui.

ALFRED.

On y va, alors, on y va!... c'est la jeunesse!...

Il monte en trébuchant dans la soupenle.

VICTOIRE, remontant.

Est-il gentil!...

BOISLAMBERT.

Malheureusement, cette beauté-là passera!

VICTOIRE, regardant Alfred.

Oh! non, monsieur. (A Boislambert.) Au revoir, monsieur.

BOISLAMBERT.

Vous partez?...

VICTOIRE.

Oui, monsieur, je vais, moi, m'habiller en laitière...
A tout à l'heure, Alfred!

Elle sort et monte par l'escalier. — Alfred paraît dans la soupente, une botte de mousquetaire à la main.

ALFRED.

Je l'ai, le mousquetaire!...

SCÈNE IX

BOISLAMBERT, ALFRED, dans la soupente,
derrière le rideau.

BOISLAMBERT.

Mon projet est simple comme bonjour! je laisse mon successeur monter chez Marguerite, et, quand Marguerite arrive, je lui propose de partir immédiatement avec moi pour Monaco. Elle accepte, nous partons...

ALFRED, dans la soupente, entr'ouvrant le rideau.

Dites donc, monsieur?...

BOISLAMBERT.

Eh bien, quoi?...

ALFRED.

Je n'osais pas d'abord... parce que j'avais peur de ma tante... mais, quand j'ai eu bu la moitié du flacon de rhum, j'ai osé...

BOISLAMBERT.

C'est bon, mon ami, c'est bon!...

ALFRED.

Je crois bien que c'est bon!

Il disparaît.

BOISLAMBERT.

Nous arrivons à Monaco... je mets six mille francs trois fois de suite sur la rouge... la rouge sort trois fois de suite... après ça, je mets six mille francs sur la noire... la noire sort... encore trois fois sur la rouge, et la rouge sort les trois fois... une fois sur la noire, une fois sur la rouge... ça sort toujours... on n'a pas idée d'une veine pareille! Ça me fait cinquante-quatre mille francs, je m'arrête... je m'arrête...

ALFRED, dans la soupenle.

Dites donc, monsieur?...

BOISLAMBERT.

Eh bien?...

ALFRED.

Comment met-on ça, des bottes de mousquetaire?

BOISLAMBERT.

L'une après l'autre.

ALFRED.

Merci, monsieur.

Il disparaît.

BOISLAMBERT.

Le lendemain, je ne gagne que trente-six mille francs... trente-six et cinquante-quatre font quatre-vingt-dix, ce qui, joint aux quarante mille que j'ai déjà...

ALFRED.

Monsieur?...

BOISLAMBERT.

Encore?...

ALFRED.

Je ne peux pas les mettre, les bottes... (Geignant.)
Hein!... hein!

BOISLAMBERT.

Il n'y a pas moyen de faire sa caisse, avec un animal pareil... Quatre-vingt-dix mille francs d'un côté, quarante mille de l'autre... ça fait cent trente mille francs, alors, je dis à Marguerite : « Faut-il continuer, faut-il nous en tenir là?... » Marguerite me répond : « Donne-moi d'abord les cent trente mille francs... » (On sonne.) Mais, je lui dis : « Tu n'es pas raisonnable! Si je te donne les cent trente mille francs, qu'est-ce que je mettrai? Pour jouer, il faut mettre quelque chose... Si on ne mettait rien, tout le monde jouerait... Voyons, Marguerite, voyons, tu n'es pas raisonnable... »

On sonne.

ALFRED.

Monsieur, monsieur?...

BOISLAMBERT.

Ah! vous allez me laisser tranquille, à la fin!...

ALFRED.

Mais on sonne, monsieur, on sonne... à quoi ça vous sert-il de remplacer le concierge, si vous n'entendez pas qu'on sonne?

On sonne plus fort.

BOISLAMBERT.

Tiens! c'est vrai, on sonne!

Il tire le cordon : Marceline de Nantoulas, très voilée, entre dans la loge.

SCÈNE X

BOISLAMBERT, MARCELINE; ALFRED,
dans la soupenle.

MARCELINE.

Je suis riche, monsieur, je suis très riche... voici de l'argent.

BOISLAMBERT.

Mais, madame...

MARCELINE.

Voici de l'or... en échange de cet argent, en échange de cet or, je vous demanderai un service.

Elle va refermer la porte cochère qu'elle a laissée ouverte en entrant.

BOISLAMBERT, au public, montrant l'argent qu'il a dans la main.

Je vous prie de remarquer que je n'en distrais rien pour mes besoins personnels... je mets tout ça là, en tas : ce sera pour Mitaine, quand il rentrera. (A Marceline qui rentre dans la loge.) Quel service, madame ?

MARCELINE, l'examinant.

Ah ! mon Dieu... mais c'est...

BOISLAMBERT.

Plaît-il ?

MARCELINE.

Monsieur de Boislambert...

BOISLAMBERT.

Vous me connaissez ?...

MARCELINE.

Parfaitement !... Je savais que vous étiez ruiné, mais

j'ignorais que vous en eussiez été réduit à vous faire portier... je voulais dire concierge...

BOISLAMBERT, avec dignité.

Mais je ne le suis pas!

ALFRED, dans la soupente, derrière les rideaux.

Hein!... hein!...

Marceline regarde autour d'elle d'un air inquiet.

BOISLAMBERT, à part.

C'est cet animal de là-haut qui essaie d'entrer dans les bottes... (A Marceline.) Je vous assure, madame, que je n'en ai pas été du tout réduit à... Le concierge est sorti; je le remplace momentanément, pour des raisons qu'il serait un peu long de vous expliquer.

MARCELINE.

Alors, ne me les expliquez pas, car je n'ai pas une minute à perdre. Je ne suis pas ce que vous pourriez croire, monsieur...

BOISLAMBERT.

Moi, madame, je ne crois rien du tout... vous me connaissez, mais moi, je ne vous connais pas...

MARCELINE.

Je suis une honnête femme, monsieur.

BOISLAMBERT, cherchant à voir sous le voile de Marceline.

Autant que j'en puis juger, madame, c'est dommage.

MARCELINE.

C'est comme ça... Je suis une honnête femme, et vous allez comprendre ce que je viens faire ici... Je dois épouser dans huit jours le baron de Moranchard. Eh bien, savez-vous ce que je viens d'apprendre tout à l'heure, aux Italiens, sur le compte de monsieur de Moranchard que je dois épouser dans huit jours?

BOISLAMBERT.

Non, madame, je ne le sais pas.

MARCELINE.

Je viens d'apprendre qu'il vient tous les soirs chez une cocotte qui demeure dans cette maison...

BOISLAMBERT, avec passion.

Marguerite... ma chère Marguerite!

MARCELINE.

Marguerite! c'est bien cela... Marguerite Lambethier.

BOISLAMBERT, à part.

C'est mon successeur...

ALFRED, continuant de geindre dans la soupente.

Hein!... hein!...

MARCELINE, étonnée.

Qu'est-ce que c'est que ça?

BOISLAMBERT.

Ne faites pas attention, ce sont des petites blanchisseuses qui passent!... Le jour de la mi-carême, vous savez...

MARCELINE.

Blottie dans une voiture, je suis allée l'attendre à la porte de son cercle; il est sorti, il a pris un fiacre... et a donné l'adresse... c'était bien ici qu'il venait... je l'ai devancé, et me voici, monsieur, me voici et je l'attends.

BOISLAMBERT.

Nous l'attendons.

On sonne.

MARCELINE.

On sonne, monsieur... c'est lui, sans doute.

BOISLAMBERT.

Ce doit être lui.

MARCELINE

Je vais le voir.

BOISLAMBERT.

Nous allons le voir. (Mettant deux chaises près de la porte vitrée.) Une pour vous, une pour moi... serez-vous bien pour le voir?

MARCELINE, s'asseyant près du vasistas.

Très bien, je vous remercie.

BOISLAMBERT.

Ouvrons, alors!

Il tire le cordon et vient s'asseoir près de Marceline. Entre le baron de Moranchard.

SCÈNE XI

LES MÊMES, MORANCHARD.

MARCELINE.

C'est bien lui!...

BOISLAMBERT.

Mes compliments, madame. (A part.) Il est infect!

Moranchard arrive lentement sur le devant de la scène;
là, il s'arrête.

MORANCHARD, dans l'allée.

« Mais, me dira-t-on, tu n'aimes donc pas la femme que tu dois épouser dans huit jours?... » mande pardon, je l'adore... la preuve que je l'adore, c'est que, ce soir même, j'ai fait porter chez elle un bouquet énorme... et la corbeille... une corbeille magnifique!

MARCELINE, bas.

Qu'est-ce qu'il dit?

BOISLAMBERT, bas.

Je n'entends pas.

MORANCHARD.

« Mais alors, continuera-t-on... si tu adores la femme que tu dois épouser dans huit jours, comment se fait-il que tu viennes tous les soirs chez Marguerite Lamberthier?... » Je vais vous dire... C'est que j'ai promis à Marguerite de lui faire douze mille livres de rente le jour où je la quitterais : alors, dans l'intérêt même de mon futur ménage, j'aime autant la garder... Deux cent quarante mille francs de moins dans un ménage, c'est une chose grave; un mari qui a une maîtresse, c'est une chose grave, mais c'est une chose moins grave... (Il se dirige vers l'escalier.) Et puis... je dis deux cent quarante mille francs... ça serait plus que ça... je serais obligé de vendre des valeurs... et comme il y a, en ce moment, sur toutes les valeurs de portefeuille une énorme dépréciation...

MARCELINE.

Il s'en va.

BOISLAMBERT.

Oui... il se décide. (Moranchard s'arrête et revient vers la loge.) Non, il revient...

MARCELINE.

Il va entrer ici... Monsieur, monsieur! je ne veux pas qu'il entre ici, je ne veux pas qu'il sache que je suis venue!

Elle se cache au fond de la loge.

BOISLAMBERT.

Soyez tranquille, madame, il n'entrera pas.

Jeu de scène : à deux ou trois reprises, Moranchard essaie d'ouvrir la porte; Boislambert la referme. A la fin, Boislambert prend son parti, il sort, referme la porte derrière lui et se trouve dans l'allée en face de Moranchard.

BOISLAMBERT, agressif.

Vous devriez comprendre, monsieur, que si je m'obstine à refermer cette porte, c'est que je désire que vous n'entriez pas...

MORANCHARD, bon enfant.

C'est que je voudrais parler au concierge.

BOISLAMBERT.

Il n'y est pas.

MORANCHARD.

C'est vous qui le remplacez?

BOISLAMBERT.

Avec avantage... j'ose le dire... (Avec intention.) Et ce n'est pas toujours facile de remplacer les gens avec avantage...

MORANCHARD.

Mademoiselle Marguerite Lamberthier, s'il vous plaît?... elle est chez elle?

BOISLAMBERT.

Non, monsieur, elle n'y est pas.

MORANCHARD.

Et sa femme de chambre?...

BOISLAMBERT.

Elle y est, la femme de chambre.

MORANCHARD.

Je vous remercie, voilà pour vous.

Il lui donne une pièce de cinq francs, et sort par l'escalier.

BOISLAMBERT, regardant ce que Moranchard lui a donné.

Cent sous!... Ah bien! ceux-là, par exemple, je les garderai!

SCÈNE XII

BOISLAMBERT, dans l'allée; MARCELINE, dans
la loge; ALFRED, dans la soupenle.

ALFRED, se montrant brusquement à Marceline et agitant
la casaque de mousquetaire.

J'ai mis les bottes et j'ai mis le faux nez... maintenant, je vais mettre la casaque.

MARCELINE, épouvantée.

Ah! mon Dieu! Ah! au secours! au secours!...

BOISLAMBERT, se précipitant dans la loge.
Qu'est-ce qu'il y a, madame? qu'est-ce qu'il y a?...

MARCELINE.

Là-haut... voyez...

BOISLAMBERT.

Veux-tu te cacher!...

Alfred disparaît. On entend des cris : « Alfred, où est Alfred! » et
madame Paponnet se précipite par l'escalier.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MADAME PAPONNET, en camisole,
avec des papillotes tout autour de la tête.

MADAME PAPONNET, passant violemment sa tête par
le carreau de la loge.

Où est Alfred?

MARCELINE, épouvantée.

Qu'est-ce que c'est que ça encore?...

MADAME PAPONNET.

Je me suis réveillée... j'ai appelé Alfred... Alfred n'a

pas répondu... Je me suis élancée dans sa chambre... Il n'y était plus... mais j'ai trouvé une lettre... (Agitant la lettre avec violence.) La voici, cette lettre, la voici!...

BOISLAMBERT, lui montrant Marceline qui s'évanouit.

Madame, je vous en prie...

MADAME PAPONNET, sans l'écouter.

Une lettre de femme... et cette femme attend Alfred à Valentino... Cordon, s'il vous plaît!...

BOISLAMBERT.

Ah! avec plaisir!

Il tire le cordon, la porte s'ouvre.

MADAME PAPONNET.

J'y vais à Valentino, moi aussi! Je vais à Valentino chercher Alfred!...

Elle sort en courant.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, moins MADAME PAPONNET;
puis VICTOIRE.

Dès que madame Paponnet est sortie de la loge, Marceline revient un peu à elle; mais elle retombe plus pâmée que jamais à la vue d'Alfred qui, à moitié vêtu en mousquetaire, s'élanche hors de la soupente.

ALFRED.

Je vas me recoucher! j'ai trop peur de ma tante...
je vas me recoucher, je vas me recoucher!

Il s'élanche hors de la loge, arrive à l'escalier et, là, rencontre
Victoire.

VICTOIRE.

Eh bien... Alfred! Alfred!

ALFRED.

J'ai trop peur! je vas me recoucher.

Il se sauve par l'escalier.

VICTOIRE, le poursuit en criant.

Alfred! Alfred!

SCÈNE XV

BOISLAMBERT, MARCELINE, puis MITAINE
et UN MARMITON.

MARCELINE, assise près de la cheminée, s'évanouissant.

Ah! j'en mourrai... ah!

BOISLAMBERT.

Madame!... Voyons, madame!... (Il lui ôte son voile.)
Madame de Nantoulas!... la personne que ma famille
voulait absolument me faire épouser!...

MARCELINE.

Oui, monsieur... c'est moi...

BOISLAMBERT.

Eh bien, madame, puisque le hasard nous remet l'un
en face de l'autre dans une loge de concierge, je tiens
à profiter de l'occasion pour vous expliquer...

MARCELINE.

Ne m'expliquez rien du tout. Donnez-moi seulement
le bras jusqu'à ma voiture...

Boislambert offre son bras à Marceline et ils sortent de la loge. — Au
même instant, par la porte cochère, restée ouverte après la sortie de
madame Paponnet, rentrent Mitaine et un marmiton portant une
manne sur sa tête.

MITAINE, rencontrant Boislambert.

Voilà votre souper!

BOISLAMBERT.

C'est bien ! je reviens... (Mitaine et le marmiton entrent dans la loge. — Boislambert et Marceline s'en vont par l'allée.) C'était ma famille qui voulait me marier ; moi, je ne voulais pas... j'avais une passion dans le cœur, une passion dévorante...

Ils sortent par le fond. — Arrivent par l'escalier Victoire et Alfred. — Mitaine et le marmiton retirent les objets de la manne et mettent le couvert.

SCÈNE XVI

MITAINE, LE MARMITON, VICTOIRE,
ALFRED.

ALFRED, se faisant traîner.

Non, je vous dis !... j'ai trop peur... je veux aller me recoucher.

VICTOIRE, le tirant par la main.

Venez donc... Est-ce que vous n'êtes pas honteux !... un homme, être poltron comme ça !...

ALFRED.

Je ne suis pas poltron.

VICTOIRE.

Oh !

MITAINE, au marmiton, après avoir fini de mettre le couvert.

Là... c'est très bien.

Le marmiton sort de la loge, Mitaine est sur le pas de la porte.

ALFRED.

Non, je ne suis pas poltron... Vous allez bien voir que je ne suis pas poltron ! (Il donne un violent coup de pied au marmiton : celui-ci tombe sur Alfred à coups de poing, le jette

par terre et sort par le fond. — Alfred, par terre, avec orgueil :) Vous voyez bien que je ne suis pas poltron!... mais j'ai peur de ma tante. (On sonne.) La voilà, ma tante! la voilà! la voilà!

Il se sauve par l'escalier, Victoire le poursuit en criant de plus belle :
« Alfred! Alfred! » — Entrent Marguerite et le Premier Vicomte :
Mitaine alors s'élançe, à son tour, par l'escalier.

MITAINE, criant.

Ce n'est pas votre tante, monsieur Alfred!... C'est madame!... descendez, mademoiselle Victoire, c'est madame!...

Il sort par l'escalier.

SCÈNE XVII

MARGUERITE, PREMIER VICOMTE,
puis VICTOIRE.

PREMIER VICOMTE, dans l'allée.

Voyons, Marguerite?...

MARGUERITE.

Non, c'est impossible.

PREMIER VICOMTE.

Cependant...

MARGUERITE.

C'est impossible, je vous dis!...

PREMIER VICOMTE.

Marguerite?...

MARGUERITE.

Ah! vous m'impatientez!... (Entre Victoire.) Eh bien, Victoire... le baron?...

VICTOIRE.

Je lui ai donné la lettre, madame...

MARGUERITE.

Et il est parti?

VICTOIRE.

Non, madame, il est toujours là-haut.

MARGUERITE.

Ah!... montez chez moi, alors, vous m'apporterez mon loup et mon domino.

VICTOIRE.

Bien, madame.

Elle sort. Entre Boislambert éperdu.

SCÈNE XVIII

MARGUERITE, PREMIER VICOMTE,
BOISLAMBERT.

BOISLAMBERT.

C'est bien elle que je viens de voir rentrer... Marguerite, ma chère Marguerite!

MARGUERITE.

Monsieur de Boislambert?

BOISLAMBERT.

Vous m'aimez toujours, n'est-ce pas?

Mouvement du Premier Vicomte.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que c'est?...

BOISLAMBERT, regardant le vicomte.

Ah! c'est juste... Madame veut-elle me faire l'honneur d'entrer un instant chez le concierge?... je voudrais lui dire deux mots en particulier.

MARGUERITE.

Allons, soit!...

PREMIER VICOMTE.

Mais, Marguerite...

MARGUERITE.

Restez là, vous, et attendez.

Elle entre dans la loge. — Bois Lambert et le Premier Vicomte échangent des regards irrités.

BOISLAMBERT, entrant dans la loge.

Enfin! je la vois! elle est là... je vais lui parler... il y a un an que j'attendais ça... Marguerite!... Marguerite!...

SCÈNE XIX

BOISLAMBERT, MARGUERITE, dans la loge;
PREMIER VICOMTE, se promenant dans l'allée,
puis VICTOIRE.

Marguerite tire de sa poche une petite glace, une boîte à poudre de riz et s'arrange la figure pendant toute la conversation.

MARGUERITE.

Eh bien?...

BOISLAMBERT.

Eh bien, mais...

MARGUERITE.

Qu'est-ce que vous avez à me dire? voyons!...

BOISLAMBERT.

Mais j'ai à vous dire que... j'ai à vous dire... Vous m'aimez toujours, n'est-ce pas?

MARGUERITE, très gaie.

Moi?... pas le moins du monde!

BOISLAMBERT.

Hé?

MARGUERITE.

Vous me demandez si je vous aime : je vous réponds, moi, que je ne vous aime pas le moins du monde.

BOISLAMBERT, à part.

Marguerite me paraît froide!

MARGUERITE.

Vous me trouvez mauvaise!... pas du tout... je suis bonne... et c'est parce que je suis bonne que je ne veux pas que vous me passiez une seconde fois par les griffes... Est-ce que vous croyez que je ne vois pas de quoi il retourne?... vous avez, je ne sais comment, rattrapé un peu d'argent et vous vous dépêchez de me l'apporter... Eh bien, je n'en veux pas...

BOISLAMBERT.

Ah!

MARGUERITE.

Non, je n'en veux pas... ruiner les gens une fois, c'est tout simple... il faut bien vivre... mais, après les avoir ruinés une fois, les ruiner encore, ce serait de l'acharnement, de la méchanceté... et, je vous le répète, je ne suis pas méchante... je suis bonne.

BOISLAMBERT.

Oh!

MARGUERITE.

Ce pauvre Boislambert!

BOISLAMBERT.

Cette chère Marguerite!

MARGUERITE.

Il faudra venir me voir...

BOISLAMBERT.

Vous voulez bien?

MARGUERITE.

Je veux bien. Et même...

BOISLAMBERT.

Et même?...

MARGUERITE.

Un de ces jours...

BOISLAMBERT.

Un de ces jours?...

MARGUERITE.

Je dînerai avec vous.

BOISLAMBERT.

Quand cela?

MARGUERITE.

Voyons un peu... Demain... après-demain... après-après-demain... De samedi en quinze, ça vous va-t-il?..

BOISLAMBERT, avec éclat.

Marguerite!...

MARGUERITE.

Eh! mon Dieu!...

BOISLAMBERT.

Je vous aime toujours, moi...

MARGUERITE.

Je sais bien. Après?...

BOISLAMBERT.

Voulez-vous tout quitter pour me suivre?

MARGUERITE.

Comme ça, tout de suite?...

BOISLAMBERT.

Oui. Nous partons pour Monaco... je mets six mille francs trois fois de suite sur la rouge, la rouge sort trois fois de suite...

MARGUERITE.

Il faut soigner ça, mon ami.

BOISLAMBERT.

Marguerite!...

MARGUERITE.

Il faut soigner ça, je vous assure.

Entre Victoire apportant le loup et le domino.

VICTOIRE.

Voici, madame, le loup et le domino...

MARGUERITE, tout en s'habillant.

Il continue à m'attendre, le baron?

VICTOIRE.

Oui, madame...

MARGUERITE.

Eh bien, dès que je serai partie, vous irez, de ma part, le prier de sortir de chez moi... de sortir tout de suite... vous entendez?...

VICTOIRE.

Oui, madame.

BOISLAMBERT, tout en l'aidant à mettre son domino.

Marguerite, voyons, Marguerite, ma petite Marguerite...

MARGUERITE.

Il faut soigner ça... Allons, monsieur, on m'attend.

Elle sort.

BOISLAMBERT, à part.

Décidément, elle est froide!

Elle sort de la loge, et entre dans l'allée. — Victoire tire le cordon :
entre le Deuxième Vicomte.

SCÈNE XX

MARGUERITE, BOISLAMBERT, PREMIER VICOMTE, DEUXIÈME VICOMTE, puis VICTOIRE, puis TROISIÈME VICOMTE.

DEUXIÈME VICOMTE, dans l'allée.

Marguerite, j'allais chez vous... vous venez au bal du Grand-Hôtel?...

MARGUERITE.

Je partais, vous voyez.

DEUXIÈME VICOMTE.

Prenez mon bras, alors...

PREMIER VICOMTE.

Ah çà! mais, monsieur...

DEUXIÈME VICOMTE.

Plaît-il, monsieur?

PREMIER VICOMTE.

J'ai offert mon bras, moi aussi, monsieur.

DEUXIÈME VICOMTE.

C'est ça qui m'est égal, monsieur!

PREMIER VICOMTE.

Monsieur!...

DEUXIÈME VICOMTE.

Eh bien... monsieur?

PREMIER VICOMTE, donnant une gifle au deuxième.

Voici, monsieur!

DEUXIÈME VICOMTE, la rendant au premier.

Voilà, monsieur!

PREMIER VICOMTE, avec une nouvelle gifle.

Et vli!

DEUXIÈME VICOMTE, de même.

Et v'lan!

Après les gifles données et reçues, les deux vicomtes, très courtoisement, se saluent et, le chapeau levé, échangent les répliques suivantes :

PREMIER VICOMTE.

Et maintenant venez, monsieur, nous trouverons des témoins au cercle.

DEUXIÈME VICOMTE.

Je vous suis, monsieur... Au revoir, Marguerite... vous ne nous en voulez pas?...

PREMIER VICOMTE.

Au revoir, Marguerite...

MARGUERITE.

Bonsoir, messieurs.

Ils sortent.

BOISLAMBERT, passant sa tête par le vasistas.

Eh bien, mais... dites donc, Marguerite?

MARGUERITE.

Quoi, mon ami?

BOISLAMBERT, offrant son bras.

Puisqu'ils sont partis... hé?

MARGUERITE.

Ce pauvre Boislambert!... Envoyez-moi ma femme de chambre.

BOISLAMBERT, à Victoire.

Victoire, madame vous demande.

Victoire sort de la loge.

MARGUERITE.

Allez dire au vicomte Raoul que je l'attends... vous

le trouverez dans une voiture... là... dans la rue... à dix pas de la porte...

VICTOIRE.

Bien, madame. (Se dirigeant vers la porte cochère.) Cordon, s'il vous plaît!

BOISLAMBERT, indigné, se révoltant.

Oh!

MARGUERITE, avec autorité.

Eh bien?...

Boislambert tire docilement le cordon : Victoire sort.

BOISLAMBERT, après avoir tiré le cordon.

Dites donc, Marguerite?...

MARGUERITE.

Quoi, mon ami?

BOISLAMBERT.

Est-ce qu'il y en avait autant que ça, de mon temps?

MARGUERITE, riant.

Mais certainement, mon ami, certainement!

Revient Victoire, ramenant le Troisième Vicomte.

TROISIÈME VICOMTE.

Marguerite, ma chère Marguerite!...

MARGUERITE, prenant le bras du vicomte, à Victoire.

Vous savez ce que vous avez à dire au baron...

VICTOIRE.

Oui, madame.

MARGUERITE, à Boislambert.

Bonsoir, mon ami... A bientôt, n'est-ce pas? à bientôt.

TROISIÈME VICOMTE.

Je suis allé voir ce notaire, pour l'hôtel... on demande trois cent mille francs.

MARGUERITE.

Eh bien?...

Ils sortent.

22.

SCÈNE XXI

BOISLAMBERT, VICTOIRE, puis MITAINE,
puis UN SERGENT DE VILLE.

BOISLAMBERT, se mettant à table.

Et voilà les femmes à cause desquelles nous faisons le désespoir de nos familles!

VICTOIRE, à Mitaine qui descend par l'escalier.

Alfred?... qu'est-ce que vous avez fait d'Alfred?...

MITAINE.

Il a repris courage en buvant la seconde moitié du flacon de rhum... maintenant, il est en train de mettre une robe à sa tante... il trouve que, pour aller au bal, ce costume-là sera plus drôle que le costume de mousquetaire.

VICTOIRE.

Faut que j'aille voir ça!... je vais d'abord mettre monsieur le baron à la porte, et puis j'irai voir ça!...

Elle remonte par l'escalier; Mitaine entre dans la loge.

BOISLAMBERT, lui offrant un verre de champagne.

Dites-moi, Mitaine...

MITAINE, buvant.

Quoi, monsieur?

Il s'assied en face de Boislambert.

BOISLAMBERT.

J'ai été l'amant de Marguerite pendant vingt-deux mois, j'ai été son portier pendant cinq minutes, eh bien, il me semble que j'en ai beaucoup plus appris sur elle, en étant son portier pendant cinq minutes, qu'en étant son amant pendant vingt-deux mois!

MITAINE.

Jugez un peu, monsieur, jugez ce que vous auriez appris si vous aviez été son amant pendant cinq minutes et son portier pendant vingt-deux mois.

BOISLAMBERT.

Dites-moi, Mitaine...

MITAINE.

Quoi, monsieur?

BOISLAMBERT.

Elle me trompait, n'est-ce pas?...

MITAINE.

Oh! monsieur! vous pouvez vous en flatter!

BOISLAMBERT.

Elle me jouait des tours?...

MITAINE.

Oh!...

BOISLAMBERT.

Racontez-moi un peu les tours qu'elle me jouait...

MITAINE.

Oh! non, je ne vous raconterai pas.

BOISLAMBERT.

Pourquoi ça?...

MITAINE.

Parce que vous m'en voudriez.

BOISLAMBERT.

Au contraire, Mitaine, au contraire!...

MITAINE.

Ah! oui... on dit ça, et puis après...

BOISLAMBERT.

Je vous assure que je ne vous en voudrai pas.

MITAINE.

Bien vrai ?

BOISLAMBERT.

Bien vrai.

MITAINE.

Eh bien, alors... je ne ferais ça pour personne, au moins!... mais, vous, vous avez toujours été gentil avec moi, bon garçon, pas fier... Tenez, une chose, entre autres... vous rappelez-vous qu'un soir j'ai absolument refusé de vous laisser monter chez madame ?

BOISLAMBERT.

Ah ! oui... vous étiez bien gris, ce soir-là !

MITAINE.

J'étais bien gris ?

BOISLAMBERT, se levant et passant.

Oh ! oui!... vous vous en alliez comme ça... (Il imite la démarche d'un homme ivre.) et vous vous mettiez toujours devant moi pour m'empêcher de monter. Vous parliez comme ça... (Imitant la voix.) « Est-ce que je vous connais, moi?... » Vous étiez tellement gris que vous ne me reconnaissiez pas... aussi je ne vous en ai pas voulu.

MITAINE, qui s'est levé.

Je n'étais pas gris, monsieur...

BOISLAMBERT.

Hein?...

MITAINE.

Je m'en allais comme ça... je parlais comme ça... mais je n'étais pas gris du tout... seulement, madame m'avait dit : « Mitaine, mon bon Mitaine, trouvez un moyen, celui que vous voudrez, ça m'est égal... mais il faut absolument que, ce soir, vous empêchiez monsieur de Boislambert de monter chez moi. »

BOISLAMBERT.

Oh!

MITAINE.

Cinq minutes après, vous êtes arrivé; alors, j'ai fait semblant de ne pas vous reconnaître, et je vous ai empêché de monter.

BOISLAMBERT.

Il me semble même, monsieur Mitaine, que, comme j'insistais...

MITAINE.

En effet, vous avez insisté...

BOISLAMBERT.

Il me semble que vous vous êtes permis...

MITAINE.

Oui... avec mon balai... mais je tapais à côté... monsieur... vous devez vous rappeler que, presque tout le temps, je tapais à côté...

BOISLAMBERT, furieux.

Monsieur Mitaine!!!

MITAINE.

Qu'est-ce que je vous disais?... vous m'avez demandé la vérité, je vous l'ai dite... et voilà que vous m'en voulez.

BOISLAMBERT.

Non je ne vous en veux pas!

MITAINE.

Bien vrai?

BOISLAMBERT.

Bien vrai!... Qui était-ce?

MITAINE.

Celui qui?... je n'ai jamais pu savoir, monsieur... j'ai essayé de faire jaser son chambellan, mais il ne parlait pas français.

BOISLAMBERT.

Son chambellan!...

MITAINE.

Oui...

BOISLAMBERT, flatté.

Mais, alors, c'était... c'était un...

MITAINE.

Sans cela, est-ce que vous croyez que je me serais permis?...

BOISLAMBERT.

Dites donc, Mitaine?

MITAINE.

Quoi, monsieur?

BOISLAMBERT.

Toute réflexion faite, j'ai peut-être eu tort de ne pas épouser madame de Nantoulas... elle était très jolie. madame de Nantoulas, et elle avait deux millions...

On sonne : il va pour tirer le cordon.

MITAINE, arrêtant Bois Lambert.

Ah! monsieur... je ne souffrirai pas, quand je suis là...

Il tire le cordon : entre un sergent de ville.

LE SERGENT DE VILLE, dans l'allée.

Est-ce vraiment ici que demeure une dame Paponnet?

MITAINE.

Oui, c'est ici.

LE SERGENT DE VILLE.

Eh bien, cette dame a fait du scandale à Valentino, on l'a fourrée au poste, et elle vous prie de venir la réclamer.

MITAINE.

C'est bien, j'y vais... A Valentino, dites-vous?

LE SERGENT DE VILLE.

Oui, à Valentino.

BOISLAMBERT.

Mais, moi aussi, je veux m'en aller!

MITAINE, à Boislambert.

Ne vous en allez pas encore; vous garderez la loge jusqu'à mon retour.

BOISLAMBERT.

Par exemple!...

MITAINE.

Ah! vous ne pouvez pas me refuser ça, monsieur de Boislambert! (Au sergent de ville.) Marchons, monsieur.

Il sort avec le sergent de ville.

SCÈNE XXII

BOISLAMBERT, seul.

Ainsi, j'aurai dépensé quatre cent mille francs en vingt-deux mois, tout ça pour me faire donner des coups de balai par un portier... et, après m'avoir donné des coups de balai, ce portier me priera de garder sa loge... « Vous ne pouvez pas me refuser ça!... » Tu vas bien voir comme je ne peux pas te refuser ça!... Cordon, s'il vous plaît! (Il le tire.) Merci!

Il sort sans fermer la porte cochère.

SCÈNE XXIII

MORANCHARD, parlant dans l'escalier.

Eh bien!... c'est bon, on s'en va... (Dans l'allée.) Cordon, s'il vous plaît!... (Retournant dans l'escalier.) Mais quant aux

douze mille livres de rente, vous pouvez dire à votre maitresse... (Dans l'allée.) Du moment que c'est elle qui me met à la porte, n'est-ce pas?... Cordon, s'il vous plaît!... (Il va au fond de l'allée.) Madame de Nantoulas, ici!... qu'est-ce que ça veut dire? (Il bat en retraite précipitamment et entre dans la loge.) Chut! ne dites rien... Tiens! où est donc le portier? (Entrent Marceline et Boislambert; Moranchard les voyant par le vasistas.) Le voilà avec madame de Nantoulas!

SCÈNE XXIV

MARCELINE, BOISLAMBERT,
MORANCHARD, dans la loge.

BOISLAMBERT, portant une grande corbeille de mariage
en satin blanc.

Mais quel heureux hasard, madame!... je serais allé
chez vous si je n'avais pas eu le plaisir...

MARCELINE, montrant la corbeille.

Voilà ce que j'ai trouvé en rentrant chez moi, monsieur... une corbeille de mariage envoyée par ce misérable... Alors, vous comprenez, l'indignation... j'ai tenu à lui rapporter tout de suite sa corbeille... Et il m'a paru piquant de la lui rapporter ici même.

BOISLAMBERT.

Très piquant, en effet... mais, dites-moi, madame...

MARCELINE.

Quoi, monsieur?

BOISLAMBERT.

Puisque vous rapportez la corbeille... c'est que vous ne voulez plus du mari...

MARCELINE.

Certainement non, je n'en veux plus!

BOISLAMBERT, tombant aux pieds de Marceline.

Mais alors, vous êtes libre!... Ah!...

MARCELINE.

Que faites-vous, monsieur?

BOISLAMBERT.

J'embrasse vos genoux!

MARCELINE.

Ici!... sous une porte cochère!...

BOISLAMBERT, se relevant.

Vous avez raison, madame... mais, si vous voulez me faire l'honneur d'entrer un instant chez le concierge...

A plusieurs reprises, il essaie d'ouvrir la porte de la loge; le baron la referme chaque fois : A la fin, le baron lâche la porte. Boislambert manque de tomber. Lorsqu'il entre dans la loge, il n'y trouve plus personne : le baron s'est réfugié dans la soupente.

SCÈNE XXV

BOISLAMBERT, MARCELINE dans la loge; MORANCHARD, dans la soupente; puis les PREMIER et DEUXIÈME VICOMTES, dans l'allée.

BOISLAMBERT.

Et maintenant, madame, maintenant que nous sommes seuls!...

Il retombe aux pieds de Marceline.

MARCELINE.

Eh bien, monsieur!...

BOISLAMBERT, avec transport.

Je reprends la conversation où je l'avais laissée...

MORANCHARD, dans la soupente, avec désespoir.

Oh!

BOISLAMBERT, aux pieds de Marceline.

Je vous aime, madame.

On sonne.

MARCELINE.

On sonne, monsieur.

BOISLAMBERT

Vous croyez?...

MARCELINE.

J'en suis sûre.

BOISLAMBERT tire le cordon, puis retombe aux pieds de Marceline. — Le Premier Vicomte entre et ferme la porte cochère.

Je vous aime, madame.

MARCELINE.

On n'a pas idée de ça!... après m'avoir abandonnée!...

PREMIER VICOMTE, passant sa tête par le vasistas.

Mademoiselle Marguerite Lamberthier?

BOISLAMBERT, toujours à genoux.

Elle est sortie.

PREMIER VICOMTE.

Tenez, brave homme, prenez ces vingt francs, et laissez-moi l'attendre ici.

BOISLAMBERT.

Tant qu'il vous plaîra!... (Le vicomte met un louis sur la tablette qui est devant le vasistas et se promène dans l'allée. — A Marceline.) Je vous aime, madame.

On sonne.

MARCELINE.

On sonne encore, monsieur.

BOISLAMBERT.

Cette fois, j'ai entendu... (Il tire le cordon : entre le Deuxième

Vicomte. Regards échangés entre les deux vicomtes. — Boislambert retombe encore aux pieds de Marceline.) Je vous aime, madame...

MARCELINE.

Je vous le répète, monsieur, on n'a pas idée de ça!... dans une loge de concierge!...

DEUXIÈME VICOMTE, passant sa tête.

Mademoiselle Marguerite Lamberthier?

BOISLAMBERT, à genoux.

Elle est sortie... mettez vingt francs là-dessus, et attendez, là sous la porte!...

DEUXIÈME VICOMTE, passant les vingt francs.

Je vous remercie.

Promenade des deux vicomtes. — Regards furieux.

BOISLAMBERT.

Je vous aime, madame, et j'ai l'honneur de vous demander votre main!...

MARCELINE.

Pour tout de bon, cette fois?

BOISLAMBERT, se levant.

Pour tout de bon!... et je crois pouvoir vous assurer qu'en m'épousant vous serez la femme la plus heureuse du monde...

MARCELINE.

Bien sûr?

BOISLAMBERT.

Oui, bien sûr!...

MARCELINE.

Ah!... alors, je puis bien vous l'avouer... ce baron de Moranchard... je ne l'épousais que par dépit... Au fond, j'en aimais un autre... et cet autre, c'était...

BOISLAMBERT.

C'était?...

MARCELINE, se jetant dans ses bras.

Octave!

BOISLAMBERT.

Marceline!

MARCELINE, apercevant Moranchard.

Ah!

BOISLAMBERT.

Qu'est-ce qu'il y a?

MARCELINE, lui montrant Moranchard qui descend de la soupen-
te avec la robe de chambre d'Alfred, le bonnet de coton, le faux nez
et le bougeoir.

Là... là... voyez!...

MORANCHARD, après être descendu de la soupen-
te.

Cordon, s'il vous plaît!

BOISLAMBERT.

Qui êtes-vous donc, monsieur?

MORANCHARD, prenant Boislambert à part et bas.

Je suis le baron de Moranchard, celui qui devait épouser madame... j'ai mis ce déguisement pour échapper à une explication toujours pénible... et maintenant, je m'en vais. Je vous cède tous mes droits... il n'y a qu'une chose qui me vexé... c'est qu'elle ait pu me préférer un concierge.

BOISLAMBERT.

Mais je ne le suis que par intérim!... je suis habituellement monsieur de Boislambert.

MORANCHARD.

Monsieur de Boislambert?

BOISLAMBERT.

Oui.

MORANCHARD.

Eh bien, alors, dites donc... vous devriez bien me rendre un service...

BOISLAMBERT.

Quel service?

MORANCHARD.

Vous devriez bien me reprendre la corbeille, puisque c'est vous qui épousez... elle est très bien...

BOISLAMBERT.

Oui... elle n'est pas mal... qu'est-ce qu'elle vous a coûté?

MORANCHARD.

Quarante mille francs.

BOISLAMBERT.

Comme ça se trouve!

Il lui donne un paquet de billets de banque.

MORANCHARD.

Merci... Cordon, s'il vous plaît!...

BOISLAMBERT.

Comme concierge?

MORANCHARD.

Non, comme rival! comme rival généreux!...

Ils se serrent la main.

BOISLAMBERT.

A la bonne heure!...

Il tire le cordon : entre Mitaine, ayant à son bras madame Paponnet.

SCÈNE XXVI

TOUT LE MONDE.

MADAME PAPONNET, apercevant Moranchard qui a toujours la robe de chambre d'Alfred et qui sort de la loge.

Le voilà, Alfred, le voilà!... (Elle saute sur Moranchard, le bouscule, lui arrache son faux nez, et s'aperçoit que ce n'est pas Alfred.) Tiens, non, ça n'est pas lui!... (Arrive, par l'escalier, Alfred complètement gris, criant et chantant avec Victoire.) Le voilà, le monstre, et il a mis ma robe des dimanches!

Elle saute sur Alfred. — Entrent Marguerite et le Troisième Vicomte.

MARGUERITE.

Passons vite, Raoul, passons vite...

Ils s'engagent dans l'escalier.

PREMIER et DEUXIÈME VICOMTES, s'élançant derrière Marguerite.

Marguerite! Marguerite!

MORANCHARD, suivant les vicomtes avec son bougeoir.

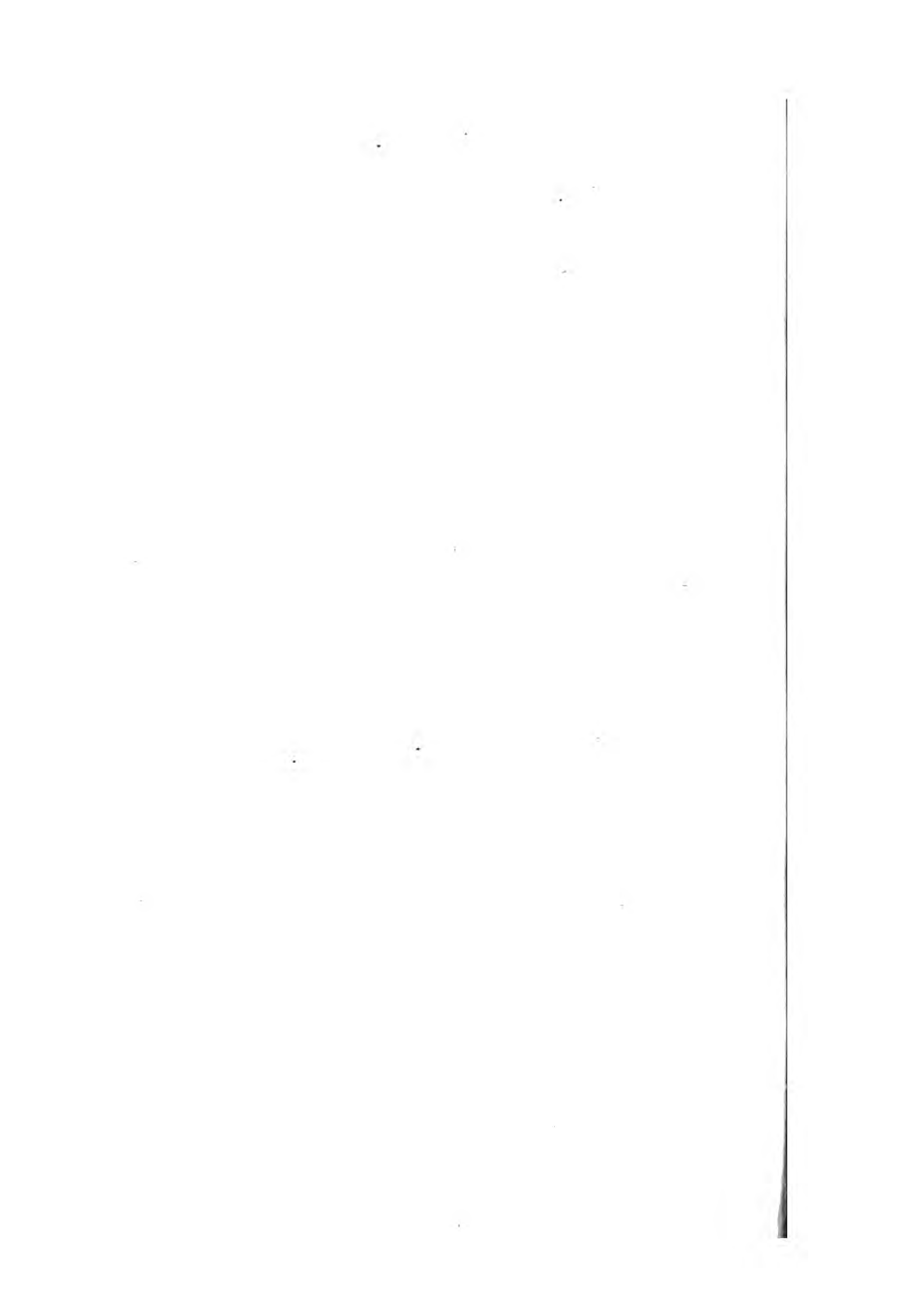
Marguerite! Marguerite!

Ils disparaissent tous par l'escalier. — Pendant ce temps, Alfred, que poursuit madame Paponnet, s'est réfugié dans la soupente. — Marceline, dans la loge, continue à mourir de peur; Bois Lambert est à ses pieds. — Mitaine a pris Victoire par la taille et sonne du cor. — Cris et cornet à bouquin au dehors. — Lutte dans la soupente entre madame Paponnet et Alfred, etc., etc. Le rideau doit tomber au moment où la bagarre est dans son plein.

FIN DU TROISIÈME VOLUME

TABLE

LA CIGALE.	4
LOLOTTE.	147
LE PASSAGE DE VÉNUS.	187
BARBE-BLEUE	219
LA MI-CARÈME.	347



Constance Fle.

THÉÂTRE

DE

AF. 505

MEILHAC ET HALÉVY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

III

LA CIGALE

LOLOTTE

LE PASSAGE DE VÉNUS

BARBE-BLEUE

LA MI-CARÊME



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

3, RUE AUBER, 3

NS 36 d 38





THÉÂTRE COMPLET D'EUGÈNE LABICHE

Chaque volume se vend séparément 3 fr. 50 c.

1^o VOLUME

Un Chapeau de paille d'Italie. — Le Misanthrope et l'Auvergnat. — Edgard et sa bonne. — La Fille bien gardée. — Un jeune homme pressé. — Deux papas très bien. — L'Affaire de la rue de Lourcine.

2^o VOLUME

Le voyage de M. Perrichon — La Grammaire. — Les Petits Oiseaux. — La Poudre aux yeux. — Les Vivacités du capitaine Tic.

3^o VOLUME

Célimare le bien-aimé. — Un monsieur qui prend la mouche. — Frisette. — Mon Isménie — J'invite le colonel. — Le baron de Fourchevif. — Le Club champenois.

4^o VOLUME

Moi. — Les Deux Timides — Embrassons-nous, Folleville! — Un garçon de chez Véry. — Les Suites d'un premier lit. — Maman Saboulex. — Les Marquises de la fourchette.

5^o VOLUME

La Cagnotte. — La Perle de la Cannebière. — Le Premier pas. — Un gros mot. —

Le Choix d'un gendre. — Les 37 sous de M. Montaudoin.

6^o VOLUME

Le plus heureux des trois. — La Commode de Victorine. — L'Avare en gants jaunes. — La Sensitive. — Le Cache-mire X. B. T.

7^o VOLUME

Les Trente Millions de Gladiator. — Le Petit Voyage. — 29 degrés à l'ombre. — Le Major Cravachon. — La Main leste. — Un Pied dans le crime.

8^o VOLUME

Les Petites Mains. — Deux merles blancs. — La Chasse aux corbeaux. — Un monsieur qui a brûlé une dame. — Le Clou aux maris.

9^o VOLUME

Doit-on le dire? — Les Noces de Bouchenceœur. — La Station Champbaudet. — Le Point de mire.

10^o VOLUME

Le Prix Martin. — J'ai compromis ma femme. — La Cigale chez les fourmis. — Si jamais je te pince! — Un mari qui lance sa femme.



